LeMonde Job: WIV3597--0001-0 WAS LIV3597-1 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:36 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0080 Lcp:196 CMYK

ENQUÊTE
Quelles politiques mènent les éditeurs en faveur de la création littéraire ?
page II

JEAN-HUBERT GAILLIOT
page IV

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 29 AOÛT 1997

PERPENDICULAIRE
Avec Christophe Duchatelet et Nicolas Bourriaud
page V

RICHARD KEARNEY
page IX

Découvrez avec nous 60 des premiers romans de la rentrée, ces nouvelles plumes qui révèlent tendances et modes littéraires. Trois thèmes insistants s'en dégagent : la famille, le sexe et la banlieue

PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Premiers romans

L'éternel automne du roman

La guerre en marge

LA SCIE PATRIOTIQUE
de Nicole Caligaris.
Mercure de France, 102 p., 75 F.

D'Homère à Henri Barbusse et à Claude Simon, en passant par Agrippa d'Aubigné, des chroniqueurs médiévaux à Tolstoï et à Ernst Jünger, la littérature de la guerre est riche, inépuisable. Les sources réelles ne manquent jamais, et elles se renouvellent. Et l'inspiration trouve toujours de quoi s'alimenter. Jusqu'à la nausée. Chevillée à l'esprit de l'homme comme à l'improbable « sagesse » des nations, la guerre reste l'une des thématiques majeures des littératures de tous les temps et contrées. Juste derrière l'amour.

Jean Rouaud, en 1990, avec son premier roman, *Les Champs d'honneur*, avait superbement illustré un « genre » qui n'en est pas vraiment un, tant les modes d'approche sont divers, divergents même : du récit intime à la fresque ou au tableau de genre, le spectre est large, avec toutes les nuances, tous les mélanges possibles. Cette année encore, la guerre est présente dans plusieurs romans : essentiellement la deuxième guerre mondiale, envisagée moins à partir de ses champs de bataille que de ses marges ou de ses conséquences.

Dans son très remarquable premier roman au titre aussi beau qu'étrange, justifié de plusieurs façons dans le récit, Nicole Caligaris n'a pas cherché, comme Rouaud, à insérer l'intime et le singulier dans l'universel, à peindre des figures singulières parmi l'anonymat des charniers de 14-18. Elle ne s'est pas davantage penchée sur les subtilités psychologiques ou morales qu'une situation anormale – l'Occupation par exemple, qui n'a pas fini de faire « rêver » les romanciers – peut susciter.

Loin des reconstitutions spectaculaires ou des scènes aux décors trop minutieusement agencés, Nicole Caligaris a voulu situer son récit dans une généralité abstraite et intemporelle, exemplaire. Un paysage de neige et de villes détruites ; le froid et la faim ; Noël comme une ultime dérision ; la misère nue qui ne protège les hommes de la mort que pour mieux les torturer, les réduire, les ravager ; une petite poignée de soldats, arrière-garde d'une armée invisible, au second plan de combats dont ils ne peuvent même pas espérer cette gloire factice que la « patrie » leur a promise : nous ne sommes nulle part, ou plutôt partout. *« Le devoir, la patrie, ça n'était pas ici. Ici on était seuls, enfermés dans les caves, coupés de tout. »* En une petite centaine de pages, sans la moindre scorie, avec une sûreté impressionnante, objectivant le malheur, s'absentant de lui afin de le mieux donner à voir, la romancière parvient à rendre cette réalité, magnifiquement.

Ce n'est pas le feu guerrier qu'elle montre. Ni cet héroïsme dont on parle si bien à l'arrière tandis que, sur le front, des sommes incalculables de larmes et de sang se dilapident.

Patrick Kéchichian

Lire la suite page 7.

Écrire un roman demande (aussi) du métier ; lequel ne s'acquiert qu'en faisant des romans. Queneau, après Boileau, rappelait cette dure loi de l'art littéraire : *« C'est en écrivant qu'on devient écriveron. »* L'auteur d'un premier roman est rarement un écriveron ; on serait même déçu et vaguement soupçonneux qu'il le soit déjà et qu'il débute dans la vie des lettres tout paré des ficelles et des savoir-faire qui sont la marque des routiers et des chevronnés. Un premier roman qui ne fait pas ressentir les douceurs et les impatiences de l'attente est aussi triste qu'un adolescent vieux.

L'art du dialogue, par exemple : savoir faire parler ensemble deux ou trois personnages du livre, rien de plus techniquement difficile. C'est peut-être pour ça, davantage que par narcissisme, que les romanciers débutants se rabattent souvent à ne parler que d'eux-mêmes. Mais il y a des solutions plus élégantes et plus romanesques que le monologue. Nadine Laporte a choisi, comme le titre de son livre – *Cent vues de Shanghai* – en témoigne, d'écrire comme on peint. Le héros de Raymond Bozier est muet et communique avec les autres par l'intermédiaire de petits mots qu'il griffonne sur un bloc-notes. Voilà le problème des dialogues évacué et leur roman soumis à des contraintes formelles dont il leur reste à tirer le meilleur. Ce qu'ils font.

Nadine Laporte, nous dit la quatrième de couverture de son roman, a vécu en Chine de 1987 à 1993. Elle a donc assisté à ce moment d'espoir et de désespoir qu'a été la révolte des étudiants de 1989 et son implacable répression. Elle a entendu le bruit du couvercle qui se refermait, le bruit monstrueux du silence rétabli. C'est ce silence assourdissant, celui qui pèse sur un milliard de femmes et d'hommes, qu'elle a su condenser au cœur de son livre. Nous sommes donc aux antipodes du roman-reportage et de la poussière de l'événementiel ; aux antipodes aussi du roman d'aventures exotiques ou héroïques, comme la Chine en a tant suscité. Les *Cent vues de Shanghaï* ne doivent rien aux images d'Epinal, mais beaucoup aux rouleaux peints et lentement calligraphiés sur lesquels les artistes cherchent à capter, en même temps que la fugacité de l'instant, sa part d'éternité, sa poésie.

Un personnage donne une unité à cette succession de tableaux. Il se nomme Wang. C'est un enfant lorsque commence le roman en 1980 et que sa tante, la vieille Liu, exige aux lendemains de la Révolution culturelle d'être enterrée selon les rites de la vieille Chine. Funérailles magnifiques et dérisoires où se conjuguent, dans une alchimie improbable, à la fois drôle et terrible, les croyances anciennes et le culte du dieu Mao, la rébellion et la peur, la disjonction des pensées et des gestes, des sentiments et des paroles. Wang a tout compris – ou du moins le croit-il – de ce que peut être une stratégie de vie dans un pays qui n'admet que la stratégie du parti : il sera, à l'extérieur, un Chinois irréprochable : modeste, zélé, discret, studieux, moderne même, puisque le mot d'ordre est désormais de l'être. Mais il n'adhère en rien à son apparence. Plus : il sait voir désormais dans les gens qui l'entourent, dans les amis qu'il fréquente, la part du jeu, la couture du masque. Là où il n'y a que soumission, répétition mécanique des slogans et des attitudes, assujettissement au réel et à sa grisaille, il sait déceler la force de résistance de l'humour, la puissance du rêve, l'appel de la beauté, la présence tenace du passé qui rappelle que les hommes ne sont jamais des pages blanches sur lesquels on commencerait à écrire l'histoire. Jusqu'à ce que la rébellion de juin 89 lui donne, un instant, l'illusion que la vie n'a désormais plus à se dissimuler.

Nadine Laporte s'est appliquée à faire entrer dans le mouvement de sa prose, dans la couleur de son style, ces jeux poussés à l'extrême de la réalité et de l'apparence, de la résignation et de la révolte, du présent et du passé, de la patience et de l'emportement, de l'enfermement et de la poésie. Elle y est le plus souvent parvenu. Ses pages sont belles, pour la plupart. Certaines sont un peu trop polies pour être entièrement justes. Trop chinoises peut-être pour nos géométries d'Occidentaux. Mais c'est sans doute reprocher à Nadine Laporte ce qui précisément est sa qualité première : de n'écrire comme personne.

Le silence est aussi le sujet du premier roman de Raymond Bozier, lequel fut rédacteur en chef de l'excellente revue littéraire nantaise *Cargo*. C'est le silence, à couper à la cognée plus encore qu'au couteau, qui règne sur certains coins de la campagne française. Pas des villages, pas même des hameaux : des lieux-dits, comme la désertification rurale les a multipliés. Quelques vieilles bâtisses qui furent autrefois des foyers, des granges, des appentis, des étables plus ou moins ruinées. Sur le lieu-dit de Raymond Bozier vit un jeune homme qui a hérité de ses parents ce petit tas de bâtiments à la lisière d'une forêt et des quelques terres qui l'entourent. Tant bien que mal, le garçon, qu'un accident a rendu muet, s'accroche à ce lieu fantôme, dans le seul compagnonnage des volailles et des cochons qu'il élève. Pour meubler sa solitude, peupler son désert, il écrit tout ce qu'il voit et qu'il lui est interdit de dire. Jusqu'à ce que débarquent dans son ermitage et s'y installent les quatre membres d'une famille plutôt atroce : un gros homme, sa femme, sa fille, aussi belle que bête, et son frère, qui a tôt fait de coucher avec sa nièce et de lui faire un enfant. Tout cela se terminera très mal comme il se doit.

Il n'y a pas de nouveauté sans une part de paradoxe, et il est certainement paradoxal de choisir, pour son premier roman, de redonner vie au drame paysan et à ses ingrédients les plus traditionnels : inceste et porcheries, secrets de famille et querelles de voisinage, innocence bafouée et perversité triomphante. Depuis Faulkner, qui a su élever ces histoires de fermiers à la hauteur de la tragédie shakespearienne, depuis Giono, digne descendant d'Homère, il ne paraissait plus y avoir de place dans la littérature rurale que pour une fiction passéiste et démagogue aux vagues relents vichystes. Rien de tel pourtant chez Bozier.

Avec des phrases limpides et des mots simples, il va à l'essentiel, à l'art, au social : la solitude et le silence sont indispensables et vitaux ; la solitude et le silence sont insupportables et mortels. Leur présence rend fou, mais aussi leur absence. Il n'y a pas de bon sauvage, mais pas davantage de bon civilisé. L'enfer, c'est les autres, mais soi-même, c'est aussi l'enfer. *Lieu-dit* renouvelle de manière romanesque l'antique et sans doute inutile débat entre la nature et la culture, entre l'innocence et le péché. Raymond Bozier, en vrai romancier, ne cherche pas à trancher ni à résoudre : le chant des oiseaux, le cri des gorets, le souffle des hommes, tout se fond dans une même violence, dans un même et stupide et rusé désarroi.

Il fut un temps où nos jeunes romanciers allaient chercher leurs leçons du côté de Joyce, de Flaubert et de Kafka. Puis ce fut à l'ombre de Queneau ou de Nabokov. Les meilleurs aujourd'hui ne laissent pas deviner leurs traces ; elles semblent venir de contrées inconnues ou disparues. Cette capacité du roman à trouver des sources inédites ou oubliées lorsqu'on le promet à l'épuisement est un miracle qui se célèbre chaque automne.

Pierre Lepape

CENT VUES DE SHANGHAI
de Nadine Laporte.
Gallimard, 158 p., 85 F.

LIEU-DIT
de Raymond Bozier.
Calmann-Lévy. 158 p., 85 F.

LeMonde Job: WIV3597--0002-0 WAS LIV3597-2 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:36 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0069 Lcp:196 CMYK

Les politiques « natalistes » des éditeurs

Chaque rentrée littéraire donne naissance à de nouvelles plumes. Non sans risque, cet engagement des maisons d'édition varie selon le poids, les intentions et surtout l'investissement consenti dans cette tâche de découvreur

Chaque année, le phénomène théâtral, proprement français, de la « rentrée littéraire », n'est pas pour rien dans la montée au pinacle, plus ou moins artificielle, de romans destinés au succès. Quelle est, dans ce contexte, l'attention accordée par les éditeurs aux premiers romans ? Essentiels lorsqu'ils consacrent la naissance d'un écrivain, ceux-ci peuvent représenter aussi une part de risque et d'imprévu parfois contradictoires avec les exigences de l'époque : les impératifs – croissants – de rentabilité, de vitesse, de court terme et de médiatisation provoquent l'invasion récurrente de « produits » littéraires préfabriqués pour les besoins du marché, le système des prix et le vedettariat ; soit peu de place, *a priori*, pour l'imprévu d'une création hors des notoriétés établies. *« Choisir le métier d'éditeur, c'est accepter de perdre de l'argent,* confiait à la revue *Perpendiculaire* (hiver 1996) l'éditeur Maurice Nadeau, découvreur entre autres de Georges Perec, d'Hector Bianciotti ou d'Angelo Rinaldi. *Hormis quelques exceptions, comme le roman de Michel Houellebecq* [*Extension du domaine de la lutte*, publié aux éditions Maurice Nadeau en 1994], *un premier roman se vend en moyenne à trois cents exemplaires. Bien souvent, c'est le hasard qui commande la vente d'un livre. »*

Mais il arrive aussi que le pari sur les inconnus ait son rôle dans le spectacle et que les premiers romans, quelle que soit leur qualité réelle, participent au grand jeu de la rentrée littéraire. Qu'elle procède du souci volontariste de fabriquer une vedette, de payer un vague tribut à l'édition de création, ou qu'elle manifeste au contraire une attention réelle aux œuvres naissantes, la « politique des premiers romans » n'est pas nécessairement un signe de sacrifice commercial. Pour Paul Otchakovsky-Laurens, PDG des éditions P.O.L où ce type d'ouvrages connaît en moyenne le même tirage (entre 2 000 et 4 000 exemplaires) que ceux des auteurs « installés », ils sont même davantage promis à une recension dans la presse. *« Premier = nouveau = intéressant »*, conclut-il.

De fait, l'automne 1996 aura été marqué par la popularité soudaine de deux inconnues. La première, Pascale Roze, a pris de court tous les pronostics en passant le crible des sélections successives du jury Goncourt, jusqu'à obtenir le célèbre prix pour son premier roman, *Le Chasseur zéro* (Albin Michel). Le succès de Marie Darrieussecq pour *Truismes* (P.O.L) était en revanche annoncé dès l'été : la rumeur d'une narratrice se transformant en truie avait précédé l'emballement des lecteurs qui fut concluant : l'éditeur, qui annonce 230 000 exemplaires vendus, sans compter les droits cédés dans 30 pays (le dernier en date étant la Chine populaire !), peut le compter parmi ses succès de ventes les plus retentissants. Et on se souvient, récemment, des *Champs d'honneur* de Jean Rouaud (Minuit, prix Goncourt 1990) ou du succès d'estime de *Vétérinaires* de Bernard Lamarche-Vadel (Gallimard, « L'Infini », 1993).

Paul Otchakovsky-Laurens appartient à cette catégorie d'éditeurs soucieux de la découverte d'inconnus, considérant comme essentielle la patience d'ouvrir un par un chacun des manuscrits anonymes, de les lire sans tenir compte des lois statistiques, d'accepter de se laisser éblouir – une fois sur mille ouvrages reçus ? – par l'événement qui surgit. Presque entièrement soumis aux envois par la poste, Paul Otchakovsky-Laurens publie en moyenne un à trois premiers romans par an, et les inconnus le lui rendent bien, surtout depuis le succès de Marie Darrieussecq : l'année suivant la publication de *Truismes*, il a reçu trois mille manuscrits, soit presque deux fois plus qu'habituellement chaque année. Les enveloppes, les paquets de conditionnement, les méthodes de reliure et de brochage, les lettres d'accompagnement tournées comme autant d'appâts, il connaît et s'en amuse, sans pour autant être dupe. *« Désormais, dans les lettres d'accompagnement,* raconte-t-il d'un air amusé, *on m'avertit :* "Attention, ça ressemble beaucoup à ce que fait Marie Darrieussecq !" »

Ce type d'éditeurs serait-il en voie de disparition ? Le temps semble révolu où il était naturel que l'ensemble des maisons d'édition consacrent une part importante de leur activité à la découverte de nouveaux talents. Où Julliard et Denoël laissaient Maurice Nadeau les accueillir dans sa collection « Les Lettres nouvelles » ; où dans la sienne, « Ecrire », au Seuil, Jean Cayrol éditait les premiers textes de Philippe Sollers, Denis Roche, Régis Debray ou Claude Durand ; où Georges Lambrichs, dans « Le Chemin », découvrait Le Clézio ; et si Paulhan « ratait » Robbe-Grillet ou Beckett, Jérôme Lindon, PDG des éditions de Minuit, était là pour les voir, comme il a su voir Beckett, Butor, Ricardou ou Claude Simon au moment de leurs premiers pas.

JADIS, UNE SPÉCIALITÉ

« Ce qui me frappe, analyse Raphaël Sorin, éditeur chez Flammarion et qui a commencé dans l'édition au Seuil au côté de Jean Cayrol, *c'est que la publication des premiers romans était autrefois une sorte de spécialité dans les maisons d'édition. Des départements ou des collections étaient équipés à cet effet, chaque livre était le fruit d'un long travail en commun avec l'auteur. Sauf exception, çà et là, c'est un savoir-faire qui s'est perdu. Il n'y a plus l'équivalent d'un Jean Cayrol, d'un Jacques Brenner ou d'un Georges Lambrichs. On publie, sans avoir médité, des premiers romans souvent inaccomplis. Nadeau avait échangé une longue correspondance avec Perec avant de l'éditer. Il manque aujourd'hui cette maturation lente, comme on fait du vin : une manière d'humeur. »*

Mais si les grandes maisons peuvent se replier sur des écrivains plus consacrés, celles qui, de petite taille, n'ont pas les moyens d'acheter les auteurs-vedettes seraient davantage contraintes à leurs seules découvertes. Pour Jean-Pierre Sicre, directeur de Phébus, le fait de publier des premiers romans en nombre significatif – entre 1 et 4 par an, soit près de 25 % de sa production en littérature française – découle d'une simple « analyse » du marché. La littérature étrangère ne suffisant pas à rentabiliser une maison, et les grandes signatures lui étant interdites pour des raisons de coût d'à-valoir, un petit éditeur est selon lui *« condamné à être un découvreur de talents ». « On y passe des week-ends, des nuits, on est pauvres, on a des dettes,* ajoute-t-il, *mais ça nous oblige à être meilleurs, à tirer plus vite que les grands, à avoir plus d'imagination. Pour nous, le premier roman est essentiel. Pour un grand éditeur, il n'est que la huitième des priorités. »*

Certaines petites maisons d'édition ont pu ainsi favoriser un effet de ruche et construire leur image par l'identité des jeunes auteurs qui s'y retrouvaient. C'est le cas des éditions de L'Olivier où se concentre une part représentative d'une nouvelle génération d'écrivains dont Guillaume Le Touze, Florence Seyvos, Sophie Cherer, Agnès Desarthe ou Marie Desplechin, manifestement influencée par le cinéma, la musique, les arts plastiques, la littérature étrangère. Pour la majorité d'entre eux, ils ont fait leurs armes à l'Ecole des loisirs avec des livres pour enfants, avant de publier leur premier roman chez L'Olivier. Olivier Cohen, PDG de la maison, se défend toutefois d'en avoir fait un système. *« Je n'ai pas fait la sortie des écoles pour chercher des écrivains. Tous les auteurs-jeunesse ne m'intéressent pas, même si écrire pour les enfants est une bonne école : cela oblige à parler de la réalité de façon concrète, avec la nécessité absolue d'être compris, et sans jouer au grand écrivain. L'écriture pour la jeunesse est une école de modestie, or la modestie (qui n'est pas le minimalisme) est un art moderne. On peut être ambitieux avec de petits sujets, en acceptant de n'être rien. »*

Y a-t-il pour autant un « effet de génération », chez les nouveaux auteurs de premiers romans ? Le sexe, l'érotisme, la violence (en particulier chez les femmes) émergent de façon frappante chez les « débutants » de la rentrée. Aux côtés d'auteurs plus isolés, ceux des éditions de L'Olivier et, dans un tout autre genre, plus théorique, les jeunes écrivains de la revue *Perpendiculaire* qui commencent à se réunir autour de Raphaël Sorin chez Flammarion – Michel Houellebecq, ou Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet dont viennent de paraître les premières œuvres (*voir la critique page V*) –, ils semblent arriver en nombre pour refléter à leur manière les préoccupations et les questions d'un monde qui leur ressemble, où les avatars du romantisme cèdent la place à la sensation d'un quotidien en déconstruction.

Florence Noiville
et Marion Van Renterghem

Classe 87 : que sont-ils devenus ?

Il y a dix ans Bayon, Geneviève Brisac, Michel Cegretin étaient quelques-uns des soixante-dix petits nouveaux qui faisaient leur première rentrée littéraire. Si certains ont persévéré, et parfois avec succès, d'autres ont eu un parcours chaotique voire sans lendemain

Cette année-là, les éditeurs français publiaient quelque soixante-dix ouvrages de débutants francophones, plus un petit nombre d'étrangers qui avaient parfois eu le temps de se faire un nom ailleurs. Parmi les Français, quelques-uns s'étaient déjà essayés à des formes diverses d'écriture, l'essai, le théâtre ou la biographie, tandis que d'autres se frottaient pour la première fois au monde de l'édition. Tous se souviennent de leur nom sur la couverture, de leur livre sur la table des libraires, même si tous n'ont évidemment pas connu des destins comparables. Pour certains, le premier roman marqua le début d'une vie polarisée par l'écriture, pour d'autres une expérience sans suite véritable, génératrice de souvenirs drôles ou amers.

Chez ceux qui ont persévéré, plusieurs se trouvent aujourd'hui à la tête d'une bibliographie respectable, parfois couronnée d'un prix littéraire. Ainsi de Bayon, journaliste à *Libération*, auteur du *Lycéen* (Quai Voltaire) en 1987 et lauréat du prix Interallié en 1990 pour *Les Animals* (Grasset). Geneviève Brisac, auteur d'un premier roman intitulé *Les Filles* (Gallimard), a recu le prix Femina en 1996 pour *Week-end de chasse à la mère* (L'Olivier). Cet écrivain, qui est aussi l'auteur de deux autres romans pour adultes et d'un livre consacré à Flannery O'Connor, a mené parallèlement une belle carrière d'auteur pour la jeunesse à l'Ecole des loisirs. Les incertitudes du temps où elle était éditée pour la première fois lui sont pourtant demeurées. *« Il y a un décalage gigantesque,* explique-t-elle, *entre l'idée que se font les gens de la reconnaissance et la réalité. L'angoisse du livre suivant est la même après plusieurs publications, avec ou sans prix, avec ou sans lecteur. »*

La bifurcation vers la littérature de jeunesse peut être plus radicale, comme le montre le cas d'Alain Surget. Après *Chamula* (Sylvie Messinger), qui connut un certain succès en 1987, cet auteur de trente-neuf ans s'est dirigé *« par accident »* vers un public d'enfants et d'adolescents. *« J'avais envoyé mon deuxième manuscrit chez Rageot, sans savoir qu'il s'agissait d'une maison spécialisée dans les ouvrages destinés à la jeunesse. Ils l'ont accepté, à condition que je l'adapte pour de jeunes lecteurs. »* Aujourd'hui, après vingt livres pour enfants, l'écrivain s'apprête à renouer avec ses ambitions initiales en signant un deuxième roman pour adultes. Cathy Bernheim, quant à elle, avait commencé par un essai sur la condition féminine avant de donner un premier roman proche de la science-fiction (*Cobaye baby*, La Manufacture) puis de se mettre à écrire des livres pour adolescents. Essentiellement, explique-t-elle, parce que ce type de littérature lui semble *« plus réalisable »*, plus compatible avec ses autres activités.

Au gré de leurs évolutions, les romanciers qui ont publié régulièrement depuis 1987 peuvent avoir changé d'éditeur pour des raisons très diverses, à commencer par la disparition pure et simple de la maison dans laquelle ils avaient fait leurs premières armes. Parfois, les « déménagements » se sont aussi succédé au gré des livres et des affinités, des éventuels refus opposés par une maison, des relations avec tel ou tel directeur de collection. Denis Belloc, auteur de *Néons* (Lieu Commun) en 1987, a ainsi été édité par Julliard, Flammarion et Balland, sans compter Gallimard à l'occasion d'un passage en format de poche.

Marie-Josèphe Guers, elle, n'a *« jamais réussi à avoir une unique maison d'édition pour tous* [ses] *romans »*. Ayant brillamment débuté par *La Femme inachevée* (Actes Sud), plusieurs fois réédité, celle qui se définit comme *« un auteur très gâté »* a ensuite enchaîné les livres et les éditeurs, au fil des différentes sollicitations. D'autres naviguent entre les maisons en fonction des différents types de livres qui sont les leurs. Bruno Bayen, écrivain et metteur en scène, va prochainement voir une de ses pièces publiée par L'Arche, éditeur spécialiste des textes théâtraux. Mais son premier roman, *Jean 3 Locke,* a paru chez Gallimard et ses deux textes suivants au Seuil. Cet auteur, qui *« explore des formes dérivés du roman en pensant qu'elles finiront par se rejoindre »,* doit aussi mettre son nom, fin août chez Gallimard, sur un essai consacré aux natures mortes.

Les changements peuvent enfin provenir de divergences plus ou moins aiguës entre l'éditeur et l'auteur. Lorsqu'il propose sa première œuvre aboutie à Belfond, la maison qui l'emploie, Thierry Laget a vingt-sept ans. Pourtant, raconte-t-il, l'éditeur – chez qui, aujourd'hui, personne ne se souvient plus de rien – décide de le rajeunir d'office de deux ans, afin sans doute de le présenter comme un romancier plus précoce. *Florence, via Ricasoli 47* est bien accueilli par la presse, mais *Comme Tosca au théâtre*, son deuxième roman, se heurte à un certain scepticisme de Belfond. *« Ils l'ont finalement publié*, se souvient l'auteur, *en me présentant cela comme une fleur faite à l'un de leurs salariés. »* Lequel partira ensuite avec armes et bagages chez Gallimard, puis chez Julliard.

De gauche à droite en partant du haut : Bayon, Geneviève Brisac, Alain Surget, Denis Belloc, Marie-Josèphe Guers, Thierry Laget, Linda Lê, Richard Jorif et Marie-Thérèse Cuny

Tous ne se trouvent cependant pas condamnés au nomadisme éditorial, loin de là. Après trois livres parus à La Table ronde (dont le premier, *Un si tendre vampire*), la très remarquée Linda Lê s'est dirigée vers Julliard avant de se fixer chez Christian Bourgois où elle a publié *Calomnies* (1993) et *Les Dits d'un idiot* (1995) et où va sortir un roman intitulé *Les Trois Parques,* en octobre. Eric Chevillard, auteur de *Mourir m'enrhume* en 1987 aux éditions de Minuit, n'a quitté ce port d'attache pour aucun de ses six romans ultérieurs, le dernier datant de 1995 *(Un fantôme).*

Richard Jorif, lui, a suivi un homme d'une maison à l'autre. *Le Navire Argo*, son premier roman qui est aussi le premier volet d'une trilogie, paraît chez François Bourin, qui publiera aussi la deuxième partie du triptyque en 1989 *(Le Burelain)* et deux autres ouvrages de l'écrivain. La troisième partie de l'ensemble doit prochainement paraître chez Julliard, dont François Bourin était devenu PDG avant de quitter cette maison. Enfin, parmi les auteurs qui se sentent particulièrement attachés à une maison, Marie-Thérèse Cuny dit avoir *« profité du paternalisme de Fixot ».* La romancière s'est sentie *« privilégiée »* dès la publication de son premier roman, *Une garce*, dont elle avait écrit les premières pages *« pour rigoler »* avant de rédiger la suite à la demande de l'éditeur. Pourtant, Marie-Thérèse Cuny ressent toujours *« une certaine impossibilité à toucher un vaste public »* et poursuit son travail de collaboration au sein de Fixot tout en écrivant dès qu'elle en a le temps.

Parallèlement aux auteurs qui se sont fait un chemin chez les éditeurs et auprès du public, il y a ceux – assez nombreux – dont la trajectoire a tourné court ou s'est révélée nettement chaotique. Le manque de disponibilité, les aléas personnels, les pannes d'inspiration semblent en avoir entravé plus d'un, au point que leurs maisons d'origine ne savent souvent absolument pas ce qu'ils sont devenus. Emmanuel Tronquart, par exemple, avait trente ans lorsqu'il a publié son premier roman chez Calmann-Lévy. Son éditeur se dit aujourd'hui sans nouvelles de ce romancier originaire de l'est de la France dont le livre s'intitulait *Sonnez les matines.*

Bénédicte Fayet, de son côté, pensait pouvoir *« faire carrière »* après avoir publié chez P.O.L *L'Avancement,* son premier roman. A trente et un ans, elle envisageait de consacrer sa vie à l'écriture, mais son deuxième livre la ramène brutalement à moins d'optimisme. *Le Cap d'infortune* (P.O.L, 1989), qu'elle considère pourtant comme *« différent, mais mieux travaillé »,* déconcerte la critique. Suivent des années pendant lesquelles elle est *« absorbée par la vie, divers boulots alimentaires et, surtout, un enfant ».* Refusée par P.O.L, elle peine à trouver un nouvel éditeur et se demande maintenant s'il n'est pas plus facile de faire paraître un premier roman que de revenir sur scène après plusieurs années de silence.

Autre histoire, plus cocasse, celle de Michel Cegretin. Cet habitant de Villeurbanne, près de Lyon, est un professeur de lettres en retraite âgé de soixante-huit ans. En 1987, Michel Cegretin envoie un manuscrit à plusieurs maisons d'édition qui, toutes, le refusent. Par manière de plaisanterie et parce qu'il lui reste un exemplaire dont il ne savait que faire, l'auteur fait parvenir son livre à Gallimard... qui l'accepte. *« Ça n'a passé que grâce à une bouteille entière de bourgogne »,* se souvient en riant le romancier dont l'*Histoire d'Ismaïl* s'est *« à peine vendue ».* Qu'importe, pourtant, Michel Cegretin rit encore de l'affaire et se félicite d'avoir publié son deuxième livre aux éditions du Griot où l'ambiance, dit-il, était *« bien plus fraternelle ».* S'il peut être source d'amertume et d'espoirs déçus, un premier roman peut aussi l'être de bons souvenirs et de différentes formes d'ivresse.

Laurence Debray
et Raphaëlle Rérolle

LeMonde Job: WIV3597--0003-0 WAS LIV3597-3 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:36 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0070 Lcp:196 CMYK

Echec au père

De la cellule familiale à celle de la prison, un parricide retrace son parcours à la veille de sa libération, appréhendant son retour sur le lieu du crime. Une trajectoire brillamment tracée par Brigitte Giraud

LA CHAMBRE DES PARENTS
de Brigitte Giraud.
Fayard, 154 p., 85 F.

Douze ans de détention et la proche échéance de la sortie. Une semaine encore, et il lui faudra quitter cet espace froid, déshumanisé. Projeter son corps hors de ce temps immobile dans lequel il s'est réfugié, englué, figé. Mais à mesure que ce temps se fissure l'angoisse monte. Sortir pour aller où ? Pour qui est passé sans transition du champs clos et feutré de la famille à celui de la prison, qui s'est laissé absorber par une temporalité stérile, sans contours, un seul point de repère émerge. Aussi rectiligne qu'une évidence : *« Une chose était encore possible : m'en revenir auprès de ma mère vieillissante, usée par la vie et le chagrin. On n'échappe pas au passé. Ma mère, le seul être au monde qui m'ouvrira encore sa porte parce qu'elle sait pourquoi j'ai tué Papa. »*

Sentence fatale. Les quelques mots qui achèvent le premier chapitre fixent le motif. A huit jours de sa libération, le narrateur-parricide s'agrippe à ses souvenirs. Inscrit le futur immédiat dans un passé sans cesse ressassé depuis son emprisonnement.

Entre les quatre murs de la prison, entre les formes qui le frôlent, il reconstruit le décor de son enfance, son refuge devenu le lieu du crime. Là où il s'est terré pendant dix-sept ans, emmuré par lâcheté, comme dans cette prison où l'a gagné l'engourdissement de la soumission. Enfant il y est entré. Enfant il en sortira. Amère leçon pour un homme qui demeure « le fils de... ».

Fils d'une mère qu'il a cherché à délivrer d'une *« tache sombre qui l'empêchait de se montrer »*. Cet homme qu'elle avait éconduit lors d'un bal et qu'elle avait fini par accepter d'épouser *« pour ne pas ajouter à sa peine (...). Nous sommes nés de cette escalade, mon frère et moi... »*.

PATRICK MESSINA/METIS POUR « LE MONDE »

Brigitte Giraud, une déflagration de mots, d'amertume et de désespoir

Deux naissances accidentelles, deux espoirs sur lesquels s'arc-boute la mère du narrateur afin d'enrayer un destin qui tissait inexorablement sa toile. Prise au piège dans un petit pavillon de banlieue aux murs délabrés, elle cherche des issues, des excuses à ce mari qui refuse un emploi fixe de peur d'y engloutir sa vie ; s'accroche au berceau de son premier enfant ; conscent peu à peu aux assauts de la solitude. Mais très vite l'inertie de cet époux grève ses dernières illusions. Petit garçon encore, le narrateur l'a-t-il déjà compris ? Insidieusement, l'ombre de la résignation et du renoncement s'empare de cette communauté de circonstance. Renoncement à bâtir une vie comme les autres pour la mère. Renoncement à connaître l'amour paternel pour l'aîné et maternel pour le cadet. Les corps fuient, les regards s'évitent de crainte de lire en l'autre son propre échec. C'est dans cette atmosphère assourdissante de silences et d'évitement que grandit le futur criminel.

Pourtant, dans l'isolement carcéral, une cruelle vérité se fait jour : il demeurera le fils d'un père *« qui fut à l'origine de* [sa] *vie et de* [sa] *perte »*. Avec les premières rides qu'il découvre dans le miroir, les attitudes qu'il partage avec lui, il comprend que son père l'a rejoint. Pour échapper à cette présence qui le hante, il remplit un cahier dédié à Marianne, la seule qui l'ait aimé. Le seul souffle d'air qui soit entré dans son existence. Journal d'un exorcisme et de la nostalgie des promesses perdues : *« Il a détruit notre vie, il ne manquerait plus qu'il détruise les images. Je croyais qu'il ne pourrait rien, mais la mort n'empêche rien. »* Encore moins le passé d'hypothéquer l'avenir. Au cours de ce long monologue douloureux, le mot « futur » résonne de loin en loin. Anémié par des années d'enfermement, happé par un renoncement atavique, il achèvera sa course aux portes de la chambre des parents.

Ce lieu clos – entraperçu au début du roman – empreint d'une mystérieuse sacralité est au cœur de la toile que tisse magistralement Brigitte Giraud. Cependant, avant d'y pénétrer, la romancière, déjà rompue aux lois du suspense, aura pris soin d'enfermer, petit à petit, acteur et lecteur dans une trame serrée, concentrée autour de deux univers : la famille et la prison ; autour de deux espaces-temps : le passé et le présent.

Deux mondes aux contours d'une inquiétante similitude. Loin de tomber dans les poncifs, Brigitte Giraud s'en échappe par des lignes nettes, épurées de tout pathos. Des lignes qui suivent les méandres d'une conscience appliquée à comprendre par-delà son geste, son échec. L'écriture sobre, parfois abrupte, se fond dans une parole déchirée par le silence et qui se mue en une flagellation verbale. Une déflagration de mots, d'amertume et de désespoir. Sans issue, *La Chambre des parents* laisse entendre pourtant une voix originale et pour le moins prometteuse.

Christine Rousseau

Ecrivain dans le miroir

Danielle Robert-Guédon fait de Bernard Lamarche-Vadel un personnage de roman

LE DÉSESPOIR DU SINGE
de Danielle Robert-Guédon.
Balland, 176 p., 80 F.

Il s'appelle B. Ou plutôt, initiales réputées, BLV. Trois consonnes qui suscitent admiration ou sarcasmes dans les salons littéraires parisiens. BLV écrit. Des romans ténébreux qu'il dit destinés à sa réhabilitation. BLV est un homme mystérieux, un fantôme, maudit, exilé volontaire, silencieux, costume sombre à rayures et cravate, à propos duquel il n'est guère surprenant d'entendre dire par sa jeune fille de ménage : *« Monsieur B est devenu fou. »* Les critiques se demandent si c'est un aristocrate inspiré, un charlatan, ou le dernier des romantiques. Monsieur B, en fait, est un écrivain lyrique aux *« phrases de vermine et de déluge »* qui cite volontiers Kafka : *« Je ne suis pas intéressé par la littérature. Je suis la littérature. »* Il se débat, tel un possédé, entre névroses et tentations de suicide (le *« désespoir du singe »*). *« Condamné par l'Etat pour la vente d'un tableau que des escrocs contestaient »*, persuadé d'être persécuté, traqué, cible d'un piège raffiné, d'une sournoise conspiration, il survit dans la méfiance. Chaque geste de prévenance lui semble suspect. Chez lui, il descend dîner *« à reculons »*. Aiguise ses textes comme de flamboyants javelots, destinés à jeter *« à la face du monde l'erreur dont il est le jouet »*. Il s'appelle Bernard Lamarche-Vadel (1). Il existe, Danielle Robert-Guédon l'a rencontré.

BLV habite en Bretagne, à un quart d'heure de Vitré. Un château *« dont les murs s'effacent sous les toiles et les meubles sous les livres »*. Danielle Robert-Guédon est une voisine devenue une amie, une visiteuse qui observe les visiteurs de cet énigmatique personnage. Elle lui fournit Tranxène et Lexomil, tisse autour de lui un filet de protection. Habitée par BLV, sa vie, son œuvre, elle en fait un personnage de roman, morbide, théâtral. Elle n'a pas besoin de forcer le trait, ni de forcer son talent. Témoin privilégié des illuminations et des douleurs de cet homme qui *« s'empoigne avec les souvenirs de la maison des morts »*, elle a acquis le droit de pousser la grille de son parc, d'affronter la meute de ses chiens, *« presque aussi intimidée que si j'avais poussé la porte d'une chambre »*. Elle a vu les femmes de B, la vamp habile à murmurer des oraisons ardentes, et celle qui épousa sa déraison ; toutes l'ont convaincue qu'aucune étreinte ne *« consolerait jamais »* B *« des charniers »*.

PLUME D'OMBRE

Elle a vu B, lors d'un débat dans le Val-de-Marne, murmurer *« Je ne suis pas coupable »*, et répondre à une femme qui lui demandait pourquoi les chats, dans ses romans, n'apparaissaient que morts : *« A cause des oiseaux, Madame ! »* Elle a vu B dédier son premier roman à un écureuil et à une mouche ; comme elle l'a vu plumer les pigeons qu'ils allaient manger le soir même en un ragoût juteux. Elle a vu chez lui une poule blanche empaillée, œil de verre excédé. Elle a vu aussi les amis photographes de B : l'Américain, spécialiste des terrains vagues et territoires hostiles ; le Japonais, qui s'agenouille devant la pierre tombale d'un enfant, surmontée d'un angelot mutilé. Elle a, plume d'ombre, écrit un beau roman sur l'envoûtement, le miroir dans lequel un écrivain guette le secret d'un autre.

J.L.D.

(1) Bernard Lamarche-Vadel a publié *Vétérinaires, Tout casse* et *Sa vie, son œuvre* chez Gallimard. Un ouvrage vient de lui être consacré, *Bernard Lamarche-Vadel, Entretiens, témoignages, études critiques*, sous la direction d'Isabelle Rabineau (éd. Meréal, 346 p., 140 F).

Ballet tragique

Entre un oncle qui la convoite, un père absent et une mère hystérique, une fillette s'échappe dans l'éther. Un tableau noir et sang de Bénédicte Puppinck

ÉTHER
de Bénédicte Puppinck.
Seuil, coll. « Fiction & Cie », 208 p., 98 F.

Il faut parler fort pour se faire entendre, frapper un coup sec pour éveiller l'attention. Les temps ne sont plus au murmure. Et si confidence il y a, on se doit d'y placer quelque chapitre obscur, quelque brutale révélation. Le non-dit ou le détour, la lumière tamisée qui suggère, l'ombre qui tient en réserve et le flou qui brouille artistement les contours, ne font plus recette. On en viendrait presque à se demander si la radicalisation n'est pas devenue une sorte de gage de la bonne littérature.

Trompette et fanfare donc ! Au rancart les petites musiques qui accompagnent tendrement les doux crépuscules ! Bienvenue à la grimace qui déforme la figure, abîme le visage humain.

Ether s'ouvre sur un violent coup de cymbales : un chien qui déchiquète à moitié une petite fille. *« Pendant quelques secondes, Laura connut la vraie folie. Celle qui cherche à tuer. Un déferlement de griffes lacérant sa poitrine, ses cuisses, un assaut de crocs harponnant ses épaules, ses bras, jusqu'à ce que sa main agrippât par hasard un fragment d'assiette. Elle resserra ses doigts, frappa à l'aveuglette et se mit en boule, genoux contre tête. »*

Bénédicte Puppinck ne lésine pas sur les moyens. Puisqu'il faut frapper, frappons fort et vite, faisons saigner et pleurer, semble-t-elle se dire. Difficile de s'alanguir en la lisant, ou de lever des yeux intérieurs sur la beauté du monde. Car il n'est pas beau, ce monde exsangue où les mères sont des folles hystériques, les hommes des créatures veules et sans égards, les petites filles des menteuses. Le décor, bien sûr, participe de cette laideur, de cette violence : les ciels sont bas ; la pluie ne cesse de tomber suintant sur les murs blafards d'usines sinistres ; les écluses retiennent des eaux noires et sales. Quant aux chiens...

C'est en enfer que vit Laura, un vrai enfer avec chaudrons qui fument et démons qui se réjouissent ; un enfer qu'elle regarde du haut de ses douze ans, qui est pour elle, et secondairement pour le lecteur suivant son malheureux périple, la saison de l'angoisse absolue, sans rémission ni remède. Entre un père qui s'absente, un oncle qui la convoite et une furie déguisée en mère, Laura n'a guère d'autre choix que celui de pâtir. Alors elle pâtit. Vertigineusement. Le mot de souffre-douleur n'a jamais connu, dirait-on, une illustration aussi scrupuleuse. Celle qui fait souffrir, c'est Denise, la mère. Lorsqu'elle ne bat pas sa fille comme plâtre, lorsqu'elle ne lui reproche pas tout simplement, au milieu des pires insultes, d'exister, Denise court comme une dératée après l'argent, flanquée d'un amant sans envergure, Xavier (l'oncle de Laura), ou chante à tue-tête en bourrant son piano de coups de poings : *« Elle préparait son "récital". En répétant jusqu'à cent fois la même roucoulade qui s'achevait dans un beuglement de bête égorgée. »* La musique n'adoucit pas toujours les mœurs...

SOMBRE HORIZON

Confrontée à une telle dégradation du monde, victime pantelante de la folie vicieuse des adultes, Laura se réfugie dans les vapeurs de l'éther. A la moindre (?) occasion, elle en respire de pleines goulées, jusqu'à l'abrutissement, l'oubli : *« S'anesthésier... s'alléger... se volatiliser... ne plus rien entendre de rien ni de personne... »* La danse serait l'autre sortie de secours. Tutu et chaussons. Mais le pas de deux tourne vite, lui aussi, au cauchemar. Il y a enfin le sentiment trouble et juvénile de Laura pour Xavier – sentiment qu'il lui rend bien, sous une forme pas du tout ambiguë. On ne s'étonnera pas de constater que ce seul horizon affectif est bouché, noir. Comme une promesse massacrée.

« Oui, les livres exagéraient... », se dit un jour Laura. Bénédicte Puppinck a-t-elle, poussant si loin le bouchon de la franche brutalité, forçant le trait du désespoir – plus que de l'horrifique – elle aussi, *« exagéré »* ? Les vertus de ce premier roman ne sont pas en cause : maîtrise de la narration, efficacité du style, écriture brève ponctuée de dialogues épousant la conscience troublée de l'héroïne, bonne distance maintenue à l'égard d'un réalisme qui verserait fatalement dans la complaisance comme d'une fantasmagorie qui tomberait non moins immanquablement dans l'horreur gratuite...

Mais ces qualités réelles une fois soulignées, il faut pousser l'examen un peu plus loin. Certes, un roman ne tient jamais complètement à l'intérieur des principes moraux qu'on voudrait voir triompher dans la vie, et il est absurde de juger un livre selon ces mêmes principes. La connaissance du mal qu'un romancier développe et met en œuvre n'est pas mesurable *a priori* et il peut ressentir la nécessité de dépeindre le pire sans s'y complaire. Avec toutes les nuances possibles de l'ambiguïté liée à l'usage littéraire du mal. Cela étant dit, le lecteur est en droit de s'interroger sur la signification d'un tel échauffement de l'imagination. Avec *Ether*, il hésitera devant la réponse, craindra que le sens, à la fin, ne se dérobe, ou ne tremble jusqu'à disparaître derrière le caractère spectaculaire de la scène décrite. Mais en même temps, chercher le sens, ne serait-ce que pour en constater la fragilité, n'est-ce pas là plaisir et tâche de lecteur ?

P. K.

Parole violée

Sur fond de fractures sociales et conjugales, Virginie Lou montre combien l'expérience du viol est incommunicable

ÉLOGE DE LA LUMIÈRE AU TEMPS DES DINOSAURES
de Virginie Lou.
Actes Sud, coll. « Générations », 192 p., 98 F.

Virginie Lou n'est pas une débutante. On se la rappelle dirigeant la collection « Souris noire », chez Syros, où parurent, sous son nom, quelques jolis polars pour les enfants. On sait qu'elle a prêté sa plume, avec succès, à quelques personnalités et non des moindres. On l'a lue récemment, dans la collection « Page blanche » de Gallimard-Jeunesse (*Le Miniaturiste*, voir « Le Monde des poches » du 6 décembre 1996) ou chez Actes Sud Junior (*Marguerite et la métaphysique*). Autant dire que, pour son premier roman « sérieux », cette jeune femme de quarante-trois ans, que l'on sent grande lectrice, n'arrive pas sans métier.

Au bon sens du terme. Car ce qui frappe d'abord, dans ce livre où tout, jusqu'au titre, est suffisamment intrigant ou poignant pour qu'on ne le lâche pas, c'est d'abord une voix, une écriture sensible, subtile sans afféterie, et qui ne manque pas de souffle pour « tenir la distance ». Si le premier roman est, souvent, une tentative pour se débarrasser de l'autobiographie, et passer, ultérieurement, à « la » littérature, Virginie Lou, alors, a brûlé les étapes : nous sommes d'emblée dans un univers aussi écrit que senti.

Dieu sait, pourtant, que son sujet n'était pas facile. Le viol, la banlieue, le désarroi des jeunes dans les cités, les fractures sociales et conjugales, l'incompréhension de la famille, le temps qui émousse les idéaux et affadit les sentiments... : une telle suite de lieux communs pouvait faire craindre le pire.

Il n'en est rien. Qu'on en juge plutôt par cet art qu'a Virginie Lou de vous plonger dans le drame : *« D'abord, il n'y a eu que cette ombre ou moins encore, le pressentiment d'une ombre.* [...] *Je n'ai remarqué aucun bruit mais le désastre est précédé d'une odeur : je l'ai sentie. J'ai relevé la tête. Devant moi, sur le mur où pendaient mes outils* [...] *un jet courbe a fusé. Aussitôt, la nuit, un bandeau écrase mes paupières. Une poigne secoue mon crâne, objet inerte et séparé du corps. Je n'ai pas peur, l'esprit parfaitement immobile. Une voix crache à mon oreille – Bouge pas ou j'te plante ! Pose c'que t'as dans la main. Le fracas de la vierge s'écrasant au sol est assourdissant. »*

A quarante ans, Solange, dite Sardine, restaure des objets d'art. Activité incongrue au cœur de cette banlieue déshéritée, mais Sardine, humaniste, y est attachée comme à un pont fragile entre les êtres et les époques. (On trouvera dans le roman de beaux passages sur les gestes, les outils, l'odeur de la colle...)

Ce jour-là, alors qu'elle nettoie le manteau bleu d'une petite vierge de Saint-Omer, la nuit s'abat sur elle. Bâillon, séquestration, insultes, coups, viol, destruction qui n'en finit pas... L'homme, un jeune, vient de *« la cité derrière »*. C'est un désaxé, un perdu, son âme a quitté son corps, sa bouche aboie des phrases hachées, son langage est aussi mutilé que le corps qu'il menace de déchiqueter. *« Eclate à mon oreille une sorte de rire haineux, il repique le couteau à la base du cou et recommence le trajet, du sternum au pubis ; puis de bas en haut, sur la même ligne. Il lui suffirait de peser sur la lame pour ouvrir le corps comme un sac. Je le sens dans cette jouissance folle quand il appuie aux points sensibles, les plus faciles à trouer.* [...] *Je n'écoute pas ce qu'il répète, qu'il va me crever, mais chaque fois, dans cette pression accrue de la pointe sur la peau, je crois pressentir l'élan avant le dernier coup. »* Ce coup, c'est par la parole que Sardine réussira à le suspendre. Le langage comme rempart à la barbarie. Comme une lumière dans la nuit préhistorique. Pied à pied, Solange s'oblige à parler, à raisonner, à rassurer. Finalement, elle amadoue son violeur – lequel l'« aimait » en secret, apprend-on. Or, c'est curieusement ce qu'on lui reprochera ensuite : avoir créé un lien de proximité avec cet homme, ressenti de la fierté et même de la joie pour avoir sauvé sa peau elle-même, et se considérer moins comme une *« victime »* que comme une *« rescapée »*.

ARME A DOUBLE TRANCHANT

Avec une remarquable sensibilité, Virginie Lou montre à quel point l'expérience du viol est incommunicable. Combien sont humiliants les sentiments qu'on lit sur les visages : hostilité affichée, bienveillance forcée, écœurante pitié... Combien les mots, qui étaient une arme face à l'agresseur, viennent à manquer ou à trahir face au mari, à la mère, à soi-même. Combien le témoignage d'une femme violée continue aujourd'hui de déranger : *« J'ai mis du temps à comprendre que personne ne voulait m'entendre* [...] *: les mots, c'est pour les civilisés, la beauté ou la douleur supportables* [...]. *Le reste, la véritable nuit de l'homme à portée de tous, la haine sans frein, la jouissance de la mort et du corps en pièces* [...], *personne ne veut savoir. »*

Entre les *« braillements »* des jeunes qu'elle décrit et la surdité de son entourage, tout le roman de Virginie Lou peut être lu, en creux, comme une méditation autour du langage, *« ce luxe façonné contre la guerre »*. Au fond, il y a deux parties dans son livre : celle du bâillon de chiffon et celle du bâillon social. Au lecteur de juger laquelle est la plus violente.

Florence Noiville

LeMonde Job: WIV3597--0004-0 WAS LIV3597-4 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0071 Lcp:196 CMYK

livraisons

● **VIVRE ME TUE**, de Paul Smaïl.
Son grand-père Ahmed est mort pour la France à Ulm ; son oncle Mehdi fut l'une des victimes de la ratonnade des Arabes du 17 octobre 1961 à Paris, pendant la guerre d'Algérie ; son père fut un employé dévoué de la SNCF : Paul, jeune beur, s'applique à être un modèle d'intégration. Môme à Barbès, gardien de nuit dans un hôtel de passe à Pigalle, livreur de pizzas, boxeur amateur, il a *« du menton »*, et encaisse les uppercuts racistes, non sans ironies et révoltes. Outre un percutant témoignage social (description caustique des coulisses de l'entreprise Speedzza), le texte de Paul Smaïl, qui n'hésite pas à citer Melville et Genet, est un hymne à la littérature comme moyen d'affirmer une identité, de contrer la haine (Balland, 192 p., 80 F). **J.L.D.**

● **LA CONFESSION**, de Brice Torrecillas
Deux femmes se déchirent au sujet d'un enfant. Qui l'emportera ? la mère ? la grand-mère ? Enraciné dans le passé, l'affrontement des rancœurs et des jalousies déclenche des violences inouïes et laisse des cicatrices hideuses. Le narrateur, un brave garçon, un raté du sexe qui regarde de loin passer les bateaux pour Cythère, est happé par hasard dans le tourbillon néfaste. Le voici éclaboussé par l'amour, puis par le sang, enfin par le crime. Une belle et sombre histoire (NIL, 243 p., 99 F). **J.So.**

● **MÉCHAMMENT BERBÈRE**, de Minna Sif
L'immigré est un personnage de roman très en vogue, l'auteur l'étant le plus souvent. Les récits ont évidemment bien des points communs et la satiété menace. Celui-ci s'ouvre sur Hasma, *« qui niquait avec le Kabyle du deuxième »*. Cela n'est guère original, mais le style, le rythme, la drôlerie des scènes dans l'univers d'un immeuble qui n'a rien de drôle, où juive marocaine et marabout sénégalais se côtoient, affirment un certain talent de narration. Langue des rues, tendresse, rage qui tue l'espoir, soif d'une vie digne, heurts des coutumes, tout est dit sans excès dans une verve permanente. Minna Sif sait doser ses phrases, créer des images (Ramsay, 250 p., 129 F). **P.R.L.**

INTERDIT AUX CHINOIS ET AUX CHIENS,
de François Gibault
Avocat célèbre, auteur d'une biographie remarquée de Céline (Mercure de France), la soixantaine aidant, François Gibault a voulu tâter du roman, s'amusant à tracer le portrait d'un être au narcissisme effarant – on se noie dans les « moi-je » jusqu'à l'exaspération. Si l'on y survit, on trouvera des moments plus amusants et attachants : souvenirs d'enfance (avant, pendant et après guerre) et personnages cocasses. Le père surtout, qui impose à sa famille un régime spartiate qui consiste en particulier à se pendre par les pieds pour que les idées reprennent leur vraie place, à vivre à moitié nu et à consommer les épluchures des légumes. La famille, habituée aux privations, n'aura pas de mal ensuite à se contenter des cartes de rationnement, bien au contraire (La Table ronde, 176 p., 89 F). **M.Si.**

● **LA LUMIERE DU DEUIL**, de Dominique Sampiero.
Dominique Sampiero a composé huit recueils de poèmes. Ce premier récit en prose a la sobre densité d'une statue de pierre bleue, qui se dresse aux *« marches d'un petit village à l'encoignure de ciel et de schiste »*, au cœur du pays de Flandres. Un personnage radieux, puis défait, s'y impose, comme dans un rêve. Une femme charnellement accordée aux saisons, dans cette contrée rude où la parole est rare. *« Elle »*, la femme sans nom, s'est laissée emmener, au grand scandale de la famille, dans ce village du pays de Mormal par un *« héros »* timide et lâche qui, bientôt, prétextant un travail au loin, a disparu. Depuis, elle contemple le ciel à la fenêtre, chantonne presque silencieusement, s'engourdit. Au mitan de cette traversée de l'ombre et de la douleur, se déploie un hymne, magnifique, à la lumière : des roses à la glycine, des granges aux puits, elle jaillit de partout, ricoche, s'éparpille, éclate le jour du marché dans une volée de prunes – et se réfugie, profonde, dans les iris des agonisants (Verdier, 64 p., 64 F). **M.Pn.**

● **PARIS-BRUNE**, de Maxime Vivas.
Ce texte fera mentir tous ceux qui se plaignent régulièrement que le roman français est déconnecté de la réalité sociale contemporaine. Maxime Vivas nous introduit en effet à Paris-Brune – le centre de tri parisien, – en décrit avec une exactitude passionnée le fonctionnement, la vie des brigades, le travail de sélection et de répartition du courrier, qui requiert, de la part des employés, une rigueur quasi sportive. Mais *Paris-Brune* n'est pas seulement un reportage à l'intérieur d'une usine à lettres. Ce qui rend ce texte si vibrant et si juste, c'est que l'auteur suit, sur une vingtaine d'années, le destin de plusieurs employés, tous des provinciaux venus à Paris en 1962 pour y être engagés par les PTT. A mesure qu'ils deviennent les otages de cadences de plus en plus infernales et que s'envole leur rêve d'ascension sociale, ils se laissent gagner par les idées syndicales et par la conscience de la lutte des classes. Elle les amène, après la modernisation décidée par le ministère, à se lancer dans une grève sauvage. Le livre devient très émouvant quand les agents – au moment où on décide de fermer définitivement le centre de Paris-Brune – estiment qu'on leur en vole la mémoire. Et Maxime Vivas réussit, avec une lucidité un peu désenchantée, à faire le portrait d'une génération qui a dû, peu à peu, se résigner au déclin des idéologies (éd. Le Temps des Cerises, 6, av. Edouard-Vaillant, 93500 Pantin, 226 p., 90 F). **J.N.P.**

● **L'ENTRE DEUX MÈRES**, de Catherine Allégret.
Beth, quarante-trois ans, vit seule en Bretagne, brisée par les chagrins, *« la rage aux semelles »*. Un jeune homme sonne, vingt ans, doux visage, tout sourire : son frère, depuis longtemps disparu, avec lequel, entre émerveillements nostalgiques et souvenirs douloureux, elle revisite l'histoire d'une famille éclatée. Vouée à faire office de mère de substitution, l'héroïne fait la lumineuse expérience d'une *« révélation »* : l'amour, *« sans l'ombre d'une honte ni d'une salissure »*. Dans cette quête des géniteurs indignes, rythmée par une cascade de coups de théâtre, l'auteur, comédienne, fille de Simone Signoret, cahote dangereusement, y compris dans son style, entre mélo et vaudeville. (Stock, 190 p., 95F). **J.L.D.**

● **DES JOURS À REGARDER LA MER ET LES OISEAUX**,
de Pierre Cézanne.
Ambition périlleuse que ce récit de l'errance (immobile) d'un duo de clochards qui vit en accéléré le drame de la passion. Le romancier n'a prévu aucun des pièges qu'engendre une telle option, qui, au premier abord, rallie tous les suffrages, puisqu'il s'agit de déplacer dans un milieu insolite une utopie conventionnelle et des idéaux réactionnaires. Mardi, doux géant silencieux, marche jusqu'à la mer après la mort de son compagnon. Sur une plage quasi déserte, il rencontre un solitaire, Hector, qui survit astucieusement entre un pédalo et un cabanon désaffectés. Mais Mardi meurt littéralement d'amour pour une femme. Son copain le tue et pleure. Le bonheur n'est pas de ce monde. Le court roman de Pierre Cézanne serait-il une parodie, un éclat de rire, vengeur d'une misère endémique ? Le mélo est pris au sérieux par un auteur tenté une fois de plus – entre Beckett pour les dialogues et Steinbeck pour les personnages – par l'aventure du couple de paumés mythiques. Mais Mardi n'est ni Lennie ni Vendredi (Denoël, 142 p., 89 F). **H.Ma.**

L'attrape-jeunesse

Pied sur l'accélérateur et sono à fond, Tom roule vers le Sud, se prenant pour le héros de ses écrivains cultes. L'adolescence ? Pour Jean-Hubert Gailliot, une légende que sauve la littérature

LA VIE MAGNÉTIQUE
de Jean-Hubert Gailliot.
Ed. de l'Olivier, 126 p., 89 F.

Jean-Hubert Gailliot a réécrit *Le Grand Meaulnes*. Version années 80-90, dans un tempo accéléré et une écriture survoltée dans la filiation des romans américains actuels. Mais, à tout bien entendre (le roman est inondé de musique branchée qu'il est difficile de décoller des émotions décrites), la psychologie de son personnage unique et omniprésent, comme il est de ton obligatoire dans les rugissements-vagissements des premières érections conséquentes, est dans la lignée des grands classiques français. *La Vie magnétique* ne manque pourtant pas d'originalité et surprend par la maîtrise d'un jeu romanesque complexe.

La rêverie, à l'heure où l'attente se teinte si vite de nostalgie (le souvenir de la jeunesse surpasse sa réalité), se déplace au rythme des cassettes que le héros écoute dans sa Volvo. Comme Augustin Meaulnes, Tom fonce vers ce qu'il croit être l'expérience du bonheur. Il a rendez-vous avec Jean-Hubert, dans un château où doit se dérouler une fête. Les similitudes sont grandes entre Franz de Galais et l'ami intime, l'alter ego, présent à toutes les pages, double blond de Tom, ce Jean-Hubert, homonyme du romancier, qui dit tout savoir des femmes et de l'espoir. Yvonne de Galais se dédouble, se multiplie. Nathalie, Flo, Carmen, Annie, Elisabeth... elle est toutes les filles de dix-sept, dix-huit ans qui ne craignent pas de dévoiler leurs seins et la couleur de leur toison pubienne. Pour l'essentiel, le roman est une quête d'absolu selon Frédéric Moreau, Arthur Rimbaud ou Holden Caulfield. Jean-Hubert Gailliot retrouve – à sa manière speedée – l'amalgame exact entre la réalité et le rêve. A l'exemple de Meaulnes, Tom est le créateur d'un merveilleux qui bientôt le possède.

JOHN FOLEY/OPALE

Jean-Hubert Gailliot dans la lignée des grands classiques avec musique branchée et rêves de nanas

Il nous faut être très attentifs à ce romancier qui manie en expert la littérature, la parodie, la complexité psychologique et s'aventure dans le domaine tentateur du récit en abyme où toutes les apparences de la vérité se cachent sous les clichés d'un imaginaire débridé. Non plus l'imaginaire propre à toute fiction mais les fantaisies d'un très jeune héros qui sans cesse nous met en garde : *« Je m'en tiendrai pourtant à ce récit légendaire de notre jeunesse, où tout est vrai sans avoir besoin d'être réel. »* Jean-Hubert Gailliot nous distancie d'un récit qui serait, une fois de plus, initiatique. Cet effort demandé au lecteur est parfois douloureux car, en fin de course, Tom disparaît au profit d'un archétype, et le plaisir solitaire de la lecture peut reculer l'heure d'affronter les lendemains de rêve.

Tom roule vers le Sud dans une voiture « empruntée » au directeur du centre où il subit une éducation très surveillée. Il conduit de manière un peu folle et imagine un personnage de tombeur de nanas, flirtant, couchant au gré des circonstances. Il devient le héros magique de tous les romans qu'il a aimés. Tom (ou Jean-Hubert) a un sacré flair littéraire. On y cite force chefs-d'œuvre, dont *Les Champs magnétiques,* de Breton, qui suggère plus que les bandes magnétiques écoutées à satiété, le titre du livre de Gailliot, roman de la mélancolie (*« Plus tard nous nous vanterons d'avoir été jeunes de la même manière qu'aujourd'hui nous nous vantons de ce que nous ferons plus tard »*) qui invente son écriture : *« Un écrivain est responsable des mots qui serviront ensuite à décrire son style... »*

Le sujet du roman se fait jour en cours de route. La littérature (et les femmes) obsède Jean-Hubert Gailliot : *« Après un ou deux livres de confidences déguisées, la plupart d'entre nous deviennent absolument impuissants, toutes les tentatives pour inventer quelque chose de différent ramènent le non-romancier à son point de départ, lui-même, il n'a rien d'autre à dire. »* Alain-Fournier, mort à vingt-sept ans, ne répondra pas. Quant à ceux qui publièrent leur premier roman l'année dernière... La littérature nous sauve néanmoins par ses dons prémonitoires. Homère comme Ulysse n'existent pas et *« rien n'est demeuré intact des sentiments que je nourrissais alors »*. Tom a beau construire un mur de sons entre ses fantasmes et les nôtres, il ressuscite presque ce *« bonheur pur »* que la mémoire nous persuade avoir vécu. *« Le malheur vient de ce que nous soyons tous si dissemblables, »* mais *La Vie magnétique* nous donne l'illusion d'avoir nous-mêmes participé à ce trop-plein de joies possibles. Un passé qui ressemble, en surface, à tous les passés et que nous appelons : jeunesse.

Hugo Marsan

Traité de la déchéance

FIASCO
de Mathieu Terence.
Ed. Phébus, 160 p., 99 F.

Avec *Fiasco*, Mathieu Terence signe son entrée dans le club des *losers* magnifiques, ceux qui tiennent *La Fêlure* pour un tremblement de l'âme inégalé, qui se baladent de palaces en motels avec la *Lolita* de Nabokov, qui se délectent des *Cool Memories* de Baudrillard au bord d'une piscine et qui, la nuit, consolent de trop séduisantes névropathes en leur fredonnant *Sorry Angel* ou en leur glissant quelques aphorismes vertigineux de Cioran. En dandy conséquent, il porte son suicide à sa boutonnière et, quand il voit passer un enterrement, regrette de ne pas être dans le cercueil. Il éprouve aussi une tendresse particulière pour les excentricités de Howard Hughes, qui a démontré mieux que personne que la déchéance est un luxe. A vingt-cinq ans, *« l'âge après lequel on regrette toute sa vie de ne pas s'être tué »*, il excelle dans la pédagogie raffinée de l'art de se détruire.

Demeure le style ; dans ce roman autobiographique, Mathieu Terence a trouvé le sien : sec, ironique, allégrement provocateur et d'une cruauté juvénile réjouissante. S'il consent à vivre encore quelques années, sa déchéance se nimbera de mélancolie. Peut-être pourra-t-il alors, à l'instar de Howard Hughes, se retirer dans un palace où il cultivera ses manies et ses vices.

Dans un premier livre, *Palace Forever* (1), il avouait avoir l'orgueil de ces inconnus qui fourbissent dans l'anonymat une éclatante gloire posthume. La vanité l'aura donc emporté sur l'orgueil. Tant mieux, puisqu'elle nous révèle un écrivain si précocément doué pour l'introspection morbide et l'imposture revendiquée comme art de vivre.

Roland Jaccard

(1) Ed. Distance, Biarritz.

Mystères de Londres

Pièges pour un homme seul ou vertiges criminels dans une ville tentaculaire. Une réussite

JORDAN FANTOSME
de Jean-Baptiste Evette.
Gallimard, 368 p., 130 F.

Une nuit de novembre 1911, un homme en tenue de soirée est retiré à demi-mort de la Tamise. Recueilli et soigné par un tavernier irlandais, il va recouvrer la santé mais pas la mémoire. Amnésique, il se choisit le nom de Lazarus, approprié pour un homme qui a frôlé la mort, avant d'adopter celui d'un chroniqueur français du Moyen Age, Jordan Fantosme, qui convient encore mieux à un inconnu pour lui-même.

Dès lors, Jordan essaie, avec l'aide de divers complices, de répondre aux questions qui l'obsèdent. Qui est-il ? Pourquoi a-t-on tenté de le tuer ? A quoi rime cette tenue de soirée ? D'où sortait-il ainsi ? Relevant, dans une gazette mondaine, les noms des invités à une réception donnée le soir même de son agression, il va, d'hypothèse en déduction, parvenir à la conclusion qu'il est James Dunn, un peintre mondain, identité qui correspond aux monogrammes d'un manteau et d'un étui à cigarettes « oubliés » dans la maison de l'hôte et qu'il parviendra à dérober. Une identification qui le laissera déconcerté après avoir visité la maison du peintre empreinte d'*« un esthétisme macabre »*.

Les événements vont s'enchaîner sur un rythme surprenant et effrayant alors qu'il sillonne Londres à la recherche d'indices ou pour échapper à de mystérieux suiveurs. *« Il était curieux de songer que la mémoire, c'était de la géographie. »* Il va d'ailleurs échapper de peu à des tentatives de meurtres : sur le Tower Bridge, où il est attaqué par une sorte de singe, ou au cours d'une partie de crocket, lorsque la boule de bois et les maillets deviennent des armes redoutables...

Au terme d'un parcours mouvementé, il parviendra jusqu'à une société secrète, le Quincey Club, où, sous le parrainage de l'auteur de *L'Assassinat considéré comme un des beaux-arts,* des aristocrates pervertis imposent aux postulants de commettre un crime dans les règles de l'art, pour la beauté du geste. Dunn avait été ainsi choisi comme sujet d'une mise à l'épreuve. Notre malheureux héros échappera au pire, et si l'auteur ne résiste pas à lui réserver un *happy end* amoureux, on est heureux pour lui tant on s'est attaché à un personnage *« coincé entre la froide hébétude et la mortelle excitation de l'amnésie »*.

HABILE CONSTRUCTION

Ce premier roman d'un auteur né en 1964 est remarquable. Il l'est d'abord par l'habile mécanisme d'une histoire qui, entre roman policier et roman d'aventure, maintient l'intérêt du lecteur dans une constante appréhension, pris dans les remous d'une faune insolite, pittoresque et menaçante. Mais, mieux encore, il l'est surtout par l'admirable peinture que l'auteur a su brosser des quartiers de Londres, et notamment de l'East End et du secteur des docks. On se croirait parfois plongé au cœur des pages les plus sombres d'un Dickens, mais Evette a son originalité propre, une méticulosité de miniaturiste pour restituer, avec un subtil art de touche, les tonalités sourdes, soufrées, les brumes, les moiteurs, le gras humide des quartiers pauvres comme le raffinement maniéré, la morgue, les faux-semblants d'une société aristocratique délétère où art de vivre et art de tuer ne font qu'un. La ville même semble ainsi devenir une créature hybride, monstrueuse, relâchant par tous ses pores – pubs, ruelles, bouges, hôtels chics, boutiques sélectes, rives du fleuve... – une mortelle angoisse et un alarmant parfum de mystère. *Jordan Fantosme* est, pour un début, une éclatante réussite.

P. Ky.

Roman de l'inhumain

LA CHAMBRE
de Christian Ganachaud.
Ed. du Rocher, coll. « Manifeste », 96 p., 64 F.

Christian Ganachaud a choisi d'enfreindre un tabou. Choisi ? Peut-être pas, tant le livre paraît, à première vue, déterminé, nécessaire, porté par autre chose que la volonté de l'auteur. Pourtant une gêne considérable naît à la lecture de ce très bref monologue, qui semble plutôt conçu pour le théâtre, avec ce que l'idée du théâtre, plus que le théâtre lui-même, implique d'emphase, de redondance, de pose. Pourquoi cette gêne ? Bien sûr, le sujet.

Un homme avant de mourir dans la chambre à gaz, tenant sa petite fille contre lui, décrit les agonisants, décrit l'angoisse, décrit la fin de l'humain. Lorsqu'on sait l'extraordinaire difficulté qu'ont rencontrée les rescapés des camps d'abord pour faire entendre leur parole – Primo Levi n'a cessé, jusqu'à sa mort, d'être poursuivi par ce sentiment cauchemardesque de parler dans le vide, de n'être pas cru –, lorsqu'on sait qu'innombrables sont les cas de déportés ayant attendu cinquante ans pour trouver le ton qui, enfin, fera qu'ils seront crus, quand on constate qu'hélas certains n'arrivent pas, faute de moyens strictement littéraires, à faire adhérer leur témoignage à une forme acceptable par des lecteurs, on est plus que soupçonneux devant une pareille entreprise, dotée d'aussi peu de précautions.

Néanmoins, quelque chose se passe, parce que l'auteur manifeste une profonde sensibilité. En dehors du flux de mots parfois un peu saoulants, on note des élans authentiques qui retiennent, qui émeuvent. Mais c'est de l'ordre de la compassion. Et l'on n'est pas certain que, sur un tel sujet, ce soit la compassion qui doive être attendue. Ni non plus le simple imaginaire de la souffrance.

René de Ceccatty

LeMonde Job: WIV3597--0005-0 WAS LIV3597-5 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0072 Lcp:196 CMYK

Pour un néo-nouveau roman ?

« Perpendiculaires » ils se nomment – du nom de la société créée à Niort en 1984. « Perpendiculaire » ils écrivent. Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet tracent « des lignes de forage » pour sonder la spécificité de notre époque

L'ÈRE TERTIAIRE
de Nicolas Bourriaud.
Flammarion, 228 p., 98 F.

LE STAGE AGRICOLE
de Christophe Duchatelet.
Flammarion, 164 p., 80 F.

A Niort, capitale française des mutuelles, s'est amorcé ce qui allait devenir en 1984 une coopérative d'un genre bizarre. Celui qui en chercherait les traces au registre du commerce la trouverait peut-être inscrite sous le nom de « société Perpendiculaire » avec, au poste de PDG, une dizaine de jeunes étudiants, dont Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet. Il est probable que son activité ne soit pas précisée. Elle était plutôt spécialisée dans des tentatives expérimentales telles que l'analyse des passants, le projet d'invasion de la ville de Nantes ou la distribution de tracts plus ou moins situationnistes. Depuis, la société Perpendiculaire et ses membres (les Perpendiculaires) ont pris une forme plus visible : en septembre 1995 paraît le premier numéro artisanal d'un recueil de textes à valeur de manifeste, la revue *Perpendiculaire*. Après un passage aux éditions Michalon, celle-ci fait aujourd'hui peau neuve chez Flammarion où deux membres de son comité éditorial, Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet, publient chacun un premier roman.

Pour eux deux, tout aura donc commencé à Niort. Niort où, selon leurs termes,*« outre les mutuelles, il y a à la fois la bouse et – du moins jusqu'à des temps récents – le plus grand nombre d'ordinateurs par habitant »*. Comme par une opération mathématique, les romans de Duchatelet et de Bourriaud ont opté respectivement pour l'un des deux extrêmes de leur ville commune : la bouse et la technologie. Si bien que du *Stage agricole* à *L'Ère tertiaire*, on croit un instant traverser le temps, d'une préhistoire agricole à la politique-fiction d'une humanité en voie de perdition, broyée par la technocratie et le délire de l'« entreprise ».

Malgré les apparences, l'un et l'autre parlent pourtant du même monde, c'est-à-dire du chaos. *« Entre nous, il n'y a qu'une différence de température »*, hasarde l'un. *« Je dirais même plus »*, pourrait dire l'autre, tant ces deux jeunes auteurs ont une complicité de potaches et un air de frères Dupont. Des jours et des nuits bien arrosés les ont habitués à l'exercice. L'autre prend le relai, précise en escalier la pensée du premier comme pour expérimenter la pièce manquante d'un puzzle toujours en chantier. *« Différence de température »* ? Le chaos, dans *Le Stage agricole*, prend l'aspect de dérapages successifs, d'un enlisement dans la boue et la putréfaction, plutôt au-dessus de zéro ; dans *L'Ère tertiaire*, celui d'un univers technique et glacé se préparant au grand déluge. Une société moderne, l'« Entreprise », y met en place ce qui, en se donnant pour un ultime recours, contribue davantage à la fin des temps : la construction d'une nouvelle arche de Noé capable de thésauriser les éléments nécessaires à la préservation de notre humanité.

C'était décidé : l'écriture serait *« perpendiculaire »* ou ne serait pas. Contre les poses et les postures d'écrivains, le mot d'ordre serait de *« donner des coups de sonde dans le réel »*, de *« tracer des lignes de forage perpendiculaire »*. Inspirés par Gilles Deleuze, les adeptes de la société Perpendiculaire pensent la littérature en termes de plans, plateaux, lignes, formes, échantillonnages, pliages, angles ou segments, bref, comme une géométrie. Le style, au sens de l'esthétique subjective de la langue, n'est pas pour eux primordial. Leur souci est de sonder la spécificité de notre époque, avec les moyens d'aujourd'hui. Pour un nouveau Nouveau roman ? Dans le dernier numéro de la revue, le directeur de la publication, Nicolas Bourriaud, définit ainsi leur « rapport d'activités 1995-1997 » : *« Le Nouveau roman était une littérature de l'objet, de* l'être-là *de l'objet. L'humain, jadis environné par des objets, l'est aujourd'hui par des produits. Si le langage, depuis Mallarmé, a pris son autonomie par rapport à l'objet, c'est par rapport au* produit *que la parole écrite doit désormais se définir, puisqu'elle affronte un réel privatisé, découpé en marques et en logos. »*

PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Christophe Duchatelet et Nicolas Bourriaud : « Entre nous, il n'y a qu'une différence de température. »

Les produits, chez Nicolas Bourriaud, sont d'ordre technologique (l'Entreprise). Chez Christophe Duchatelet, ils sont chimiques (la matière rurale). Chez l'un et l'autre, le héros est un idiot, acculé au ridicule dans un monde plus ridicule encore, et dont l'histoire est celle d'un étonnement. Engagé dans l'Entreprise, David est bringuebalé entre sa vie privée qui lui échappe et une humanité soi-disant maîtrisable, réductible à la science de son économie, qu'il se charge de mettre en fiches pour la préparer au grand départ. Candide d'une autre espèce, le Maurice du *Stage agricole* fait l'expérience opposée et pourtant similaire, celle de l'archaïsme extrême, la campagne au sens le plus cru – fornications diverses, moissonneuses-batteuses, fumier, orgies, tabassages ou spectacle de poules culs-de-jatte et autres monstres consanguins, en attendant l'apocalypse, la terre se craquelant au terme d'un match de rugby à l'allure de Jugement dernier.

Nicolas Bourriaud et Christophe Duchatelet, comme beaucoup d'auteurs de la revue (qui compte parmi ses fleurons Bernard Lamarche-Vadel, François Rosset, Maurice G. Dantec ou Michel Houellebecq), ont au moins une qualité : ils écrivent sur leur temps. Sur l'humain inadapté, trop humain au cœur de cette chose sournoisement envahissante qu'est la « culture d'entreprise », trop inhumain dans un monde resté au contraire à l'état de nature ; où l'informatique fait des hommes des produits et les produits, les clones des hommes. Où, dans l'*Ère tertiaire*, une conversation avec un distributeur de cacahuètes prend des airs plus humains que la communication impossible avec un collègue invisible, sorte de bête rampante noyée sous la métaphore de son bureau.

Théoriquement, David et Maurice se situeraient plutôt du côté d'un Bartleby ou d'un Joseph K : inadaptés, sans contenu. Autrement dit : pas de psychologie, rien que des regards, des attitudes, des matières à expérience. D'un côté, un style glacial, réduit à sa plus simple expression, tel ce qui reste de l'humain sous le délire accumulatif de l'*Ère tertiaire*. De l'autre, une écriture confondue dans le magma boueux de la nature. Dans les deux cas, une parole indéterminée, d'intelligentes constructions tout en glissements, des récits emboîtés, des espaces de dérapages où la circonférence est partout, le centre nulle part : le chaos rangé dans un organigramme d'entreprise.

Intellectuellement, la réalisation est stimulante. Mais quelque chose ne va pas. La limite, peut-être, de « l'esprit de système ». Un système qui ne tarde pas à se figer dans la caricature, emportant avec lui celle de l'époque dont il prétend saisir les signes. Ce qui manque, en un mot, c'est l'ambiguïté. Et, avec elle, le plaisir.

A l'origine de l'indétermination du style, il y a Maurice. Maurice, c'est le héros du *Stage agricole*, mais il appartient à tout le monde, libre de droits, inventé en commun par quatre membres de la revue qui font paraître dans chaque numéro son épopée, au fur et à mesure de sa fabrication. *« Maurice, c'est notre mascotte, on l'adore »*, commentent en cœur Bourriaud et Duchatelet. L'odyssée burlesque de ce personnage sans intériorité, sorte de molécule étonnée d'être au monde, cristallise toutes les recherches de la revue *Perpendiculaire*, engouffrant sans limites leur imaginaire. Même inabouti, trop attendu, assez pédant et, pour parler franchement, énervant, le travail des Perpendiculaires pose des jalons, peut-être *absolument modernes* : celui d'une littérature anonyme de notre temps, invention collective d'une expérience mouvante.

M.V. R.

Tableau de femmes pour une thérapie

EXES
de Jean-Christophe Valtat.
Gallimard, 152 p., 85 F

Devenir amnésique pendant sa nuit de noces, en faisant l'amour, plutôt mal, au point qu'on est obligé de se remémorer d'anciennes conquêtes pour se motiver un peu : désastreux début de mariage, mais joli commencement de roman pour un tout nouveau romancier qui semble bien décidé à prendre la littérature sur le versant ironique-grinçant. Avec une belle énergie, même s'il n'a pas évité, dans *Exes*, quelques agaçantes fautes de goût et de français. Jean-Christophe Valtat s'amuse, et son narrateur, Elie, ne s'est pas ennuyé non plus dans la vie, si l'on en croit ce qu'il trouve sur le long chemin de sa mémoire perdue. Comment se recontruire, comment se ressouvenir ? Par les femmes, bien sûr. En refaisant son parcours amoureux, la liste des « exes » qu'on a plus ou moins aimées, qu'on a reniées, ou regrettées, jusqu'à *« tomber amoureux de certaines après la rupture »*.

Combien étaient-elles donc, celles qu'on désigne désormais comme « exes » ? *« Il sait pour l'avoir regardé dans le dictionnaire ce matin que le mot ex remonte à 1967 – à peu près aussi vieux que lui, et contemporain de la pilule contraceptive. » « Sont-elles importantes une par une ou par l'ensemble qu'elles forment rétrospectivement ? »* Graves questions. Lui, Elie, quel dragueur était-il ? De ceux qui emmènent les filles dans le même restaurant, pour parler à la nouvelle en se souvenant d'une soirée avec une autre ? Et à quoi donc toutes ces interrogations servent-elles ? A admettre qu'on a fini par se marier avec une femme qui est, forcément, l'« exe » d'un autre ? Serait-ce le début de la sagesse ? On espère que non.

Jo. S.

Douloureusement juste

Avec une admirable délicatesse, Jean Delabroy décrit le crépuscule d'une vie, celle de sa grand-mère

PENSE À PARLER DE NOUS CHEZ LES VIVANTS
de Jean Delabroy.
Ed. Verticales, 294 p., 95 F.

Il arrive souvent que, dans un premier roman, on sente une sorte d'assurance juvénile et exaltée, une volonté adolescente de défi. Mais on peut aussi ressentir la peur de l'auteur, celle de ne pas réussir à mener jusqu'à son terme un rêve d'écriture, longtemps contenu. Chez Jean Delabroy, cette peur est bien plus essentielle et profonde. Elle est le symptôme d'un scrupule, d'une admirable délicatesse. Car, comme intimidé par son sujet – les derniers mois d'une grand-mère aimée qui va bientôt mourir –, il redoute de ne pas toujours parvenir à respecter sa voie à elle, en se laissant emporter par la grande machine, prestigieuse mais aussi mensongère, de la fiction. Il voudrait soutenir, *« et brièvement encore, ces petites choses singulières si ténues qu'on ne les voit pas, si rapides qu'on ne s'en souviendra pas »*. Et, pour demeurer au plus près d'elles, ne pas les trahir, continuer à épouser ce qui est *« épouvantablement juste »* (c'est d'ailleurs l'impression constante que donne le texte), il lui faut écrire par détours. Le livre est donc composé de chapitres assez cours (lieux, maux, ordres, bruits, trèves) qui ne prétendent pas raconter, épuiser une vie *« ou ce qui en demeure »* – et vise seulement à circonscrire une douleur (celle qu'il voit presque quotidiennement, celle qu'il éprouve, tenue presque secrète, dans une sorte de discrétion désespérée). A la manière d'un peintre comme Nicolas de Stael (auquel il consacre des pages superbes), qui, sur l'espace de la toile, faisait accomplir à un vase une migration têtue, des stations multiples, avant de lui trouver une place presque enfin sereine. Ces circuits vont de pair avec une extrême minutie, par exemple dans l'inventaire sensible des meubles (le monde des chaises, des assiettes suspendues), des objets de la table de chevet qui entourent la malade. Et ce n'est pas tant la description qui importe à Jean Delabroy que la restitution du regard, à la fois suppliant, reconnaissant et perdu que la vieille femme porte sur ces objets qui, en repoussant l'attaque du noir, lui servent de viatique dans sa traversée de chaque nuit. Il y a la même empathie presque maniaque dans l'observation du protocole extrêmement lent que la vieille femme observe pour s'habiller et parvenir à une apparence à peu près décente. Dans le magnifique chapitre intitulé « Ordres », Jean Delabroy devine tous les ordres intérieurs qu'elle s'adresse à elle-même afin de ne pas glisser dans la défaite, de ne pas déchoir tout à fait – ces ordres n'étant que l'ultime prolongement de la convocation intime qu'à l'image de tant de femmes, dont elle a partagé la loi de résignation, elle s'est lancée dans sa vie, en se tenant notamment éloignée de l'amour, dont elle ne prononce jamais le nom.

On a rarement dit, avec une telle force exacte, que la vieillesse n'était pas le temps du plus profond repli sur soi, mais au contraire celui de la vie dépossédée à l'extrême, du complet envahissement du dehors avec tous ses doubles de clés qui se baladent un peu partout chez les voisins et les talons de chèque dont on ne sait plus qui les a remplis à votre place. C'est cet allègement progressif, cet étiolement, que Jean Delabroy scrute pas à pas jusqu'à l'extinction du souffle. Aucun clinquant, même funèbre, dans le chapitre consacré au deuil ; maintien jusqu'au bout d'une rigueur ardente, d'une droiture frémissante, de l'honnêteté meurtrie d'un homme qui est déjà un écrivain parce qu'il sait justement que les mots ne sont rien à côté des choses qui pleurent.

Jean-Noël Pancrazi

Coups du sort coup de foudre, et drôlerie

LE CHAMEAU SAUVAGE
de Philippe Jaenada.
Julliard, 336 p., 139 F.

Cela commence plutôt mal, avec une semi-électrocution due aux effets conjugués d'un radiateur en panne et d'une baignoire de proximité. Cela se poursuit par une course-poursuite, une succession de coups de boule, bourre-pifs et mandales, jusqu'au commissariat le plus proche. On sent sous l'incrédulité du mec qui ne comprend rien à ce qui lui arrive – le concours de circonstances où il vient d'arriver major tient du vieux précepte *« un bienfait ne reste jamais impuni »* – pointer en outre une certaine déception. Tout ce qu'il voulait c'est prêter main forte à un coiffeur âgé, attaqué en pleine rue par une petite frappe balèze d'origine phocéenne, et le voilà bouc émissaire, innocent valeureux pris pour un coupable minable et pathétique. Il s'en sort, moins naïf qu'à l'arrivée, et rencontre, trempée comme une soupe, la femme de sa vie, Pollux Lesiak, victime elle aussi de coups du sort imprévisibles, une *« fille très rapide bien que gorgée d'eau »*, et ils échappent de nouveau, mais ensemble à la police. Encore un coup, mais un coup de foudre. Bien entendu, elle s'en va sans laisser d'adresse. Perdue, puis retrouvée, puis reperdue. Drame romantique, ponctué de conseils avisés (*« ne croyez pas dur comme fer à une troisième chance »*, *« ne cherchez pas à vous venger, ça ne donne rien »*, *« évitez de tricher avec votre promise, ça se paie aussi sec »*) dus à l'expérience qui vient en marchant, en courant et en forgeant. Avec, en plus, quelques digressions bien venues et bienvenues car fourmillant d'histoires, de personnages pittoresques ou affolants dont une monstresse imprévisible recueillie par charité, sans oublier l'art du conteur qui donne du goût à tout cela.

M. Si.

Psychodrames en cité

Michel Anor confère à un tableau de mœurs la saveur épique d'une légende faubourienne

DRAP-NOIR
de Michel Anor.
Mercure de France,
246 p., 98 F.

Quelque part en France, « La Mistoufle » est une de ces cités populaires où l'on vit entre soi dans un climat de soupçons, de mises en garde et de débordements violents. On ne se rend dans *« l'autre monde »*, celui qui appartient *« (...) aux seigneurs en turbo seize soupapes, aux conquérants rasés parfumés, aux chiens-chiens bouclés* (...) *aux mijaurées petit cul qui marchent pointu sur les trottoirs et aux bouchers couperosés moustachus... »*, que pour effrayer le bourgeois et rameuter la police. C'est là qu'habite, dans l'appartement d'une tour, un adolescent dont les parents ont été *« mangés par les poissons »*. Pur conte de bonne femme ou plutôt de grand-mère, Ma Bertha estimant que c'est plus parlant pour une jeune imagination qu'un simple accident d'automobile.

Moins mauvaise graine qu'herbe folle portée par le vent des rêveries, le garçon pousse ainsi entre deux figures tutélaires. Ma Bertha, matrone fellinienne, qui sermonne, objecte, tance et débite sa mission éducatrice en constats où le bon sens le dispute à l'improvisation colérique. Face à elle, oncle Pilate, militant communiste, ne fait guère le poids, trop requis par sa passion artistique filée en déclamations et en gesticulations intempestives. Animateur d'une maison de la jeunesse, des sports et de la révolution, il tente d'initier à l'expression théâtrale des *« merdaillons machouilleurs »*. C'est là que le garçon découvrira, dans une malle, une harde dont il se drape pour acquérir une voyante identité : *« Drap-Noir »*.

Dès lors, chacun ira son chemin en croyant vivre la singularité d'un destin. Ma Bertha cultivera la nostalgie de ses trente-six amants, feuilletant l'album où sont classés les portraits de ceux *« qui n'étaient pas morts d'épuisement après trois mois d'exercice »*, ou s'absorbera dans la contemplation, à la jumelle, d'un beau Noir mystérieux. Oncle Pilate, chassé du PC parce que pas *« assez représentatif »*, se travestira en chanteuse pour un public de sous-sol et succombera à la logorrhée charmeuse d'un ex-baroudeur. Quant à Drap-Noir, après s'être initié aux rites des durs de sa cité, il imposera chez lui Minet-Bleu, une paumée qui, du coup, virera en *« une pourvoyeuse de conseils, une casseuse de Noir, une Ma Bertha en somme »*, avide de reconnaissance maritale et familiale. C'est pour avoir trop cru cette ex-sauvageonne au temps de sa dérive qu'il se retrouvera en prison...

Drap-Noir évite l'écueil du misérabilisme racoleur sur un sujet qui s'y prêtait, comme les effets faciles qui font l'agrément des faits divers quand on s'y consacre aux cités à problèmes. Partant d'une réalité étroitement circonscrite, l'auteur, quitte à frôler l'outrance parfois, la transfigure en un petit Opéra de quat' sous aux couleurs fortes, aux figures qui ne le sont pas moins et au pouvoir de suggestion dynamique. Une orchestration originale pour une histoire d'aujourd'hui qui, par son traitement burlesque, alerte et narquoise, prend le relief d'une fable où le sens du dérisoire, l'acuité réaliste et le goût de l'extravagance pitoyable s'équilibrent avec panache. Panache et plumet fanfaron des *« exclus »* quant ils s'improvisent metteurs en scène de leur propre vie.

Pierre Kyria

LeMonde Job: WIV3597--0006-0 WAS LIV3597-6 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0073 Lcp:196 CMYK

livraisons

● **LA PHAÉTONNE,** de Laure Clergerie
De certains romans, on se dit qu'il n'était pas utile de les publier. Ainsi de cette première œuvre d'une jeune romancière de vingt-cinq ans, qui nous gratifie de cette bouleversante découverte : plaisir et souffrance ne sont pas antinomiques, entretiennent même de bien troubles liens. Quant à l'audace érotique, si l'on souhaitait y trouver quelque agrément, il faudrait d'abord oublier un style d'une assez déplorable cuistrerie et médiocrité (éd. Blanche, 166 p., 95 F). **P. K.**

● **D'AMOUR ET D'ORDURE**, de Michel Goldblat
Rien à faire, il a beau se savonner, il pue. Le pauvre garçon sent mauvais depuis l'enfance. Il découvrira en voyage le déodorant idéal : un bain d'asticots. Les vers le débarrassent de ses odeurs pour un temps, celui de courir après la femme qui l'a abandonné pour aller renifler ailleurs. Il la retrouve, les vers aussi. Qui parvient à surmonter la nausée délibérément entretenue par l'auteur remarquera l'aisance de sa prose et le rythme de la narration. Il y a bien des promesses dans cette fable fétide d'un impossible amour (Plon, 193 p., 98 F). **J. So.**

● **LE CARNAVAL DU TEMPS DE LA LUNE**, de Jean-Yves le Gagne
Certes, un roman, les aventures d'un Pierrot lunaire perdu dans le monde des adultes, mais un roman construit en puzzle, avec aphorismes et poèmes qui ne brisent pas un récit aux innombrables trouvailles. Il y a là de la satire. Au rythme soutenu de scènes brèves, désopilantes ou tendres ou sarcastiques, Pierrot et son univers nous séduisent. « Le rire s'épanche en sourire » et du divertissement naît l'émotion. (Les éditions Mutine, 245 p., 70 F). **P. R. L.**

● **REQUIEM OU L'AMOUR ABSOLU**, de Philippe Pacaud
Paradoxal : *« Comment peut-elle être une femme et se faire tant aimer ? »* Ebouriffant : *« Je frissonne de l'éblouissement d'elle... »* Syntaxiquement subversif : *« L'approcher encore inquiétait par d'un vertige. »* Nomade, logiciste, engagé : *« Si je te parle d'un désert, je te parlerai de toi parce que j'aime le désert. »* Il s'agit donc de l'amour ab-so-lu. Avec la langueur pour porte-drapeau et, pour preuves, baisers humides, senteurs exotiques, inventivité lexicale.
De qui ce *Requiem* chante-t-il alors la mort ? Du narrateur, manifestement, épuisé par tant d'analyses décapantes, et qui, principe cathartique oblige, s'en repend vite fusil au poing. De sa Cécilia peut-être, dont le corps n'a surnagé que le temps d'une épigraphe, avant de s'immoler dans de torrides étreintes. Du lecteur, sans aucun doute. De l'auteur, enfin, qui survivra mal à ce décès prématuré (éd. Anne Carrière, 160 p., 95 F). **B. L.-C.**

● **GODE BLESSE**, d'Alain Turgeon
Cette « autobiographie » d'un jeune Canadien, qui, en fait de Canada, précise-t-il, n'aime que le Canada Dry, se veut directe, violente, sans fioriture. Certes, il faut accepter que l'auteur tente de décrire la situation d'un « cas social ». Mais le résultat est un enchaînement de situations sexuelles présentées non pas avec crudité, mais simplement avec vulgarité. La sincérité, en littérature, ne s'atteint pas par ces moyens-là. Doit-on faire confiance à l'éditeur qui a suivi ce défi ? Les lecteurs le relèveront-ils ? C'est possible. Peut-être y a-t-il sous ces mots enfilés, sans grammaire, sans véritable fidélité au langage parlé non plus, sans aucune réflexion ni aucune intériorité, une part de vérité humaine. Peut-être y a-t-il quelque chose d'autre que l'apparence d'une pure négligence, d'une simple ignorance de ce qu'est un livre. Alors il faut suivre les souvenirs capricieux d'un garçon pour qui aimer, c'est gicler, et une femme un trou. Peu à peu, sous les mots placés dans un désordre artificiel qui répond, en fait, à une idée très étroite de la littérature « réaliste », on découvre une sorte d'horreur de soi, un règlement de comptes écœuré (Michalon, 190 p., 90 F). **R. de C.**

● **LA STATION-SERVICE**, de Robert Piccamiglio
Le sexe et la révolte font souvent bon ménage littéraire, consacré par la transgression et par la violence. C'est presque le cas ici. Une mère de famille bourgeoise initie un adolescent irrémédiablement voué au prolétariat. Tout est insupportable au jeune rebelle, sauf la femme expérimentée qui le rejoint en cachette et ouvre pour lui les portails de la sensation. L'amour n'intervient pas dans ce stage de formation, il s'agit plutôt d'un échange de cadeaux précis et savoureux. Ces fantasmes à la sauvette comblent le jeune homme sans l'apaiser, au contraire. Car avec d'autres douceurs exquises la bourgeoise dévoilée lui révèle un style de vie inaccessible pour lui. Les caresses les plus savantes exacerbent sa révolte parce qu'elles confirment l'impasse dans laquelle il se trouve. Cette découverte, qui fait la force du conte, on l'aurait souhaitée plus explicite. A ce dialogue entre Eros et les harpies de notre temps, il manque un peu de dynamique. Mais une chose est acquise : Robert Piccamiglio est un écrivain (Albin Michel, 218 p., 89 F). **J. So.**

● **LES ANNÉES DE VERRE**, d'Anne Brécart
Le premier roman d'Anne Brécart pourrait être la copie conforme des romans d'initiation adolescente. La narratrice raconte son amour pour Nell, compagne des jeunes années, modèle fascinant qui influence toute une existence. Anne Brécart pousse à son paroxysme ce récit passionnel où tout se répète à l'infini jusqu'à rendre le comportement de Nell pitoyable. C'est ce vertige suicidaire et la folie qui le fige, décrits avec obsession, qui pourtant imprègnent le livre d'une étrange beauté nocturne (éd. Zoé, 144 p., 105 F). H. Ma.

● **SEXES**, de Marc Bonnet
On craint souvent de le dire – les hommes, surtout, – le sexe, si c'est mal fait, c'est extrêmement ennuyeux. Dans la vie comme dans les livres. Et chez Marc Bonnet, c'est très mal fait. Bien que plusieurs chapitres s'intitulent « Bacchanales », *« puisque je suis en train de passer mon bac »* (au secours !), on ne voit pas où est la prétendue odeur de soufre des amours d'Alex, dix-sept ans, en classe terminale, d'Anna – dont il veut prendre *« la consistance de la profondeur »*, entendez qu'il veut baiser dès qu'il la voit – et de Nicolas, vingt-sept ans, qui affirme avoir pour hobby *« la masturbation »*. Même avec le soleil de Naples, qui *« fait une colique rouge sur la mer »*, Marc Bonnet arrive à vous donner la nausée. C'est sans doute ce qu'il voulait, mais il n'écrit pas mieux le dégoût que le sexe... (Plon, 292 p., 110 F). **Jo. S.**

● **INCONSOLATION**, de Corinne Pasqua
Le récit d'un sauvetage, d'une reconstruction, par la lecture et l'écriture. Apprendre à avoir *« la force de n'être pas consolée »*, autrement dit la force de vivre, c'est tout le parcours de Blanche, dont l'enfance fut abominable. Corinne Pasqua n'évite pas l'écueil des premiers textes – trop d'adjectifs, trop de phrases « surécrites », une certaine affectation dans la mise en page, succession de fragments, tantôt de quelques lignes, tantôt de quelques pages – mais le désir d'écrire que l'on sent dans ce livre, l'émotion que provoque, par instants, le récit de Blanche, sa rencontre avec Claire, suggérée, délicate, donnent envie d'encourager Corinne Pasqua. (Ed. Desclée de Brouwer, 122 p., 96 F). **Jo. S**

● **CET ÉTÉ**, d'Anna Gibson
Il peint, elle écrit. Ils écoutent la banalité de leurs vacances heureuses : « *C'était* », raconte Curt dans un français trébuchant. La narratrice ne dit rien de leur amour, mais tout des riens du quotidien qui tissent la mémoire, inventent la nostalgie et suggèrent la mélancolie de l'automne. C'est l'histoire rapide d'un « jeune ménage » un été à La Courneuve, lisse comme une trêve. Anna Gibson décrit les « choses » de la vie, la pellicule exaltée du présent chère à Perec qui, plus tard, étouffera la vérité du passé. Un premier roman très réussi, servi par une écriture vive et immédiate (Balland, 124 p., 70 F). **H. Ma.**

Au pays des mythes et du désenchantement

Jeune cinéaste, il rêvait de jolies femmes, d'Oscars. Il voulait échapper au poids de sa famille juive. Mais à New York, ses rêves se sont éteints. Mordant, Ilan Duran Cohen dépeint cet éveil de la conscience

CHRONIQUE ALICIENNE
d'Ilan Duran Cohen.
Actes Sud, 238 p, 98 F.

PATRICK MESSINA / METIS POUR « LE MONDE »

Ilan Duran Cohen

Journal d'un séjour à New York, et chronique d'un désenchantement, le récit d'Ilan Duran Cohen a d'évidentes connotations autobiographiques. Comme son narrateur, ce trentenaire est parti jadis étudier le cinéma à New York University. Désormais scénariste, il maîtrise l'art de camper un caractère, une atmosphère, à coups de petites saynètes, des tranches de vie propres à engendrer des images, faits et gestes moins homériques que satiriques et chimériques. Roman existentiel, *Chronique alicienne* file un train rapide, avec cette énergie fataliste de comédies cinématographiques griffonnées dans les chambres de Greenwich Village. Les personnages errent dans la 14e ou à Broadway, du drugstore à l'appart' d'un copain, d'un futon à Central Park, avec la frénésie d'aventuriers du quotidien, affamés d'émotions immédiates mais en mal de donner un sens à leur vie. Seules pauses : celles que s'accorde le narrateur pour faire le *« plan de la journée »*, noter des impressions bileuses sur un petit cahier (*« la solitude à New York est repoussante parce qu'on n'en sort jamais »*), suer devant sa page blanche.

Car s'il s'est installé dans ce pays où l'on va *« pour gagner »*, c'est pour écrire : son père a accepté de financer ses études de cinéma à condition qu'il accouche d'un scénario en parallèle. D'où une cascade d'angoisses. Aussi peu inspiré par la facilité, l'histoire d'amour à structure simple (*« Boy meets girl, boy loses girl and boy gets girl. Acte 1 : je t'aime, Acte 2 : je ne sais plus, Acte 3 : pardon, mon amour, on s'aime finalement. Générique. »*), que par la sempiternelle trame conflictuelle (*« Un film sans conflit est un os sans moelle »*), il voit tous les jours s'éloigner ses rêves de piscines, d'Oscars, de belles blondes et hot dogs sur la plage de Malibu. *« Adieu tout ça ! »*

Dépeinte avec un humour caustique, la population féminine autochtone tient presque du cauchemar : New-Yorkaises *« aux regards troublés de poissons rouges enfermés dans un bocal dont personne ne veut plus changer l'eau »*, armada de filles black obèses gantées *« dans des fuseaux fluo trop étroits »*, sosie d'Yvette Horner sentant l'édulcorant et arborant *« le sourire de la pom-pom girl intimidée »*... L'ancienne petite amie se révèle une pourvoyeuse de dealers, hystérique au *« cul mou »* (*« Aux chiottes les câlins sur les bancs de la fac »*), sans parler de Rachel, l'adipeuse serveuse qui ne quitte pas son peignoir et renvoie le conquérant piteux à ses chères études, parce que c'est *« un juif honteux »*.

Honteux ou pas, l'essentiel du problème de notre jeune homme est là : dans son refus d'appartenir à une communauté juive crispée sur ses traditions (fêtes, shabbat, kippour), et sur ses névroses, ses hantises de persécution (*« L'Europe entière nous a vomis»*). A New York, où résident l'oncle Edouard et tante Loula, il est en liberté surveillée. Sa mère lui téléphone de Paris tous les jours, et lui donne d'inquiétantes nouvelles de son père, qui ne se remet pas du cancer attrapé par son ami Simon Lévy. Il reste prostré dans la salle de bains, dans le noir, à pleurer, fréquente de plus en plus de rabbins, mange kasher ; il échouera à Sainte-Anne, se consacrant aux prières, cours de Talmud, et à la préparation d'un transfert pour Israël. *Chronique alicienne* est un règlement de comptes : la mise à plat des douleurs engendrées par les recherches d'identité, des désillusions laissées par les mythes de l'immigration (*« L'Amérique et son bla-bla. Ce pays de cinglés, ils ne vont nulle part. Des rats, c'est ce qu'ils sont, enfermés dans une cage ! »*), des ambiguïtés inhérentes à la recherche du père et à la symbolique de l'exil.

Sur le chemin de cette prise de conscience, il y aura mieux qu'une découverte que la passion sans limites du dollar, de McDonald's et de Coca-Cola ne mène à rien. Il y a l'amitié pour Brad, l'homo obsédé du sida, qui cultive des orchidées et élève des serpents. Il y a l'idylle avec Cindy, la fille d'Indianapolis qui n'a ni le regard de Scarlett, ni de Madonna, ni de Marilyn, ni de Diana Ross, ni d'Elizabeth Taylor, ni... Il y aura une rupture, pudique : l'épanouissement d'Alice, bac C-Sciences-Po, sœur cadette adorée, loin de ce frère qui représentait *« le médiateur de la République familiale »*, cette *« représentation divine du mâle fréquentable »*. Alice épousera un non-juif de l'avenue de La Bourdonnais. Tout le monde est heureux pour elle.

Jean-Luc Douin

Mélodie en sous-sol

LE CRAPAUD.
de Magali Desclozeaux.
Plon, 190 p., 98 F.

Madeleine a placé dans la cave de leur pavillon de banlieue le crapaud de sa fille Pétula, qui veut ce piano de petite dimension au salon. Refus : *« Ce n'est pas le confort qui fait l'artiste. »* Affligée d'un strabisme que son travail souterrain aggrave, Pétula renonce à la carrière de pianiste. Ce début de roman est pour le moins original. La suite ne l'est pas moins, qui mêle la banalité au rêve. La banalité, c'est Pétula découvrant que son professeur de piano est l'amant de sa mère, raison de plus pour abandonner le clavier ; le rêve naît quand elle rencontre Olivier, un Italien de son âge. *« Trois mois plus tard, on avait fait le tour du monde »*, sans bouger de la cave arrangée à leur goût. Le départ d'Olivier pour l'Italie, le retour à son piano de Pétula, les problèmes d'argent de Madeleine... les années passent, et le destin du piano est à l'origine du destin de Pétula et d'Olivier. *Happy end.* L'on pourrait se demander pourquoi on y arrive sans manquer une ligne, si la réponse ne s'imposait : la vivacité du style répondant à l'allant des situations, l'efficacité d'une langue simple, la justesse des dialogues, le choc sans heurts des phrases, bref ce qu'on appelle un ton. Ce à quoi il faut ajouter un humour très particulier dans cette façon de dire un sentiment bouleversant en une phrase qui évoque le geste le plus ordinaire. Il suffit à l'auteur de faire dire à son personnage : *« J'ai été mettre l'eau du riz pour le dîner sans qu'elle me le demande »*, et tout est dit de ce que ressent une enfant apprenant que sa mère a un amant. Une histoire qui n'a l'air de rien pour un roman qui annonce beaucoup et offre déjà un bien agréable moment de lecture.

Pierre-Robert Leclercq

Errances au hammam

Avec sa gommeuse, Elise Fontenaille convie à une étrange et attachante rencontre

LA GOMMEUSE
d'Elise Fontenaille.
Grasset, 228 p., 94 F.

Tout de suite on l'aime, cette « gommeuse » qu'Elise Fontenaille a choisie pour faire son entrée en littérature. Personnage improbable pour un étrange métier. Elle « efface » les peaux, « gomme » les corps au hammam, enlève les cellules mortes, décrasse, avec son gant qui gratte, avant que n'intervienne la masseuse : *« Masseuse, ça c'est un vrai métier. Gommeuse, c'est juste un travail de force, ma tête n'est pas là, et ça me va. »* Elle est née voilà une trentaine d'années, dans des montagnes lointaines, où sa mère était sherpa. On l'avait nommée Phurbu, *« née un jeudi »* (mais aussi *« poignard pour soumettre les démons »*). Sa mère est morte accidentellement pendant une expédition d'alpinistes qui a mal tourné. Les survivants ont ramené la petite en France. Elle décide qu'on l'appellera Jeudi. Et qu'elle se fera respecter, elle qui a *« toujours froid. Même en été. sauf au hammam »*. C'est pour cela qu'elle ne le quitte guère, le hammam.

Bien qu'elle affirme avoir *« un faible pour le désastre »*, ce n'est pas pour le désastre qu'on a envie d'accompagner la gommeuse dans ses aventures, mais pour ce qu'on pressent de son *« esprit de vengeance, sans objet, ce qu'on appelle un sale caractère »*. On comprend très vite qu'elle a la singulière énergie des personnages qui existent dans la vérité de la littérature et non dans l'illusion de l'existence. Sorcière ? Petite fille perdue passée à la révolte ? *« Je les ai vite lassés, mes sept pères. Et leurs femmes si douces, leurs enfants si gentils, un exploit de se faire haïr par tous. En un rien de temps j'ai mis le feu à la grange, griffé la bonne, mordu le chien, volé les cuillères en argent... »*

Avec humour, ce qui est rare chez les romanciers débutants, Elise Fontenaille suggère à son lecteur de ne pas trop chercher du côté du réel, de la vraisemblance, pour comprendre sa gommeuse. Mais plutôt du côté de la passion, de l'ironie, de la parabole aussi (si l'on pouvait « se gommer » parfois, quel soulagement, non ?). Jeudi et sa confrontation avec Anatole, le fils d'un des alpinistes qui l'avaient recueillie – où est la vérité sur cette expédition, que disent vraiment les photos prises au sommet pour témoigner de la victoire ? – Jeudi et la petite Lucie, Jeudi et les femmes qui tiennent le hammam, Jeudi et celles qu'elle gomme... Enigmes et suspense, roman de formation, roman secret des femmes et de leur rapport au corps, à la peau (*« Et les hommes ? Non, pas les hommes. Mon gant ne peut rien pour eux »*), récit qui ne craint pas la folie, la fable, le fantastique... *La Gommeuse* offre un peu de tout cela. Sans incohérence pourtant. Du sang, des drames, le rêve de savoir d'où l'on vient et pourquoi on a été abandonnée. Mais nulle complaisance autobiographique, pas de psychologie de bazar, pas de style boursouflé ou plat à l'excès qui font l'ordinaire de trop de premiers romans.

Une vieille femme qui « s'efface », une sorte de fugue à deux, Lucie et Jeudi, sur les traces de la mère de Lucie, un drôle de type qui vit avec sa mère et collectionne les mèches de cheveux... Au bout de ces errances, il faut quitter le hammam. Mais que peut faire une gommeuse, qui ne possède que son gant ? A quoi peut-il donc servir hors de la chaleur qui ramollit l'épiderme ? *« J'ai sorti mon gant, le seul qui me reste, tout usé. Je l'ai retourné (...). J'aurais dû y penser plus tôt (...). A l'endroit il gomme, à l'envers il répare. »* Il répare la vie ? Peut-être bien. Comme un beau roman.

Josyane Savigneau

Photos de familles

LES PAPAS ET LES MAMANS
de Diastème.
Ed. de l'Olivier, 140 p., 89 F.

L'idée est jolie : l'auteur frais émoulu de sa jeunesse – moins de trente ans mais presque trente ans – passe en revue « les papas et les mamans » qu'il a connus, les siens, ceux de ses copains et de ses copines, et l'influence qu'ils ont eue sur sa vie. Pour rencontrer autant de parents, des verts et des trop mûrs, une tripotée d'énergumènes comme on en croise tous les jours sans y prêter attention, il faut avoir des amis et des filles, et leur prêter main forte dans le conflit des générations. Tranches de vie, scènes de genre, sans dérision agressive, sans mauvaises intentions, mais plutôt de l'étonnement, de la tendresse, et une vraie joie de vivre, même dans les mauvais moments. Avec un plaisir de la langue, qui coule tellement toute seule qu'elle donne un peu trop l'impression de déjà entendu, mais qu'à cela ne tienne... un petit gars qui met en exergue, et donc au pinacle, Audiard, Salinger, Stendhal, Brautigan, Hugo ou la Bible ne peut pas être foncièrement méchant. Si l'on est parent soi-même, on s'attendrit : ils ne réussiront peut-être pas le concours général option philosophie, mais on ne les retrouvera que rarement au commissariat à 3 heures du matin, même s'ils s'égarent un peu en grattant de la guitare dans la salle des pas perdus de la gare Saint-Lazare, direction Hauts-de-Seine (les trains de banlieue ne vont pas à Neuilly, mais à Bois-Colombes, en passant par Asnières). Ils s'amusent, ont des sentiments, prennent du plaisir au sexuel, jusqu'au retour de manivelle, qui s'attrape comme un retour d'âge et qui vous transforme en papas et en mamans, il suffit de prendre son tour.

M. Si.

LeMonde Job: WIV3597--0007-0 WAS LIV3597-7 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0074 Lcp:196 CMYK

Orgies érudites

LUBRICUS
de Marie Barthélemy.
Arléa, 190 p, 110 F.

Dans *« un café bêcheur de la rive gauche à Paris »*, un homme (le narrateur, metteur en scène de théâtre) rencontre une femme (infirmière, maghrébine, hésitant sur son avenir entre l'étude de l'arabe, l'amour de la psychanalyse ou l'abandon à la paresse). La conversation démarre sur saint Augustin et se termine dans une grande baise, façon *Grande Bouffe*. Après quoi les échanges de points de vue sur Maître Eckhart, Jean de la Croix, Jakob Böhme et Teilhard de Chardin recommencent, et les orgies aussi. Rythmées par les apparitions de Régine (une comédienne, fille de berbère), d'Habib (un poète, auteur d'un texte sur son amour pour une certaine Yasmina pendant la guerre d'Algérie), de Lucie (une petite Camerounaise dévergondée), et par des spectacles frénétiques, engagés, taoïstes, des happenings érotico-macabres, un film underground hyper-hard. Le style de Marie Barthélemy, vingt-cinq ans, jure agréablement avec la modestie, ou la faiblesse, de celui de la moyenne des premiers romans. Son texte luxuriant, proche de la logorrhée, trahit une frénésie juvénile à asséner des références culturelles et à provoquer. On y parle de Cendrars et de Sade, de Mapplethorpe et de Bernanos, de Médée, du Père La Chaize (*« ce jésuite ignoble »*) et de sectes, sida, nuits de Walpurgis. Maurice Blanchot y est égratigné au passage (il n'aurait rien compris à Henry Miller), et on s'y demande gravement si le Christ *« avait une queue »*. Pour aboutir, en fin de *« sacrilège théologique »*, à la constatation que l'éros *« est partial et partiel »*. Le règlement de comptes contre les *« faussaires de la métaphysique »*, la quête d'une histoire d'amour *« où le sexe et l'âme pourraient devenir aussi bien chaos que rédemption »*, se sont enlisés en cours de route dans la pornographie et la prétention.

J.-L. D.

Héritage familial

Le regard impitoyable de Christophe Honoré sur la question de l'identité et de l'appartenance

L'INFAMILLE
de Christophe Honoré.
Ed. de l'Olivier,
168 p., 89 F.

Avec *L'Infamille*, c'est le grand saut pour Christophe Honoré ! Un faux premier roman, puisque l'auteur en a déjà signé deux pour l'Ecole des loisirs : l'excellent *Tout contre Léo (voir « Le Monde des livres », du 3 mai 1996)*, et *C'est plus fort que moi*, où il s'appliquait à raconter l'histoire par narrations successives mais jamais croisées des trois protagonistes. Ce jeu sur les sentiments et les formes du récit, sur les troubles et les confidences, les aveux et les réquisitoires est encore au cœur de l'écriture de ce nouveau roman, le premier explicitement destiné aux adultes. La structure s'y fait plus complexe, le repérage des narrateurs successifs plus délicat, la lecture plus subtile aussi.

Christophe Honoré est impitoyable : il n'épargne ni ses personnages ni son public. Guillaume se rend à la morgue pour identifier le cadavre de son frère Thomas, l'aîné, l'aimé qui a saccagé la vie de leur famille à travers deux livres aux titres explicites (*A qui je renonce*, puis *Le mal est fait*). Le premier de ces deux textes a même gâché la fête anniversaire des dix-huit ans de Guillaume. Ce soir-là, chacun a reçu en cadeau – pas même pour solde de tous comptes – ce livre de souvenirs d'une *« enfance bretonne de petit-bourgeois »* dont il fallait se déprendre. *« On ne devient pas écrivain en venant de là. » « Nous n'étions pas à la hauteur »*, pense le cadet avant d'affronter le corps sans vie, probablement méconnaissable de Thomas (le corps électrocuté a séjourné dans l'eau).

La mort ne change rien, *« n'interdit rien »* : *« Je vais lui casser la figure »*, décide Guillaume au jour de l'ultime face-à-face avec Thomas – *« Seul ton corps et mes yeux »*. Mais le sentiment inavouable de l'irrémédiable est pourtant là : *« Je ne te présenterai jamais mon amour, jamais ton sourire ne dira ma fierté. »* En inventant le terme d'*infamille*, imparable mot-valise pour désigner l'ensemble des personnes qui nuit à la réputation des liens du sang, Christophe Honoré parvient à jouer encore sur la *« tristesse soudaine à peine là et déjà vieille »* qui a ruiné les relations entre un père au rôle flou et apparemment second (*« Puis-je seulement protéger quelqu'un qui serait de moi ? »*, s'interroge Guillaume pour estimer son accomplissement adulte), une mère si aimante qu'elle a préféré partir et dont l'abandon caricature le souvenir, et deux frères, trois en fait puisqu'un puîné est mort dans l'enfance, qui *« a légué sa vie »* au petit dernier. *« On a les héritages qu'on mérite »*, mais est-il question de mérite lorsque c'est la mythologie familiale qui décide la fin du désir ? *« Il meurt, avec lui les beaux jours, les lisses. »* La mémoire de Guillaume, *« qui se rétracte »*, lit les deuils vus de l'enfance, ce fantasme d'adulte pour quiconque en a perdu la grammaire simple et impulsive, audacieuse et cruelle. Les tentatives d'intégration sociale vaines et « exotiques » de Guillaume vendant des bungalows aux Canaries, plus illusoire encore que les règlements de compte littéraires de son grand frère, ne peuvent rien pour résoudre la question de l'identité, le mystère de l'attachement, la nécessité de l'appartenance sans les pièges de la possession. Une folle gravité habillée de l'élégance fruitée et désinvolte de ces mélodies pop des années 80, Elli Medeiros tendance Daho. Somme toute un vrai premier roman, avec ses excès, ses audaces, ses promesses surtout. A suivre...

Ph J. C.

Recherche en paternité

L'ÉCONDUITE
de Sylvie Matton.
Plon, 180 p., 98 F

Il faut passer sur le titre à la Guy des Cars, *L'Econduite*, et sur les trois paragraphes de prologue qui n'ont aucun intérêt, sauf celui de rassembler les défauts de l'écrivain débutant – complaisance, métaphores déplacées, etc. Ensuite, on peut lire avec plaisir le premier roman de Sylvie Matton, dans lequel elle règle probablement un compte personnel, mais avec ce qu'il faut de mise à distance et de simplicité dans la narration.

Qu'est-ce qui pousse une femme ayant accepté de faire un enfant avec un homme marié – et qui le demeure – à venir un jour tout révéler à l'épouse dudit monsieur ? C'est la question que Sylvie Matton évite de poser. Elle a choisi de raconter l'affaire du côté de chacun des protagonistes, alternativement, sans chercher à commenter, à juger.

La petite Julie, très tôt, a compris que les relations entre les grandes personnes étaient bien mystérieuses, et souvent douloureuses. Pourquoi son père, Bernard, était-il si peu présent ? Qui était exactement ce « daddy » si tendre, vivant une autre vie de l'autre côté de la Manche ? Comment s'arrangeait-il de ces deux existences ? A coup sûr, il ne voulait surtout pas de lien entre elles. Or, un jour, Jeanne, la mère de Julie, a emmené sa fille en Angleterre pour lui faire rencontrer une autre femme, à laquelle elle a dit : *« Voici ma fille, c'est la fille de votre mari. »* A cet instant, Julie a perdu son « daddy » à éclipses. Fureur, détestation, police, procédures... l'horreur ordinaire des histoires qui tournent mal. Et le père absent occupe tout l'espace, devient l'obsession qui empêche de vivre, celui qu'on cherche et qu'on retrouvera, forcément, trop tard.

Jo. S.

Di Manno s'échappe

Douze nouvelles, douze disparitions comme autant de failles dans le temps pour échapper au réel

DISPARAÎTRE
d'Yves di Manno.
Ed. Didier Devillez, 182 p., 100 F.

Quand un poète passe à la prose, on peut s'attendre à quelques surprises, surtout si celui-ci s'y attache à préserver l'entière liberté de la poésie – son absurdité créatrice. Délaisser une forme concise pour écouler dans les méandres du récit la même petite musique d'un monde enfoui, sauvage et intime, celle de l'imaginaire. Voilà ce qu'accomplit étrangement le poète Yves di Manno, avec ce premier recueil de nouvelles qui entremêle les figures du conte, de la fable, de la parabole, pour mieux s'en affranchir et aller dans un au-delà incertain et insaisissable où le réel disparaît au moment-même où il apparaît. Douze nouvelles, douze disparitions. A chaque fois, une faille dans le temps fissure la réalité et permet à un homme de s'échapper du monde. Pour aller où ? La réponse n'est pas toujours donnée. Un encadreur remarque, sur le tableau qu'il travaille, représentant un château, un petit grattage. Il disparaît et se retrouve dans ledit château et trouve à l'endroit du grattage un monstre. Un homme s'enfonce dans un monde dégénérescent qu'il ne reconnaît plus. C'est pourtant celui de son enfance. Il disparaîtra ailleurs. Ces histoires singulières se succèdent comme des variations énigmatiques sur l'abandon, le basculement vers une autre réalité, échappatoire virtuelle d'un monde las, beckettien, désincarné. Ici, l'imagination se constitue en une réalité autre, absente à elle-même, dissolue et irrésolue, qui se substitue au réel. Rien n'est moins sûr, les situations ne témoignent jamais de leur existence. Chaque histoire est comme l'allégorie de la conscience tourmentée de son protagoniste. *« Il est difficile de comprendre à quels désirs l'homme s'oppose, à quels désirs il satisfait. »* Le plus étonnant dans ce livre est que les désirs les plus inconscients se matérialisent, le rêve n'existe plus, mais la faute reste omniprésente. L'onirisme et la magie affleurent pour mieux laisser en suspens le texte, suggérer et prolonger l'imaginaire en stimulant par catharsis celui du lecteur. Ce halo de mystère accompagne l'âme usée des personnages dans un long voyage d'un univers décrépit, le nôtre, vers un autre espace ambivalent, qui pourrait être celui des origines. Mais, somme toute, pourquoi cette aspiration à l'effacement, à s'extraire du monde, pourquoi cette absence de plénitude ? *« Je croyais naïvement qu'il suffirait de me déplacer dans l'espace pour en finir avec les scènes, les cauchemars, les paysages qui me rongeaient de l'intérieur et que j'aurais voulu effacer à jamais – sans comprendre que ce n'étaient pas les êtres ou les objets que j'avais détruits qui revenaient me hanter de la sorte, mais l'idée même de la faute que j'avais peut-être commise, en jouant sur une lâcheté provisoire l'essentiel de mon existence future. »* Evidemment, *« il est inutile que je m'attarde davantage sur des considérations qui vous sont assurément étrangères et qui, du reste, ne concernent qu'indirectement mon récit »*, tient à préciser le narrateur. On l'aura compris, cette culpabilité originelle, judéo-chrétienne, est la seule à résister à l'oubli. Peut-être l'écriture reste-elle le seul acte expiatoire pour s'échapper : *« Et cet acte aura de nouveau lieu, longtemps. Ceux qui l'accompliront croiront aussi être dépositaires de leurs sens – jusqu'à ce qu'elles* [les pages] *retournent enfin au* néant sans néant *qui est le leur. Alors l'histoire nous reviendra. »*

Romaric Gergorin

La guerre en marge

Suite de la page I

L'écrivain a voulu situer son propos dans la zone incertaine qui précède ou suit le combat, dans le vide, le no man's land, la vacuité, dans l'attente du pire. Par ce déplacement, elle rend encore plus sensible la grande misère de la guerre. *« C'était profond. Plus de lune. La neige toute retournée ne renvoyait pas un rayon de lumière. Ils étaient dans l'humidité noire qui leur glaçait la bouche, qui se collait à leur narine ; elle passait jusque sous leur peau. Ils étaient sans protection ici. Tellement seuls, tellement loin des autres troupes. Ils s'enfonçaient depuis des jours dans l'est moussu, opaque, vaguement vers les lignes de tête. Est-ce qu'on savait ? Ils étaient séparés de tout. Sans secours. »*

Pas de psychologie donc, sinon celle, élémentaire et brutale, d'hommes voués aux malheurs de la guerre, de toutes les guerres. Elémentaires, taillés dans le bloc même du désastre, inoubliables cependant, apparaissent ainsi les figures de Rigodon, de Septime Sévère, de l'aumonier, Frère Livide – l'art des noms n'étant pas le moindre dont puisse se targuer la romancière. Le pathétique est ici moins dans les mots, qui tentent de le décrire, de l'imiter, de l'étendre comme une matière indéfiniment malléable, que dans ce qui est rendu présent : la figure humaine soumise aux pires avanies, aux outrages, la sempiternelle souffrance des hommes, qui les mêle, les confond : *« Ils étaient un seul corps à eux tous. Abattus, abêtis. Un corps fiévreux, toujours pénible, toujours tremblant. »* En phrases brèves, souvent réduites à un mot, avec peu de moyens, sinon ceux d'un style savamment dépouillé, Nicole Caligaris a composé un chant continu, lancinant comme un lamento. C'est d'être ainsi réduite à sa plus simple expression, à ce visage torturé et pourtant reconnaissable que l'émotion naît, prend à la gorge, ne s'oublie pas.

Patrick Kéchichian

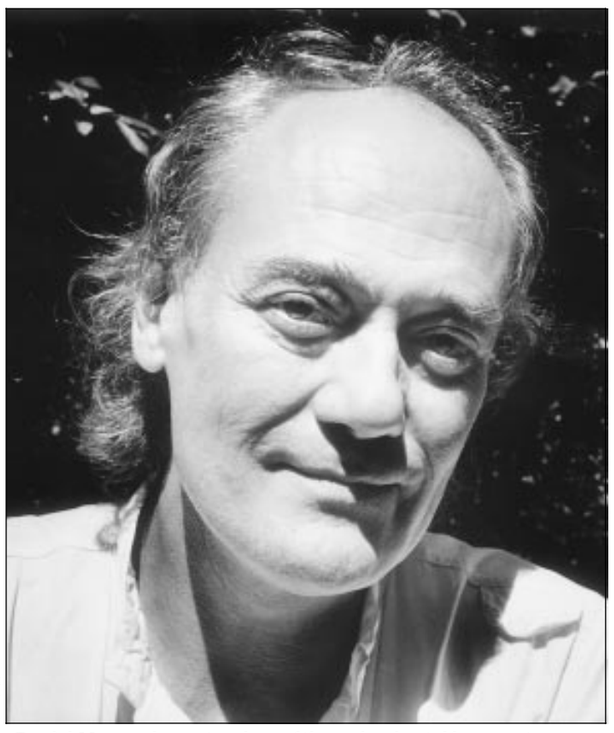
La promesse des cimes

De la maternité aux sommets enneigés du Queyras, Daniel Meynard conte une course folle et poétique. Celle d'un père qui veut soustraire au néant le bébé qui ne vivra pas

LA JEUNE FILLE ET LA NEIGE
de Daniel Meynard
Julliard, 160 p., 109 F

Marguerite ne vivra pas. Ce n'est qu'au terme d'un accouchement difficile qui laisse à son sexe *« des souffrances de fraise piétinée »* qu'Irène apprend le drame : faute d'échographie prénatale, nul n'avait décelé la singularité monstrueuse de l'enfant qui la rendait inapte à la vie ordinaire. Ce verdict inadmissible, Antoine, le père du bébé, le refuse et brûle le certificat de décès qu'on lui tend à signer. Sa fille vivra, il se le promet. Mieux, il le sait : ce camionneur amoureux des fleurs connaît les vertus de l'eau et des cycles naturels, le poids des terres inadaptées qui empêchent les germes de se développer. Soustrayant la frêle Marguerite au tiroir réfrigéré de l'hôpital – sorte *« de naissance à l'envers »* –, le jardinier magicien va transplanter l'enfant-désastre pour qu'il retrouve au flanc d'une montagne blanche sa place dans le cosmos.

Puisqu'il n'y a pas de masculin à *sage-femme*, l'homme sera déraisonnable, irréductible comme ces ennemis de l'ordre public que les rapports de police appellent des forcenés. D'ailleurs est-il encore un homme, ce père rebelle qui emporte le corps sans vie de l'enfant dans le premier matin de janvier à la morsure féroce ? Déjà à l'hôpital, c'était un taureau blessé, *« des banderilles de verre plantées dans le front »*, qui échappe en brisant les vitres à des *« assaillants vêtus de blanc tels ces razzetteurs qui courent dans l'arène pour se saisir de la cocarde et qui gagnent des primes »*. Reprenant le travail de parturiente que sa femme n'a pu conduire à bien, Antoine revêt la djellaba rose indien d'Irène et file, *« l'écume aux lèvres »* et les yeux ennoyés – *« il prend l'eau de toute part. Une avarie sans doute. Même pas le temps de réduire sa voile d'un ris ou deux. Elle bat contre le mât et ralingue en tous sens »*, claquant dans la tempête. Le docteur tente enfin d'enrayer la métamorphose *(« Soyez un homme que diable »)*, rien ne peut rétablir l'ordre ancien, surtout pas le jargon des médecins avec ses *« groupes de mots aveugles qui frappent »* au hasard *« de leur canne blanche »*. Au volant de son camion, nouveau vaisseau fantôme en quête de l'éternité des neiges, Antoine part affronter l'océan du réel, berceau et tombeau de l'aventure humaine, conjuguant l'appel du large et sa folle énergie pour soustraire l'enfant mort au néant.



MARIWAK

Daniel Meynard, une touche poétique simple et désarmante

Apostrophant Marguerite, la rudoyant aussi avant de s'excuser de son impatience devant son impassibilité de cocon, il fera vers elle la moitié du chemin, réfugié dans l'irréductible logique des enfants – *« même pas mal »*, lâche-t-il la tête en avant, *« comme un gosse qui reçoit une baffe et crâne pour s'empêcher de pleurer »*. Inventant avec une incroyable cohérence le souvenir d'un avenir interdit, le père rend à sa fille la vie qu'on lui a confisquée, avec ses rêves, ses rires et ses attentes, ses peines et ses abandons. En cours de route, ce navigateur en détresse croise son Petit Prince. Gamine effrontée qui rêve de devenir clown, Sabrina ne lui demande pas de dessiner un mouton ; juste de lui offrir une chance d'évasion. Elle s'agrège avec une solidarité de flocon à la mission d'Antoine, qui l'a prévenue : *« La vie, c'est comme la neige, dès que ça tombe ça va fondre, alors faut vite en profiter »*, sans elle l'aventure tournerait court ; l'adolescente, qui devine ce qu'elle ne sait pas *« au désir qu'elle avait de l'ignorer »*, a l'inquiétant pouvoir des fées pour déjouer les obstacles et les barrages de police, escamoter les cartes maîtresses qu'elle joue sans faiblesse au moment juste. Des cimes enneigées du Queyras, où Antoine dépose une chenille fripée dans l'espérance d'une éclosion de printemps, il ramène une enfant blessée mais vivante qui vagit comme si le cœur nécrosé des fleurs pouvait guérir, tandis que, ensevelie sous le bel édredon des flocons joufflus, *« dentelles de cosmos »* qui célèbrent ses noces nivales, Marguerite déjoue le piège inhumain de l'inhumation.

Auteur d'une dizaine d'ouvrages réputés « pour la jeunesse », Daniel Meynard trouve pour son premier roman « pour grands » la touche poétique, simple et désarmante comme l'imparable folie du père, qui disqualifie toute morbidité. Comme la partition enlevée, alerte et vive que signent des étourneaux répartis *« en triple ou quadruple croches »* sur les lignes de haute tension. Etonnant thriller blanc, sorte de *road movie* intimiste où les allers-retours, dans un temps résolument subjectif comme l'irréel du présent, sont plus déterminants que le trajet repérable entre Paris et la chaîne alpine, *La Jeune Fille et la neige* évoque sans ridicule Schubert et Bruce Springsteen.

Voyage d'un hiver intérieur, chasse à l'âme entre désolation et sérénité sur une carte astrale inédite.

Philippe-Jean Catinchi

Desjardins et les charmes moqueurs de l'enfance

LE CANCRE
de Thierry Desjardins.
Robert Laffont, 250 p., 109 F.

Sans doute faut-il avoir déjà beaucoup vécu pour effacer les ombres des chagrins et ne retenir que le côté le plus lumineux de sa propre enfance. Ce qui charme d'emblée ici, c'est la modestie rayonnante, la simplicité radieuse, avec lesquelles Thierry Desjardins, grand reporter, auteur de nombreux essais, se revoit comme un garçon un peu ridicule avec *« ses oreilles exagérément décollées, ses lunettes qui lui donnaient un regard fourbe et ses tricots jacquard qui faisaient fils de vieux »*. Il évoque avec une gaîté ironique ses nombreuses gaffes de cancre officiel, qui s'embrouillait dans ses répliques d'enfant de chœur ou, invité par une lointaine cousine pour y écouter des causeries d'écrivains, confondait Louis-Martin Chauffier avec Roger Martin du Gard. Il raconte avec la même allégresse moqueuse ses périples de gavroche cossu qui accomplissait des quatre cents coups plutôt sages dans un périmètre allant de la Madeleine à Saint-Augustin, se grisait de se voir perdu dans le brouillard blanc des fumées des trains qui partaient de la gare Saint-Lazare.

Le temps, aussi, émousse toutes les aspérités amères, recouvre les ultimes et vaines tentations de réglements de comptes, incline à une sorte d'indulgence mélancolique : c'est elle que l'auteur éprouve, aujourd'hui, à l'égard de sa mère qui, selon lui, aurait pu être russe, avec son pessimisme fantasque outrancier et superficieux, sa hantise déclamatoire. Ce que restitue très bien Thierry Desjardins, c'est le lien de comédie qui unit l'enfant et la mère : ils ne cessent de s'inciter mutuellement à affabuler davantage chaque soir, à réinventer une vie qui a cessé d'être dorée.

Jean-Noël Pancrazi

LeMonde Job: WIV3597--0008-0 WAS LIV3597-8 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0075 Lcp:196 CMYK

L'opéra de merveilles de Shan Sa

PORTE DE LA PAIX CÉLESTE
de Shan Sa.
Ed. du Rocher, 133 p., 72 F.

L'héroïne traquée se réfugie au fond des forêts dans un temple abandonné, mais l'armée qui la poursuit resserre son étau : le dernier acte va bientôt commencer. Shan Sa, jeune poète installée en France, a construit son premier roman comme un opéra chinois. Des personnages simples s'y entrechoquent autour d'émotions brutes : la pitié, l'amour, la peur, ou le désir, de la mort. Point d'autres artifices pour atteindre la vérité que l'orchestration et la chorégraphie des acteurs. On nous a montré, dans les actes précédents, la jeune dissidente en fuite au soir des massacres de Tiananmen ; nous avons lu son journal intime et pleuré la fin cruelle d'un amour de jeunesse contrarié par la société. Nous avons aussi suivi l'éducation militaire de l'officier chargé de l'arrêter, un fils de paysan, qui n'a pas revu son village depuis des années (devoir, obéissance, sacrifice sont ses maîtres mots) mais que nous sentons perplexe, intrigué par ce qu'il sait sur sa proie. Alors que ses pelotons font mouvement, tout est en place pour le dénouement. Mais quel dénouement ? Le lecteur blasé redoute les poncifs politico-littéraires : naissance de l'amour entre le lieutenant et l'ennemie du peuple ? Prise de conscience du méchant officier en présence de la belle révolutionnaire ? Ou alors, façon Koestler, dialogues acérés sur l'ordre et le progrès ? Comme l'Occident pèse lourd sur nos conjectures ! Shan Sa voit plus loin et plus haut ; c'est dans le merveilleux qu'elle trouve la troublante et belle solution de son histoire pourtant si contemporaine. Comme si, à côté de l'ordre et du progrès, il y avait autre chose : la Chine.

Jean Soublin

Désillusions filiales

LA FILLE INDIGNE
de Catherine Hervé-Bazin.
Denoël, 282 p., 98 F.

Cela ne ressemble pas à du travail de débutante. On a le sentiment que Catherine Hervé-Bazin a reçu en héritage, outre une ressemblance physique avec Hervé Bazin, le sens de la narration bien ficelée, du roman-roman qui se lit sans ennui, avec ce qu'il faut de stéréotypes, stylistiques et psychologiques – juste assez pour que ce ne soit pas trop irritant. En quatre parties – « Le temps des alliances », « Le temps des concessions », « Le temps des désaccords », « Le temps des ruptures » – encadrées par un prologue et un épilogue, Gwen, fille d'un cinéaste célèbre, née le 15 mai 1953, bâtit son roman de formation, en livrant de brefs chapitres, présentés comme des extraits d'un journal intime, couvrant surtout les années 70.

C'est vers l'âge de vingt ans que la jeune femme perd son *« adoration de petite fille »* pour Yvon, ce père qu'elle a idéalisé, contre lequel elle a refusé de prendre parti, contrairement à ses aînés, lorsqu'il a divorcé de sa mère. Soudain, cet homme dont elle a même aimé la nouvelle femme, Flore, elle le découvre vraiment. Elle voit ses faiblesses, ses lâchetés, voire ses bassesses, qui ne sont guère attendrissantes. Il prétend aimer les femmes – à tout le moins il les collectionne –, mais n'a aucune considération pour elles. Ni pour son épouse ni pour ses maîtresses. Quant à sa fille, il la dissuade avec brutalité de courir sur ses traces et de tenter l'aventure de la réalisation cinématographique.

Cet exercice de lucidité, bien mené, n'est toutefois qu'imparfaitement réussi. Trop sage, trop convenable. Il manque encore à Catherine Hervé-Bazin un certain sens de la cruauté, indispensable à un écrivain lucide.

Jo.S.

livraisons

● **L'EXILÉE**, de Marie-José Basurco
Conjuguer slogans politiques et histoire sentimentale était une gageure. Relevée par Marie-José Basurco, qui nous fait entrer dans la psychologie du peuple basque militant par la petite porte des sentiments. Pepi, une femme romantique, attachante, nous sert de guide. Elle mène une vie clandestine, militante par amour, comme une promesse de plénitude. *« C'est comme cela que j'ai commencé, que je me suis faite combattante de l'ombre. Pour Mikel d'abord, pour la cause ensuite. »* Son dévouement absolu, son innocence, sa détresse, font d'elle une héroïne tragique : elle est poursuivie par les foudres divinisées du GAL comme de l'ETA, condamnée par le destin. *« Ecorchée à vie, j'étais devenue. »*
Pourtant, si l'histoire captive, on peut se poser des questions sur la perception très partielle, voire manichéenne, de la situation, fondée sur des arguments politiques superficiels, qui transforme les bourreaux en victimes de persécution. L'auteur adopte les arguments de la propagande séparatiste basque. Chacun jugera selon sa propre conscience. (Éd. Le Temps des Cerises, 6, av. Edouard-Vaillant, 93500 Pantin, 215 p., 100 F.) **L. De.**

● **TOUTE UNE NUIT AU SOLEIL**, de Patrick Maruta
Un village du Ghana. La poussière rouge, les crapauds, les scarabées. Des femmes : Fatou, Mama, Eva, Charity. Philippe, le narrateur, un Français de trente-trois ans, apparemment athlétique et séduisant, entrelace les évocations de l'Afrique, et la remémoration amère d'une enfance à l'abandon. Sentiment d'exil, désespoir, rébellion : puis, grâce au voyage, une sorte d'apaisement. L'auteur, Patrick Maruta, est comédien. (Éd. Alpha bleue, 5, rue Saint-Anasthase, 75003, Paris, 126 p., 51 F). **M. Pn.**

● **PRIVÉ D'AMOUR**, de Philippe Paringaux
Frankie Lahoure, est un privé de banlieue, plutôt minable, acharné, dans des accès de dérélection féroces et de ressentiments sanglants à l'égard de lui-même, à constater sa déchéance physique et son déclin mental. Il se présente lui même comme un *« démâté complet »* et laisse volontiers son esprit à la dérive, accueillant *« tout un bordel d'images incohérentes qui dansent derrière ses paupières comme des assassins vêtus de pourpre surgis de nulle part »*. Il ne demande rien à personne, mais dans sa paranoïa déglinguée, se fait *« canarder de partout »*. Ses visions, tantôt furieuses, tantôt monocordes, sont aggravées par les soirées alcoolisées au bar de l'Oasis, où il méprise vaguement une clientèle de petits commerçants et de VRP de passage qui ont remplacé les ouvriers de l'usine *« emportés jusqu'au rouge cimetière par le vent de l'Histoire »*. Il est surtout obsédé par ses glandes, ne cesse de grimper un *« Himalaya de frustration »* et de dresser, au bord de l'impuissance, un inventaire de ses déroutes érotiques. Les femmes en effet lui échappent : Yo, la princesse du bitume, qui fait des passes au-dessus du restaurant libanais ; Mamita. qui garde dans une malle ses robes de soie trop étroites pour qu'elle y passe seulement une jambe ; Alice, son ex-femme, *« aux cheveux plus noirs que la trahison »* ; et Luna, qui lui demande de filer Boris, un ancien camarade devenu prince du showbiz. Toutes ses aventures – ébauches de coucheries, filatures inabouties, tentatives pour remonter le groupe des Dynamos en panne depuis les sixties – sont racontées par l'ancien rédacteur en chef de *Rock & Folk* et de *L'Echo des savanes,* dans un argot populiste, adapté au goût du jour, avec, parfois, des accents de verve sulfureuse. On sent l'influence de Frédéric Dard, mais, chez Dard, la truculence est le comble de la préciosité, son versant vénéneux et sauvage. Il n'y a aucun souffle, aucun trouble véritable dans ce *Privé d'amour* qui se veut libre, sensuel, incendiaire et n'est que vulgaire. (Balland, 362 p., 90 F.) **J. N. P.**

● **LE VOILE, LE VISAGE, L'ÂME**, d'Hélène Laurens
Harriet n'a plus d'existence normale depuis qu'un accident de voiture l'a défigurée. Plus de nez, de pommettes, mais un visage de *« vipère écrasée »* qui suscite la gêne, la répulsion et l'horreur. Seuls l'amour de son époux, sa pompe à morphine et Thomas, son enfant, que son frère lui a ôté par *« précaution »*, l'aident à survivre. Un jour, pourtant, elle « croise », à travers la lecture d'un article, une autre paria : Zelda. Violée, puis enceinte, cette jeune Egyptienne fut enterrée vivante par ses frères. « Ressuscitée » grâce à la vie qu'elle portait en elle, Zelda de retour près des siens, épousa son agresseur. Immédiatement Harriet s'identifie à ce destin de femme bafouée. Zelda devient son horizon. Une ligne de mire pour renouer avec le monde. C'est autour du thème de l'identification qu'Hélène Laurens a construit son récit. Un conte sur le regard porté sur l'autre, l'étrange, l'étranger, doublé d'une charge contre les hommes. Une vaste thématique que dessert malheureusement un style qui, lorsqu'il ne s'embarque pas dans de tortueux méandres, joue d'obscures ellipses. On sursaute, on hésite, on reprend. Et l'on reste malgré tout sur sa faim. (Fayard, 108 p., 69 F.) **C. R.**

● **SOMBRES FANTÔMES,** de Joël Séria
Auteur dans les années 70 de films attachants, libres de ton, tournés à la bonne franquette et avec un sens inné du naturel populaire (*Charlie et ses deux nénettes*, *Les Galettes de Pont-Aven*...), Joël Séria se risque au roman d'apprentissage sexuel. Sur les bords de la Mayenne, en butte à un père violent, un gamin grandit vipère au poing. Dressé en pensionnats religieux à être *« vérolé par ce maudit péché »,* il rêve de Baudelaire et d'illuminations sensuelles. Initié à l'amour charnel par la mère d'un copain, il fait ses valises à dix-sept ans, débarque à Paris-Pigalle, et apaise sa faim de sexe auprès de petites putains séduites par sa bonne mine. L'histoire de ce p'tit homme qui ne pense qu'à « ça » manque de perspectives et fait regretter la simplicité d'un Francis Carco (celui de *Rien qu'une femme*, Albin Michel, 1924). (Le Cherche Midi, 252 p., 96 F, en librairie le 5 septembre). **J. L. D.**

● **NATACHA EVANGELISTA**, de François Rabinel
Un pavé à la verdeur argotique, sous titré *« Tragédie moderne à l'emporte-pièce »*. Il s'agit bel et bien, dans ce récit conçu comme un scénario, avec exposition systématique des scènes au présent d'un indicatif fiévreux, dialogues et monologues « incorrects », d'une tentative de célébration d'une féminité sans concessions, où la grandiloquence étreint de façon imprévisible l'insolence, l'indécence, les licences de gestes et de langage, le clin d'œil littéraire. Une jeune peintre en proie aux divagations est conduite à l'hôpital, s'en échappe, se ressource dans sa famille avec laquelle elle se fâche, revit une idylle homosexuelle qui se clôt sur une rupture, rencontre un écrivain... L'épopée est très crue, l'hymne au sexe joyeux, provocant. Habité par l'idée que l'important, c'est d'aimer l'amour, l'auteur a sans doute pensé à Zulawski, mais au terme de son (trop) gros et trop inégal récit fantasmatique, il nous laisse l'impression d'avoir lu un sitcom. (Éd. Media Nocte, 522 p., 180 F.) **J. L. D**

● **LA CHAIR DE TA CHAIR,** de Denis Heuzé
Sous la canicule d'une petite ville provençale, Anatole enterre son père, dont il fut incompris. Oscillant studieusement entre le passé (re)composé et l'imparfait de l'indicatif indiscret, il retrace de frustrants apprentissages sexuels : fils d'un incorrigible trousseur de jupons guetté par l'impuissance, il se réfugie dans l'absolu mépris de la gent féminine, alors qu'il a lui aussi un goût immodéré pour la bagatelle. De l'ascétisme à la fréquentation de la faune interlope de Pigalle, de l'onanisme à l'obsession des encorcelantes voisines de tous âges, l'auteur se fait un devoir de projeter ses affres sur un imbroglio freudien. Aux psychanalystes de juger si son cas relève de la moyenne. (Éd. Michel Hagège, 96, rue de Paris, 92100 Boulogne-Billancourt, 160 p, 89 F.) **J. L. D.**

Hamlet, version troisième âge

Reconnaissance tardive pour Allan Isler avec ce roman qui relate les tribulations d'une bande de joyeux vieillards qui monte Shakespeare

LE PRINCE DE WEST END AVENUE
(The Prince of West End Avenue)
d'Allan Isler.
Traduit de l'anglais
par Gilbert Cohen-Solal,
Seuil, 286 p., 130 F.

Il est trop bien élevé, trop réservé, trop flegmatique pour laisser paraître plus qu'une pointe d'irritation. Mais Allan Isler en a assez de se voir présenté par les médias comme un « vieillard prodige » sous prétexte qu'il a publié son premier roman à soixante ans. Ne serait-ce que parce qu'il n'a absolument pas l'air d'un vieillard, mais surtout parce qu'en fait il a écrit ce livre en 1983, à quarante-neuf ans, et qu'il a fallu onze ans pour qu'il soit publié. Il avait bien trouvé un agent qui l'avait envoyé à toutes les grandes maisons d'édition, mais elles avaient toutes refusé *« très gentiment »*. Au fil des années, il l'a donné à lire à tous ses amis, et l'ami d'un ami lui a demandé l'autorisation de le montrer au directeur d'une toute petite maison d'édition, Warren Philips : *« Tellement de gens l'avaient déjà lu, il n'y avait aucune raison de refuser. Warren Philips est un ancien du* Wall Street Journal *qui, après sa retraite, a créé Bridge Books pour ne pas rester inactif. C'était peut-être aussi un moyen de ne pas payer trop d'impôts ; il a dû avoir un choc quand le livre a marché ! »* Toujours est-il que le livre (1) a eu énormément d'échos dans la presse et beaucoup de succès.

C'est au tour des lecteurs français de pouvoir rencontrer les pensionnaires de la maison de retraite Emma-Lazarus (du nom d'une femme écrivain et poète du XIXe siècle), sur la West End Avenue dans un quartier bourgeois de Manhattan. Le traducteur a pris le parti de franciser les mots de yiddish couramment compris par les lecteurs américains, mieux au fait sans doute de la culture populaire juive, mais cela fait perdre un peu de sel à une langue drôle et imagée. Deux histoires se recoupent autour du personnage principal Otto Korner, âgé de quatre-vingt-trois ans : son passé, sa jeunesse, en Suisse et en Allemagne, où il rencontre Lénine et surtout les jeunes révolutionnaires du mouvement dada (mot dont il donne – enfin – la « véritable » étymologie). Et puis, il y a le présent : le narrateur fait partie d'une troupe de comédiens amateurs qui tentent de monter *Hamlet* au sein de leur résidence pour personnes âgées. Passions amoureuses ou simplement lubriques, jalousies d'artistes, morts inopinées des participants, querelles et mesquineries sont à la base de toutes sortes de péripéties qu'Otto relate avec une certaine distance, mais pas toujours. Allan Isler a le don de faire vivre ces hommes et ces femmes qui gardent une frénésie de vivre, une énergie, qui les rend touchants et présents. Cette idée de représentation théâtrale, il l'a tirée d'une histoire vraie, découpée dans le *New York Times* et qui relatait une expérience de ce type effectuée à titre thérapeutique à Brooklyn, où les pensionnaires s'en donnaient à cœur joie, tout en transformant Macbeth – cette fois – à la sauce du Yiddish Theater, avec quelques formules à l'emporte-pièce que Shakespeare n'aurait pas forcément reconnues. Né et élevé en Angleterre, Allan Isler a commencé à travailler à quinze ans et est parti aux Etats-Unis à dix-huit ans. Là il a pu par l'intermédiaire de l'armée accéder à l'université, obtenir un Ph. D. (l'équivalent en France du doctorat) et devenir professeur de littérature anglaise, grâce, dit-il, à son accent purement britannique. Et pour amuser ses élèves, il ressortait périodiquement cette coupure de presse... L'autre partie du livre, la plus douloureuse, la plus grave, celle de la culpabilité inavouée, il en a eu l'idée en lisant un jour un essai sur le rôle qu'avaient pu avoir certains journalistes juifs en Allemagne au moment de la montée du nazisme, qui exhortaient leurs lecteurs à faire front, à ne pas partir et il s'était demandé alors ce qu'ils auraient ressenti s'ils avaient survécu. C'est cette tragédie qui pèse aussi sur Otto Korner, responsable de la mort de sa première femme et de son fils, *« il est comme Œdipe, il a fait de son mieux et déchaîné les catastrophes »*. Rescapé d'Auschwitz, passé dans l'autre monde, celui de l'Amérique triomphante, il est encore un court moment rattrapé par le passé quand à peine débarqué et sur le point de retrouver sa sœur, elle se pend, incapable de faire face. Mais la vie reprend son long cours, vie de réfugié, de survivant, avec cet humour cynique et irrésistible de ceux qui ont la peau dure et le cœur effondré.

Martine Silber

(1) Voir la version originale dans « Le Monde des livres » du 6 mai 1995. Un deuxième roman et un recueil de nouvelles vont prochainement être traduits et publiés en français, toujours au Seuil.

Commandez vos livres par Minitel
2,23 F la minute
(300 000 références)
36 15 LEMONDE

La planète des femmes

Ecrit en allemand, ce premier roman d'une femme turque sait marier les langues et les mondes pour restituer les sortilèges de l'enfance

LA VIE EST UN CARAVANSÉRAIL
(Das Leben ist eine Karawanserei)
d'Emine Sevgi Özdamar.
Traduit de l'allemand par Colette Kowalski.
Ed. Zoé, 320 p., 130 F.

Emine Sevgi Özdamar est née en Turquie en 1946 et y a vécu jusqu'à l'âge de vingt ans, avant de quitter son pays pour l'Allemagne, où elle travaille maintenant comme comédienne.

Si ce premier roman est immanquablement un livre de souvenirs, il est aussi et surtout la recomposition d'une enfance dans une Turquie en plein bouleversement et qui, après la disparition d'Atatürk, fait lentement l'apprentissage de la république ; extrême pointe de l'Asie qui, voulant échapper à l'influence de l'Union soviétique, se jette dans les bras d'une Amérique qui en profite pour payer ce nouvel allié en monnaie de singe et écouler ses surplus périmés. Mais les grands bouleversements nationaux et leurs enjeux sont ici à peine effleurés, et l'on cherchera en vain une quelconque prise de conscience politique ; juste, de temps en temps, une main enfantine qui jette le lait en poudre avarié dans le ruisseau, des avions militaires qui vrombissent dans le ciel, des hommes politiques sans nom pendus par des putschistes – le vrai monde est ailleurs, c'est d'abord la famille et surtout le monde des femmes, encadré par les figures de la mère et de la grand-mère : l'une vaillante et délaissée, courageuse et résignée, résolue et épuisée ; l'autre édentée et bavarde, gamine et philosophe, espiègle et verte dans son langage. A de rares exceptions près, les hommes ne sont là que des ombres, en premier lieu le père, faible, éternellement ruiné, joueur de poker invétéré, cherchant un inaccessible assouvissement dans le raki, le cinéma et les night-clubs.

Insensiblement, la maturité s'installe dans le corps et l'esprit de la petite Sevgi. Le sexe joue son rôle, et ce rôle n'est pas muet. On dit à la mère ou à la grand-mère ses désirs et ses rencontres, ses jeux plus tout à fait innocents et ses rêves plus tout à fait purs avec une franchise qui apparaîtrait déjà étonnante pour une Occidentale de cette génération et qui paraît encore plus étonnante dans un monde où les tabous ont la vie dure. On ne sait s'il faut mettre cette liberté de ton au compte du travail de la mémoire ou bien de la particularité d'une famille hors normes. Mais à un roman, même proche de l'autobiographie, on ne demande pas la rigueur de l'ethnographie. La fantaisie a sa place, et c'est l'atout premier de ce livre qui sait faire danser les mots et parler les choses, pointant le télescope sur l'infini des détails de la vie qui se recompose au fil de la lecture en un kaléidosope aux lignes colorées éternellement brisées. Les gestes, les odeurs, les psalmodies superstitieuses, les dialogues scandés comme dans les pièces antiques remplacent l'analyse d'une période de la vie à la fois anesthésiée dans sa vérité et magnifiée par le souvenir et les emprunts à la tradition. N'est-ce pas d'ailleurs l'odeur de l'éther administré à une actrice dans les coulisses d'un théâtre d'Ankara qui a donné à l'auteur la vocation de devenir à son tour comédienne ? Oui, la vie est une comédie où même la mort n'a rien d'effrayant, amadouée par des prières répétées comme une litanie et qui, à elles seules, composent un univers de légende : prières pour Atatürk, Isadora Duncan, l'innocent exhibitionniste du cimetière d'Istanbul, la prostituée bossue, le couple d'amoureux qui s'est jeté du haut de la montagne, Molière... L'islam est encore une religion sans fanatisme, qui accueille tout le monde sans distinction de races ou de confessions ; elle tolère même toutes les incartades et les marchandages, et malheur à Allah si les vivants trouvent qu'il exige un peu trop.

Le haut et le bas, le ciel et la merde, les fausses craintes et les vraies plaisanteries, le frôlement des anges et les innombrables pets lâchés en pleine prière (de toute évidence, la mémoire ne peut ici démentir une affection marquée pour les flatulences) composent un pandémonium bon enfant où chacun peut inscrire ses propres motifs dans le désordre et l'exubérance de sa vitalité, soutenue par la langue turque. Car elle est là, presque à chaque page (expressions courantes, comptines ou prières), plus forte que le grondement des camions militaires, plus forte que l'ombre d'Atatürk dans le mausolée, où l'on dit qu'au sous-sol les soldats dépucellent les vierges pour prix de leur bienveillance à montrer la vraie momie du héros national, plus forte que la lassitude des jours de jeûne, plus forte que le premier chagrin d'amour, elle est le véritable ciment de la vie et du roman, stigmate d'un véritable attachement, sans qu'il y ait pour autant affirmation militante d'un quelconque nationalisme.

Car plus fort encore, il y a l'appel du départ, le besoin de quitter ce pays qui vous a fait mais ne peut vous nourrir, et le désir impatient de découvrir l'Occident et sa prospérité. L'usine Telefunken de Berlin va remplacer la maison pauvre, qui pourtant, dans le souvenir de la maturité, prend des allures de caravansérail fleurant bon l'abricot, le gruau, la poussière et – *tövbe, tövbe !* – les pets du grand-père.

Pierre Deshusses

LeMonde Job: WIV3597--0009-0 WAS LIV3597-9 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0076 Lcp:196 CMYK

Fraternité contrariée

A vingt-trois ans, Samuel s'est noyé. Son frère, Jack, se rend dans la cellule de novice de son jumeau et y découvre son journal intime. A sa lecture, se révèlent, entre culture pop et théologie, d'autres images de leur enfance. Une révélation douloureuse conduite par Richard Kearney

LA CHUTE DE SAMUEL
(Samuel's Fall)
de Richard Kearney.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Manuela Dumay,
Ed. Joëlle Losfeld. 188 p., 119 F.

Né en Irlande en 1954, Richard Kearney est professeur de philosophie. Il enseigne aujourd'hui à Dublin et aux Etats-Unis. Son livre met en scène des jumeaux, nés la même année que lui. C'est un roman polémique sur et contre la fraternité, la douloureuse condition de frères, puisque ses héros, Jack et Samuel Toland, non contents d'être frères – et jumeaux – se confrontent tour à tour à la difficile expérience du monastère, frères encore, mais en Dieu. La démarche philosophique rappelle les propos d'Hannah Arendt dans *De l'humanité dans de sombres temps*, où elle qui critiquait sévèrement la notion de fraternité, irrésistiblement liée à l'envie et à la cruauté, pour faire l'éloge de l'amitié, à la manière des Anciens. L'amitié : un sentiment choisi, construit, relatif et modéré, plus adapté à notre humanité faible et faillible, courant à sa perte. Au début du livre, Jack, l'aîné, celui qui a vu la lumière le premier tandis que son frère le tirait par le talon, se souvient : *« Tête contre tête, comme ça l'était juste avant le commencement. Deux qui ne font qu'un. Puis la lutte commune pour trouver de l'espace, pour se libérer de l'autre, (...) ils jaillissent au monde et se séparent. Ils sont frères. »* Vingt trois ans ont passé, et voici que Samuel vient de mourir, noyé. Pourquoi est-il mort, alors qu'il avait l'air tellement engagé dans sa voie, auprès du Père Abbé, Anselm, dont la grande silhouette violette rayonne, vivante image de la foi. Pourquoi est-il mort, alors qu'il avait l'air d'être totalement absorbé par sa recherche sur l'Index de la *Grammaire* de Priscien ?

Jack se rend dans la cellule de novice de Samuel, Frère Tobie en Dieu, et y trouve deux livres, la fameuse *Grammaire* qui doit servir à retrouver la langue parfaite d'avant Babel, et une sorte de livre relié en cuir moucheté, un journal en vingt-huit notes intitulé « La Vie de Tobie ». Deux voies vers une seule vérité ? Jack se met à lire le journal intime de son frère. Le lecteur, innocent ou un peu bête, néglige de se demander qui a placé cet objet explosif sur l'étagère, et pourquoi.

Myrtleville, 1958. La première note évoque déjà l'eau. Samuel et Jack pataugent, ils ont quatre ans. Ils vivent à Cork, passent leur vacances à Myrtleville. Leur père est chirurgien et ophalmologiste. Richard Kearney file la métaphore de la vision et de la cécité : le saint patron de Samuel et Jack, saint Gall, est tombé aveugle quand il a trouvé l'endroit de son scriptorium : *« Tellement absorbé par sa quête du verbe céleste qu'il trébucha dans les ronces et se creva les yeux. »* Le catholicisme est décidément une foi cruelle.

Les premières notes de Samuel-Tobie résolvent une première énigme : quelle est cette tête de cheval coloriée qui orne bizarrement le journal ? C'est une image que Samuel a volée puis décalquée et coloriée dans le cahier de son frère aîné, par jalousie et admiration, et pour l'offrir à leur mère. Elle représente un cheval de course, Roddy Owen, et symbolise le goût de Samuel pour les mots qu'il ne connaît pas, puisque le cahier dont elle provient porte un titre qu'il trouvait splendide : aquarelles. L'image incarne aussi son désir d'être le vainqueur de la course de la vie, le mieux aimé.

Ensuite, le lecteur découvre et partage sa passion pour l'espèce de code secret que représente la bande de stations de radio du poste de leur père : des noms étranges à psalmodier comme une prière en latin : Prague, Ankara, Lahti, Stockh'm-Ouest (très bizarre celle-ci), Galles, Berlin, Hilversum, Athlone, Luxembourg, BBC, Sundsvall, Genève.

PATRICK MESSINA/MÉTIS POUR « LE MONDE »

Richard Kearney

Ils ont sept ans. Ils vont à l'école religieuse, font leur première communion. Jack invente des blagues, assez drôles, il faut le reconnaître.

En particulier le « frisson des anges », qui s'obtient – c'est un garçon protestant qui l'a dit – en tirant son pénis d'avant en arrière pendant les prières, une sensation qui rend – explique-t-il – à l'image de Dieu. Jack, qui ne manque pas d'imagination, a réécrit une partie de la vie de Jésus à la lumière du « frisson des anges », et Samuel est impatient de parvenir à ce stade supérieur de la foi. Bizarrement, l'évêque qui découvre le secret n'apprécie pas. Samuel garde une foi absolue en son frère Jack.

Les années 60 défilent. On se souvient toujours plus des vacances : une méchante gouvernante surnommée aimablement Sac-à-Merde.

Une autre année, il y a la bande d'en face avec qui apprendre des gros mots, et les « choses de la vie ». Défilent : le souvenir d'une noyade encore, celle de Mary Murphy, qui avait quinze ans, l'assassinat de John Kennedy, l'engagement de Jane Fonda contre la guerre du Vietnam, les Beatles, et les chansons de Credence Clearwater Revival. Il y a aussi le cinéma, *L'Homme qui tua Liberty Valance*, de Ford, et *Sueurs froides*, de Hitchcock.

Jack a un copain qui hait les gens sympathiques, et qui se prend pour Valance : toute une esthétique. Samuel, lui, a l'air de se prendre pour Jimmy Stewart, avec le vertige et Kim Novak en prime.

Ces futurs novices sont de leur temps. C'est ce qui touche le plus dans le roman de Richard Kearney : le mélange de culture pop et de théologie, la rencontre de Didon et d'Enée, en latin, et les dialogues de Scottie et Carlotta Valdès, en anglais, hantent l'imagination du futur Frère Tobie. Les deux frères n'arrêtent pas évidemment de se piquer leurs petites amies.

Mais est-ce vrai, tout cela ? Le lecteur, qui n'en doutait pas, est soudain secoué par l'intervention de Jack, sur l'épaule duquel se fait la lecture. Jack qui proteste : rien ne s'est passé ainsi. Samuel déforme et invente. Il fait de la littérature, il mélange. Il n'y a pas de langue unique alors. Rien de certain, sinon peut-être le nom des arbres qu'enseigne le Père Anselm : pins de Montezuma, séquoias sempervirens, mélèzes communs, magnolias blancs, chênes d'Ilchester, lauriers-cerises... Jack renonce aux ordres, et part faire de la botanique à l'université.

Il rencontre Raphaëlle, qui est photographe – encore l'œil – et déteste les dogmes, les abbés et leurs abus. Ils s'aiment. Jack est décidément perdu pour la cause d'Anselm. Reste Samuel, chouchou par défaut du Père abbé. Samuel désormais investi de la mission sacrée de retrouver le lien perdu entre les mots et les choses, car la théologie, selon Richard Kearney, est linguiste militante, antistructuraliste, mystique. Samuel, nouveau Jacob, usurpateur naïf, qui saura bientôt ce qu'il en coûte de toujours vouloir la place de l'autre, d'être à l'écoute d'une voix qui n'est jamais la sienne, de ne pas savoir qui il est, tombe évidemment amoureux de Raphaëlle. Mais le Père Anselm veille.

Parce que le roman de Richard Kearney est un roman ouvert, et non une thèse, malgré une certaine tendance à « verrouiller » la lecture, on ne peut savoir, bien sûr, qui a tort et qui a raison, de l'aîné vivant, accablé, raisonnable, et du cadet enfant perdu. Car si la *Grammaire* de Priscien comme le journal de Tobie livrent en fin de compte leur secret, c'est peut-être que Samuel ne s'égarait pas tant que cela, dans sa rêverie, ses coloriages volés, sa passion fraternelle, sa jalousie de cadet, ses élans amoureux. Sa chute, chute du paradis, chute spirituelle, chute semblable à celle de Saint-Gall aussi, est une chute efficace, comme on dit la grâce efficace.

Et le message de Richard Kearney est, forcément, que tout cela était nécessaire, dans le moindre détail.

Geneviève Brisac

Chemin de croix

PAR-DELÀ L'HORIZON
(Beyond the Horizon)
d'Amma Darko.
Traduit de l'anglais (Ghana)
par Agnès Pavy,
Actes Sud, 198 p., 98 F.

Sa mère lui avait dit : *« Ta vie est ta route, Mara »*, et elle l'avait crue. Mara a suivi la route que Dieu lui avait choisie, jusqu'à ce qu'il ne lui reste *« rien de digne et de décent »* à donner. Le récit de cette descente aux enfers commence dans un petit village africain. Mara est vendue par son père à Akobi, fils d'un riche entrepreneur de pompes funèbres qui vit en ville. Première désillusion : sa maison est une cahute en tôle ondulée, une sorte de poulailler envahi de mouches, d'araignées et de cafards, dans un bidonville. Soumise à ce mari cruel et infidèle qui l'engrosse, la bat, file en Europe, Mara encaisse, vend des œufs à la sauvette Rêvant de créer un atelier de couture, elle abandonne les tenues africaines pour une robe à l'européenne. Et finit par aller fièrement rejoindre son Akobi au pays de l'homme blanc, la terre des grands docteurs et des grands hommes de loi, *« si proche du Paradis »*. Là-bas, en Allemagne, elle découvre les camps de réfugiés, la façon dont on traite les Africains de *« singes »*, l'obscénité. Akobi s'est remarié. Mara devient la bonne du couple, et femme de ménage ailleurs. Avant de se retrouver nue, en petit slip rouge, dans un bordel de la périphérie de Munich. L'âme meurtrie. Des bleus au corps, une envie de pleurer, le sentiment d'être devenue un tas d'ordures. D'abord traduit en langue allemande, ce premier livre d'une jeune Ghanéenne qui a retrouvé son pays natal retient l'attention par la force qu'il dégage, entre la brutalité du témoignage et la fausse naïveté.

J.-L. D.

Maison hantée

Seamus Deane retrace la quête d'un enfant pour découvrir le secret qui pèse sur sa famille. Un roman qui s'ajuste aux déchirements d'un pays : l'Irlande

À LIRE LA NUIT
(Reading in the Dark)
de Seamus Deane.
Traduit de l'anglais (Irlande) par
Marianne Véron.
Actes Sud, 320 p., 138 F.

Derry, côté catholique, entre après-guerre et *Bloody Sunday*. Pour la dernière fois, Joe parle. Dans un souffle. Il jette la vérité par bribes, par énigmes. Il est le fou, le marginal, l'exclu (l'homosexuel ?), le témoin caché, le messager par qui l'effroyable secret d'*A Lire la nuit* s'articule. Au narrateur parvenu simultanément au terme de son enfance (mention très bien à l'université), de son enquête et de son récit, Joe propose une devinette : *« Il y a un endroit où un homme est mort mais a vécu en fantôme, où un autre homme a vécu en fantôme mais péri en homme, et où un autre homme serait mort en homme mais s'est enfui pour vivre en fantôme. Où crois-tu que ce soit ? »* Joe a délimité le cœur du roman, l'espace de sa recherche, ce lieu unique d'où se révèlent les perspectives parcourues séparément auparavant par l'enfant pour tenter de cerner la faute qui pèse sur sa famille. Pour déterminer l'origine de cette souffrance si particulière, dont il la sent, dont il la sait victime. Et pour s'en affranchir.

Une faute. C'est de cela que naissent les fantômes. De rien de plus. Vivre avec les fantômes, c'est être adulte. C'est vivre avec la faute. Y compris celle que l'on ignore. Y compris celle des autres. C'est se mettre à peser plus lourd que nature. Dans cette Derry où les catholiques sont sous pression et répression permanente, chacun est prêt à supporter en silence sa part du fardeau. Son héritage. Mais l'enfant veut autre chose. Il veut connaître la nature de la faute. Quand, comment et par qui elle a été commise. Identifier les fantômes, leurs itinéraires, la raison de leurs affrontements, la part qu'y ont prise les vivants, puisque la frontière entre les deux mondes est aussi poreuse qu'avec le Donegal voisin. Inlassablement, des années durant, il apprend à donner corps à ces ombres. A dessiner leurs projections, inégales, sur ses parents. Sur la mère, qui sait tout, y compris qu'il sait ce qu'elle sait et en vacille. Sur le père, trop généreux sans doute, comme ses poings de boxeur, pour imaginer qu'une ombre puisse en cacher une autre.

Hormis le football, rien n'attire plus l'enfant que la lecture. Il lit. Dans la nuit. Lire dans l'obscurité (titre original du roman), cela consiste, les lumières éteintes, *« le livre encore ouvert, à reconstruire et imaginer tout ce que j'avais lu, les diverses façons dont l'intrigue aurait pu se dérouler, le roman s'ouvrant sur d'innombrables possibilités dans la nuit »*. Il en ferait une méthode d'écriture si le maître ne s'était lancé dans l'éloge d'un autre style de rédaction, celui d'un élève de la campagne, *« vraiment écrit. Le récit de la simple vérité. »* Alors l'enfant cherche cette *« simple vérité»*, sans pour autant abandonner la nuit. Car la vérité gît dans l'obscurité. Dans les silences qui excèdent ceux que requiert la clandestinité d'être du mauvais côté. Dans ces colmatages sur les failles à peine perceptibles du réel qu'il parcourt du doigt comme il parcourt ses livres, cherchant le déroulement exact de l'intrigue : *« Cela me paraissait calculé et rusé comme un labyrinthe étroitement conçu, avec quelqu'un qui sanglotait en son milieu. »*

Il sait être présent au moment où le grand-père ou le père, la mère ou la tante, le flic, le curé ou Joe, chacun détenteur d'une parcelle de vérité, lâchera un indice qui lui permettra de progresser dans le labyrinthe. De s'en rendre maître. De donner une architecture unique au chaos. Peu à peu, l'enfant s'investit d'une mission : restituer l'histoire dans ses faits. Il se sent élu pour cela. Le meilleur d'entre tous. Le secret découvert (le *« milieu »* atteint), il veillera seul sur des braises allumées cinquante ans auparavant, s'assurant, de loin, à ce qu'elles ne soient jamais tout à fait cendres. Son implacable volonté de savoir n'aura altéré en rien, ni les jeux de son âge (on se souviendra de la bouffonnerie pure du cours de maths, ou de la leçon sur *« les choses de la vie »* donnée par des prêtres désarmants de bêtise), ni la piété familiale.

Seamus Deane est né à Derry, en 1940 comme pourrait l'être son narrateur. Dans son premier recueil de poèmes, *Guerres graduelles* (1972), il écrivait : *« Plus jeune,/Je sentais les morts/Tirer mes pieds/Comme des racines/Et à chaque pas/Je les entendais/crier/ Arrête./Plus vieux,/J'entendais les racines/Mordre. Les cris/avaient cessé. Depuis lors/Je n'ai cessé/de mourir/lentement/par la tête. »* Vingt-cinq ans après, *A Lire la nuit* – son premier roman – est un déni de mort lente, le récit d'une insoumission heureuse, forgée dans la recherche de l'origine de ces *« cris »* ou de ces *« sanglots »*. Ceux d'une famille hantée, d'une ville hantée, d'un pays hanté. Et d'une littérature hantée, dont Seamus Deane s'est attaché depuis de longues années à reconstruire l'histoire en dénonçant les silences et les amalgames de circonstance, bousculant les situations acquises – y compris celle de Yeats – pour montrer précisément comment ses *« cris »* s'ajustent avec les déchirements successifs du pays. Avec *A Lire la nuit*, le romancier rejoint l'historien dans son refus d'une fragmentation de surface de l'histoire et dans sa volonté passionnée d'en restaurer l'unité profonde.

Jean-Louis Perrier

Coup de soleil

Par les yeux d'une fillette, Tim Pears décrit la lente décomposition d'un village. Drôle et savoureux

UN ÉTÉ BRÛLANT
(In The Place of Fallen Leaves),
de Tim Pears.
Traduit de l'anglais
par Marie-Lise Marlière.
Phébus, 344p., **135 F**

Les pâturages de la verte Angleterre ne sont pas toujours aussi paisibles que pourrait le faire croire la douceur des paysages. Du moins pas ceux de Tim Pears, auteur d'un très joli roman caniculaire aux accents proches de Garcia Marquez. Drôle, savoureux, surprenant, *Un été brûlant* baigne dans une atmosphère de cataclysme progressif qui rappelle un peu *Cent ans de solitude*. L'une des forces du livre consiste à introduire le surnaturel par petites touches isolées dans un monde qui n'est *a priori* pas une terre de miracles.

Car c'est sur le fin fonds du Devon, à quelques encablures d'Exeter, que vient s'abattre l'*Eté brûlant* de Tim Pears. Dans un minuscule village accroché au flanc d'une montagne, en surplomb d'une vallée qui semble ne mener nulle part tant l'extérieur est fantomatique, des habitants terrassés subissent quelques semaines – ou quelques mois? – une chaleur épouvantable. Une fillette du nom d'Alison observe cet univers décomposé par la canicule, où l'excès de soleil semble avoir grillé les amarres qui retenaient le village au reste de l'univers.

Avec habileté, Tim Pears présente le petit bourg comme un lieu doublement isolé par sa situation géographique et par les circonstances. Vus par les yeux d'une enfant qui ne quitte guère l'endroit, les villageois semblent vivre en circuit à peu près fermé. L'école est vide car les professeurs sont en grève, *«la Vallée »* ne sort de l'anonymat que par une maigre majuscule, les gens de passage sont vaguement désignés par le terme *«les nouveaux »*, l'histoire des familles qui habitent là l'emporte largement sur celle du monde en général. Le village ne flotte cependant pas dans une apesanteur totale, puisque de rapides annotations le rattachent à la modernité. Mais c'est comme en passant, d'une manière incidente qui renforce encore l'impression de huis clos.

Deux ou trois noms de confiseries très contemporaines – l'histoire se passe au début des années 80 –, de danses à la mode, une allusion aux restrictions budgétaires de Margaret Thatcher ou aux techniques de pointe en matière d'agriculture et voilà que l'ordre des choses se renverse : c'est le monde extérieur qui paraît étrange, et même étranger, tandis que la vie du village suit un cours dont personne ne s'étonne vraiment. A y regarder de près, pourtant, cette existence n'a rien de très ordinaire. Elle paraît aller à rebours du temps, comme si les élucubrations de la grand-mère d'Alison avaient une part de vérité. *« Ma grand-mère ne se trompait peut-être pas après tout, lorsqu'elle soutenait que le temps avait changé de direction, qu'il s'était éloigné de sa trajectoire, avait remonté la spirale et s'était laissé retomber. »*

En fait, tout semble insidieusement aller non pas de travers, mais à l'envers. De curieux petits phénomènes se produisent ici et là, les gens se détraquent comme de vieilles horloges, les pères de famille n'incarnent aucune autorité, le pasteur noie ses doutes et ses aspirations métaphysiques dans le gin, la mémoire des uns et des autres subit des distorsions alarmantes. Mais attention, n'allez pas voir là des miracles. Simplement, Alison voit les choses sous un angle bizarre. *« En penchant ma tête à l'envers, je voyais le monde en arrière. »* Et si le mot *« miracle »* surgit souvent, c'est toujours au sujet d'événements qui n'en sont pas, comme si les mots et les apparences masquaient invariablement les véritables prodiges.

Raphaëlle Rérolle

LeMonde Job: WIV3597--0010-0 WAS LIV3597-10 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0077 Lcp:196 CMYK

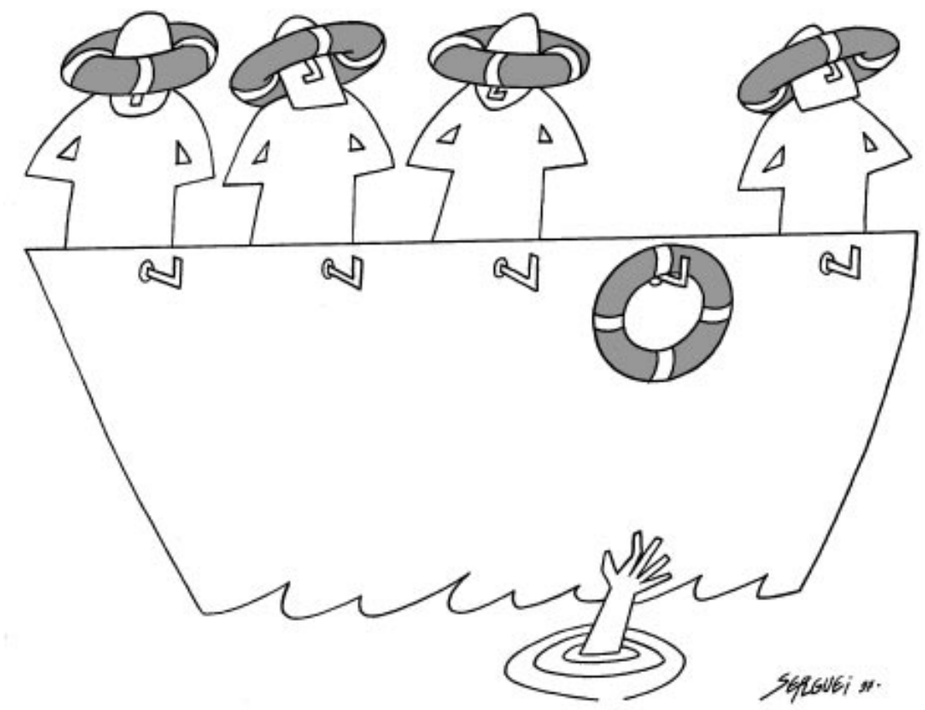
Le crime d'indifférence

LE BIEN ET LE MAL
Lettres immorales d'Allemagne et de France
d'André Glucksmann.
Robert Laffont, 330 p., 139 F
(en librairie le 8 septembre).

De chaque côté du Rhin, sur les champs de ruines de 1945, on a choisi de rebâtir des immeubles, de retracer les rues, de remettre en route usines et tracteurs, de reconstruire à mesure écoles, crèches et hôpitaux. Pour les âmes, on verrait plus tard. On accorda seulement au nazisme, aux massacres de masse, aux collaborateurs, aux victimes éventuellement, une intense mais brève attention. Juste assez pour faire mine de tourner la page, et se mettre au travail. Il y avait trop de questions, et de trop grande portée, pour s'en préoccuper. Où mettre la masse des morts ? Le triomphe de l'inhumain ? Comment comprendre que l'impossible ait eu lieu ? Que faire de cette réalité ? Autant de tourments qui ne tinrent pas le devant de la scène. Les bétonneuses étaient pressées, les grues s'activaient. La barbarie fut condamnée sans qu'on cherche à savoir ce qui l'avait produite. Retrousser les manches était plus simple que fouailler les responsabilités. La prospérité devint un impeccable mot d'ordre. Le charbon et l'acier ouvrirent la voie, vinrent ensuite l'agroalimentaire et les hautes technologies, s'installèrent enfin des hypermarchés et des centres commerciaux. La télévision s'installa dans les salons, passa en couleur et continua par satellites. Chacun put bientôt poser un micro-ondes sur le lave-vaisselle. L'Allemagne et la France sont aujourd'hui la troisième et la quatrième puissance économique au monde.

En un demi-siècle, l'Europe du Nord-Ouest n'a pas seulement assuré son confort en posant de la moquette sous des canapés en cuir. Elle a édifié un magnifique système d'indifférence, en perfectionnant une insensibilité sans précédent envers la misère du monde. Les uns peuvent s'étriper, les autres crever de faim, notre confort passe d'abord, la tranquillité de nos digestions doit être assurée. Naguère, de puissantes querelles opposaient les tenants de politiques opposées. Des questions de principe voyaient s'affronter les nations comme les individus. Il arrivait même qu'on veuille aller mourir pour défendre la liberté des autres. Cette seule éventualité semble appartenir à un autre monde, très lointain. Tout est devenu lisse, sans aspérité ni importance. Les voitures ont remplacé les idéaux, les vidéos tiennent lieu de conscience. Pour atteindre pareil ce résultat, il a fallu éviter soigneusement de penser. Des directives spéciales ont été mises en œuvre : engagement zéro, balance du commerce extérieur contre réflexion, taux de change contre philosophie – tout pour la croissance, un pour cent pour la culture. Pour accéder au règne de l'intérêt et de la rentabilité, il a fallu ranger l'histoire, mettre au placard des siècles de préoccupations morales et politiques. L'Europe, pour devenir indifférente, a dû tenter de nier l'existence du mal. Elle s'est efforcée de s'oublier elle-même et s'est appliquée à cultiver l'amnésie. La France et l'Allemagne ont essayé obstinément de tenir pour négligeables et antiques leurs divergences intellectuelles, les oppositions de leurs littératures, les traces des guerres mondiales qui les opposèrent.

Heureusement, ça ne marche pas. Pas encore. Quelques voix s'efforcent de rendre le jeu plus compliqué. André Glucksmann, dans une série de lettres que s'échangent la part française et la part allemande de son propre esprit, insiste principalement sur la nécessité de reconnaître l'existence du mal en nous pour le combattre. Cessons de croire que, globalement, tout va bien. L'inhumain n'est pas un accident de parcours ou un passage obligé qui révélera son sens positif à l'étape suivante. Convenons que des horreurs existent, que nul dessein de la Providence ne rattrape, ne dissout ni n'absout, et que personne ne peut se permettre de tenir pour négligeables. Face aux atrocités, l'indifférence est impossible ou criminelle. Convenons surtout – c'est plus difficile, et en un sens plus important – que cet inhumain est d'abord à chercher et à combattre en nous-mêmes, dans notre for intérieur, nos intimes penchants. Les barbares ne sont pas les autres, ceux d'en face, ceux d'ailleurs ou ceux d'autrefois. C'est en chacun, à chaque moment, ici, que se produit ou non le consentement à l'indifférence. Si nous luttons, c'est d'abord contre un nazi intérieur. Pour cheminer sur cette voie, Glucksmann réactive des figures de l'histoire intellectuelle et brosse par touches alternées des portraits parallèles de la France et de l'Allemagne.



Sachant que le résumé caricature, on indiquera tout de même qu'il privilégie dans la tradition française la lucidité des classiques

L'Europe prospère regarde mourir autour d'elle sans bouger. Quel rapport entre cette apathie et les massacres nazis ?

s'exerçant à la contemplation du mal. Aux Français qu'il préfère appartiennent un sens de la noirceur dans le diagnostic, une expérience du désenchantement permettant de reconnaître l'existence du mal humain le plus aigu. Voyez Racine décrivant Néron, le disant *« plus que cruel »,* parce qu'il n'a ni regard ni égard pour les souffrances qu'il provoque – indifférent à ce qu'éprouvent ses victimes comme à lui-même. Aux Allemands reviendrait en revanche une exigence inentamable d'optimisme et de sens de l'histoire. Quelles que soient les circonstances, le Docteur Pangloss serait toujours prêt à expliquer que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Il serait seulement, selon les doctrines, travesti de manière plus ou moins élaborée. On peut reprocher bien des choses à André Glucksmann – formules hâtives, courts-circuits, foisonnement des thèmes –, on ne saurait lui refuser une ardeur à éveiller la réflexion, un sens vif du rapprochement entre actualité et philosophie, un souci de combattre le « crime d'indifférence ».

Cette expression forgée par Hermann Broch en 1945 pour parler de l'attitude des Allemands sous le nazisme vaut qu'on s'y arrête. Après tout, celui qui demeure indifférent peut paraître ne rien faire de mal. D'ailleurs, il ne fait rien, il n'a rien fait, tout le monde peut témoigner en outre qu'il ne ferait pas de mal à une mouche. Que pourrait-on lui reprocher ? Quel mauvais procès essaie-t-on de lui intenter ? Les victimes ont eu des bourreaux, des tortionnaires les ont démembrées, affamées, violées, assassinées, tout cela est bien dommage, c'est même terrible, mais lui, que pouvait-il à cela ? Il n'était que très mal informé, on peut presque dire pas du tout, non il ne savait rien, les bourreaux d'ailleurs ont été poursuivis, oui, condamnés, enfin, la plupart, en tout cas les responsables, oui, ils ont été poursuivis. Personne n'a formulé de plainte contre lui, il n'y a pas lieu, il n'a rien fait, personne ne pourrait prouver qu'il soit responsable, lui, de quoi que ce soit, il a seulement obéi, dans des circonstances normales, des situations banales...

Ce sont toujours les mêmes propos, toujours les autres dont c'est la faute. Toujours les mêmes arguments plaidant la même irresponsabilité. Contre ces dénégations qui aident toutes les atrocités à se répéter, il faut au contraire soutenir ceci : celui qui ne fait rien tue. Parce qu'il laisse faire, qu'il oublie de refuser, qu'il défait en lui-même ce qui pourrait et devrait le faire agir, qu'il glace l'humain – c'est cela qui tue. L'indifférence est évidemment le crime parfait : pas de preuve, pas de poursuite. On ne se donnera par ailleurs ni beau rôle ni bonne conscience en laissant croire que seuls les autres seraient indifférents. Tout le monde est coupable. La diversité des circonstances change cette situation beaucoup moins qu'on ne pense. Dénominateur commun : le choix mécanique de ne pas savoir ce qu'on sait, de considérer la réalité de biais, en regardant non pas ce qu'il y à voir, le mal qu'on fait ou qu'on laisse faire, mais toujours ailleurs. Question non subsidiaire : une fois qu'on sait cela, la situation est-elle réellement différente ?

Parcours d'un « universitaire en politique »

UNE MÉMOIRE RÉPUBLICAINE
Jean-Marcel Jeanneney.
Entretiens avec Jean Lacouture,
Seuil, 348 p., 160 F.

A quatre-vingt-sept ans, Jean-Marcel Jeanneney s'est plié à l'exercice difficile de la confession. De son propre aveu, Jean Lacouture, qui a recueilli ses propos, a essayé de se maintenir dans une position médiane, entre le *« compagnon de route »* et l'*« inquisiteur »*. L'ouvrage reprend le fil chronologique de la carrière de *« l'universitaire en politique »*. Fils du dernier président du Sénat de la IIIe République, Jules Jeanneney, Jean-Marcel Jeanneney a en effet partagé son temps entre l'enseignement (le droit à Grenoble, l'économie à Paris), l'expertise économique, puisqu'il fut notamment nommé membre du Conseil économique et social en 1964 et a présidé l'Observatoire français des conjonctures économiques (OFCE) jusqu'en 1989, l'écriture (sa dernière réponse à la crise par la création de monnaie dans *Ecoute la France qui gronde* publiée en 1996 a fait couler beaucoup d'encre) et la politique à tous les échelons de la fonction publique. Du ministère de l'industrie et du commerce du gouvernement Michel Debré aux affaires sociales sous Georges Pompidou, de l'ambassade française en Algérie en juillet 1962-avril 1963 à la députation de l'Isère ravie à Pierre Mendès France en 1968 en passant par la mairie de Rioz (Haute-Saône) en 1967, il avoue avec fierté : *« J'appartiens à une famille qui eut toujours le culte de l'Etat. »*

De Clemenceau à de Gaulle, la lucidité avec laquelle Jean-Marcel Jeanneney juge les personnages qu'il a côtoyés, Michel Debré et son *« tempérament autoritaire »*, Pierre Mendès France et *« son désintéressement »*, fait de ces entretiens un précieux témoignage.

Irène Pucci

Un brin de tchatche, version banlieue

Sous la forme d'un dictionnaire, Jean-Pierre Goudailler tente de saisir dans toute sa diversité le parler des cités, fruit de métissage et de multiples constructions lexicales

COMMENT TU TCHATCHES !
de Jean-Pierre Goudailler.
Préface de Claude Hagège,
éd. Maisonneuve-Larose,
92 p., 98 F.

Dans un livre récent où, grâce à l'exclamation, le titre délivre une forte admiration : *Comment tu tchatches !*, Jean-Pierre Goudailler s'attache à « décrire » sous forme de dictionnaire (*« 700 entrées extraites d'une base de données qui en comporte 1 300 environ »* – du travail sérieux, donc !), le néo-français, c'est-à-dire le parler des cités ou des banlieues par opposition à l'argot classique qui se prend à ressembler à la République jamais aussi belle que sous l'Empire. Naturellement, ce néofrançais donne naissance à quelques stéréotypes qui sans surprise se résument ainsi : *« On ne parle plus français dans les banlieues »* – et à certains néologismes aussi malgracieux qu'un commissaire de Simenon : *« verlanisation »* ou pis encore *« reverlanisation »*. Le plus drôle, c'est que ce français réagit sur celui de Jean-Pierre Goudailler, lequel paraît nourrir une grande affection, quasi maladive, pour le pléonasme *« voire même »*. Regardez sous Nesbi : *« affaires plus ou moins douteuses, voire même illicites »* ou sous Ness : *« affaires plus ou moins douteuses – voire même illicites/trafic »*. On trouve encore *« s'avérer vrai »*. Dans sa trop grande bienveillance, Joseph Hanse (1) n'exclut pas absolument ces tours. Mais on rencontre aussi un curieux emploi de *« ceci »* en fin de paragraphe : « "Ceci" *n'est pas sans incidence sur les formes linguistiques qui sont relevées. »* Mais enfin, pour les nostalgiques de l'argot classique, des traductions/adaptations sont éventuellement proposées. Ainsi sous Patron : *« Le patron i capte qu'tchi à ma tchatche »*. *« Ma jactance, mon dab, y entrave qu'dalle »* et enfin *« Mon père ne comprend pas mon langage. »* Sous Iep (pied) : *« On y va en caisse ou à iep. »* *« On prend la bagnole ou on y va à pinces. »* Enfin : *« Nous y allons en voiture ou à pied. »* Sous Gazeuse : *« C'est à la gazeuse qu'on s'est fait pécho dans le trom. »* *« C'est à la lacrymo qu'on s'est fait r'filer une trempe dans l'tube. »* Enfin : *« On a été agressé dans le métro à la bombe lacrymogène. »* On le voit, le français reste au centre, et le néofrançais emprunte à toutes mains, d'où l'idée de fracture sociale dont tout le monde parle.

Jean-Pierre Goudailler dresse un petit répertoire : – emprunts à l'arabe : *ahchouma* (honte), *maboul*

Denis Slatka

(fou), *roumi* (Français de souche), *doura* (tour, virée), – emprunts aux Tsiganes, *choucard* (boule, fondement, postérieur, cul en argot serbo-croate) et aussi *bouillav,* posséder sexuellement, tromper quelqu'un, d'un substantif sinto-piémontais. Le bambara donne *go* et le wolof *gorette.* Bien entendu, l'argot anglo-américain joue un grand rôle, témoins entre autres *boss* (chef de bande), *cash* (espèces, argent), *destroy* (détruire, frapper), *shit* (drogue). L'essentiel est probablement le verlan, déjà signalé par Pierre Merle (2), *« D'abord, il y a l'indispensable français-rock, coupé de jargon drogue, dans lequel on verse deux doigts d'extraits de spots publicitaires* (...). *Puis on ajoute un zeste de pataouète, genre la tchatche* (...). *On assaisonne de quelques gouttes de langage informatique puis on nappe généreusement de verlan »* ; ainsi rage donne *gera,* mastoc donne *stocma,* beau gosse engendre *gosse bo* et *tainpu* vient de putain, etc. Au besoin le verlan se conjugue avec d'autres procédés, l'apocope ou l'aphérèse. Alors américain donne *ricain* par aphérèse, d'où le verlan *cainri,* tandis que l'apocope permet de supprimer la syllabe finale : *zesse* est l'apocope de *zesgon* ou l'aphérèse de gonzesse.

Le verlan est si simple qu'il a réussi à supplanter le largonji dont il ne reste plus, selon Jean-Pierre Goudailler, qu'*en loucedé,* comme du loucherbem il reste *loufoque,* de fou *(louf),* nanti alors d'un suffixe argotique - *oque,* qu'on retrouve dans *probloque* ou *amerloque,* etc.

Mais alors, quand utilise-t-on le verlan ? *« Le Marseillais il ne parle pas verlan (quelle chance), c'est le Parisien qui parle verlan. »*

A ces procédés formels s'ajoutent classiquement la métaphore et la métonymie, reconnues par Roman Jakobson (pas cité ici, pourquoi ?) comme les deux pôles essentiels du langage. Voici un exemple de métonymie : *casquettes,* contrôleurs RATP en région parisienne. Cet exemple est intéressant, car il montre que le français des cités varie selon les régions. Ce français est différent à Paris, Lille, Lyon ou Marseille. Un autre exemple est *pelo,* issu du sinto (sexe de l'homme, pénis), qui désigne l'homme. Et maintenant voici trois exemples de métaphore : *caisse,* glosée ainsi par Jean-Pierre Goudaillier *« substantif argotique utilisé par analogie de forme avec la carrosserie d'une voiture de type berline » ;* et voici *findus, « une fille qui a peu de formes est ici comparée par métaphore à un poisson pané Findus* (...) ; ou encore *skeud, « une fille qui a peu de formes est comparée à un disque »*). Comme disait l'impayable Jacques Toubon, alors ministre de la culture : l'argot de Saint-Denis *« plutôt que* (...) *celui de Brooklyn »*. Tous ces emprunts et procédés expliquent la multiplication des synonymes qui prolifèrent (pour compenser aussi l'usure rapide des tours et des termes). Voici pour le sexe et pour faire enrager pape et cardinaux : pourcapote, préservatif, *cagoule, gumschwi, potéca ; pour* homosexuel, *boulère, dèp, fiotte, macoumé, trav* (...) *;* pour seins, poitrine de femme, *airbags, ananas, bzazels, seins, poumons, rovers...* Les communautés : arabe, maghrébine, *beur, rabza* (...) ; chinoise, jaune, *miaou, noich, oinich* (...).

Par là, on voit clairement qu'il n'y a pas que le verlan, on relève aussi des mots rebeus *« avec des mots cainfs, créoles, gitans* (...) *»* Par là, on voit encore que le français est plus accueillant que les Français. En tout cas, ici, rien d'antifrançais. Et plutôt que de vitupérer, il convient de se dire avec Henri Meschonnic qui cite en l'approuvant Ernst-Robert Curtius, dans un livre intelligent et pugnace (3) : *« Même en France, on a souvent recours à ce concept de "*non-français*", qui n'est au fond qu'un mélange de paresse d'esprit et de préjugés. »*

Deux faits apparaissent clairement, qui changent la hiérarchie des fonctions par rapport à l'argot classique. Selon Jean-Pierre Goudailler, le vieil argot est prioritairement fondé sur la fonction cryptique ; vient ensuite la fonction ludique, et enfin la fonction identitaire. Pour l'argot sociologique, le tout s'organise ainsi : d'abord la fonction identitaire, puis la fonction cryptique, et enfin ludique.

Il est clair aussi que tous les termes ne sont pas susceptibles d'être transformés en verlan. En tout cas, avec ce dictionnaire vous éviterez : *« Je m'en tamponne le coquillard »,* un brin désuet ou ringardos, au profit de *« Je m'en bats l'œil »,* ou mieux encore : *« Je m'en bats les yecous »* (verlan de couilles, pour Jacques Chirac).

(1) Joseph Hanse, *Nouveau dictionnaire des difficultés du français moderne,* édition mise à jour et enrichie, Duculot, Paris-Gembloux.
(2) Pierre Merle, *Le Blues de l'argot,* Le Seuil, Paris.
(3) Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure,* Hachette. *(Voir « Le Monde des livres » du 7 juillet.)*

Dans les concepts et l'histoire de la philosophie

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
de Michel Meyer.
Le Livre de Poche, « Biblio Essais » (inédit), 160 p., 32 F.

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?
de Jean-Pierre Faye.
Armand Colin, 192 p., 105 F.

Conçu pour un large public, l'ouvrage de Michel Meyer se présente comme un inventaire des grands thèmes de la philosophie classique, tels qu'on les enseigne aujourd'hui en classe terminale ou dans le premier cycle universitaire. Du statut de la science à celui de l'art ou de la religion, du concept de réalité à celui de raison, du corps et du désir au pouvoir et au sacré, de la morale à la politique – rien n'est oublié. L'ensemble se lit aisément, car Michel Meyer possède un art certain pour rendre « problématiques » (mot qu'il affectionne) les opinions les mieux reçues. On peut regretter, cependant, que le souci de lisibilité l'ait quelquefois conduit à des généralisations – ou des simplifications – excessives.

Le travail de Jean-Pierre Faye est, en comparaison, plus difficile, mais plus stimulant. Faye, il est vrai, se soucie moins de dresser un état des lieux que d'élaborer l'idée selon laquelle la philosophie ne serait rien en dehors de l'histoire – et, d'abord, en dehors de sa propre histoire. Comprendre le sens de l'activité qui la définit veut donc dire, pour lui, reconstituer le « parcours » – historique et géographique – des grands concepts (l'être, le sujet, la raison, le langage) autour desquels tourne, depuis vingt-cinq siècles, ce que l'Occident nomme « métaphysique ».

Christian Delacampagne

LeMonde Job: WIV3597--0011-0 WAS LIV3597-11 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0078 Lcp:196 CMYK

Une guerre de cinquante ans contre la « Perfide Suisse »

Dans un réquisitoire accablant pour Berne, Tom Bower démêle avec précision ce que l'on nomme – improprement – l'affaire de l'or nazi. Un propos qui s'élargit avec l'essai de Claude Mossé sur la vie politique et financière de la Confédération helvétique pendant la deuxième guerre mondiale

L'OR NAZI
Les banques suisses et les Juifs (Blood Money. The Swiss, the Nazis and the looted Billions)
de Tom Bower.
Traduit de l'anglais par Marie Demoncel
Plon, 379 p., 129 F.
CES MESSIEURS DE BERNE 1939-1945
de Claude Mossé.
Stock, 335 p., 130 F.
(en librairie le 10 septembre).

Voici, avec l'ouvrage de Tom Bower, le guide le plus attendu et le plus complet permettant de démêler enfin, avec clarté, l'écheveau qu'on baptise du terme impropre d'affaire de l'« or nazi » (en réalité, il s'agit pour l'essentiel de biens volés pendant la période nazie par l'Allemagne, puis blanchi ou recelé en Suisse). Le réquisitoire est accablant pour Berne, et l'on sent bien à la lecture du texte à quel point pour les arrogants banquiers et diplomates suisses, pour le sacro-saint secret bancaire et pour le mythe de la neutralité d'une Confédération helvétique qui fut le marchand d'armes et le coffre-fort du IIIe Reich, la terre tremble.

Tom Bower est un journaliste d'investigation britannique, auteur en 1981 d'un ouvrage sur l'échec de la dénazification (1). Son point de vue est ici proche de celui des organisations juives qui, à la suite du Congrès juif mondial et de son président, Edgar Bronfman, avec l'appui du sénateur républicain D'Amato, mènent depuis quelques années l'offensive tambour battant pour obliger Berne et ses banques à clore, en restituant les biens des victimes qu'ils détiennent encore, le dernier chapitre de la Shoah.

Pourtant, les méthodes de ceux que Bower baptise les « nouveaux croisés », par opposition aux fonctionnaires du Trésor américain qui, les premiers, tentèrent sans grands succès de faire rendre gorge à Berne au sortir de la deuxième guerre mondiale, ces méthodes ont été l'objet de critiques. Beaucoup d'historiens suisses, qui avaient été parmi les premiers a dénoncer les malversations de leur gouvernement, se sont récriés devant la méthode consistant à brandir des archives accusatrices face aux caméras, sans analyse critique, ni référence au contexte. Cela dit, la nécessaire discussion critique d'un document ne saurait venir étouffer non plus ce qu'il comporte de vérité gênante. Tom Bower s'appuie, lui aussi, sur les travaux les plus récents de ces mêmes historiens suisses, et son réquisitoire reste précis, convaincant et accablant.

Bower s'applique avec talent à étriller les arguments que la partie suisse avance sans cesse pour sa défense. Il montre par exemple que si le secret bancaire a donné lieu à une loi fédérale en 1934, le projet n'en fut déposé que dix-huit jours seulement après l'élection de Hitler. Pouvait-il vraiment viser à protéger les futures victimes du nazisme ? Si dès 1922 on décida de sceller les comptes du secret le plus impénétrable, ce fut parce qu'une menace d'un impôt sur les capitaux suisses avait entraîné des transferts massifs d'argent à Londres, et non par souci humanitaire.

L'OPÉRATION « SAFEHAVEN »

La plus grande partie du livre est consacrée à l'histoire d'un échec : celui de l'opération « Safehaven » (zone de refuge) née dans les bureaux du secrétaire du Trésor américain, Henry Morgenthau. Il s'agissait pour les Alliés d'empêcher l'Allemagne d'obtenir des devises étrangères nécessaires au financement de ses importations et, après la fin du conflit, d'éviter toute éventuelle reconstitution de la puissance nazie. Sous l'influence de ce programme, les premiers « croisés », du Trésor, obtinrent – difficilement – des Suisses, en février 1945, le gel des avoirs allemands. Aussi bien du reste celui des victimes que celui des bourreaux. L'or en provenance de l'Allemagne nazie entra donc en Suisse jusqu'à l'extrême fin de la guerre.

En revanche, les autorités suisses surent refouler impitoyablement de leur sol des milliers de réfugiés juifs promis à l'extermination (plus de trente mille à quoi s'ajoutent d'innombrables expulsions dont on n'a pas trouvé trace, ou ceux qui, comme les enfants de Voiron, récemment sous les feux de l'actualité, virent leur salut mis en échec par l'intransigeance helvétique). Il est vrai, sur cette question des réfugiés, le dossier des Alliés en général, et des Américains en particulier, n'est pas plus brillant. Cela, Bower aurait pu le rappeler, quand il évoque la politique fortement imprégnée d'antisémitisme du ministre de la justice et de la police, Eduard von Steiger et de son chef de la division de police, Heinrich Rothmund, qui fut, on le sait, à l'origine de l'invention du tampon « J » (juif) sur les passeports des fugitifs du nazisme. Interrogé par le *Journal de Genève et Gazette de Lausanne* du 10 février 1997, un autre historien, américain, David Wyman (2), faisait observer que, pendant toute la durée de l'engagement américain dans la seconde guerre mondiale, le nombre de personnes juives et non juives admises aux Etats-Unis ne dépassa pas 21 000 (il y avait 47 000 réfugiés juifs et non juifs, en 1944, en Suisse).

Tom Bower estime que ce furent les divisions des Alliés qui permirent aux Suisses, menés par l'ancien ambassadeur de Berne à Vichy, admirateur de Philippe Pétain, Walter Stucki, de se tirer au mieux des négociations de Washington, en 1946, avant que l'affaire ne se perde dans les limbes de la guerre froide. Pourtant, Emil Puhl, le directeur adjoint de la Reichsbank avait révélé dès 1945 que les Suisses avaient en connaissance de cause accepté de l'or pillé. Quant aux biens juifs en déshérence, Bower, sans reprendre à son compte le chiffre, parfois avancé, de 7 milliards de dollars d'aujourd'hui, rapporte qu'en mars 1959 un banquier suisse aurait estimé les avoirs appartenant à des personnes disparues à « des centaines de millions ». De l'argent impossible à localiser ? Voire. L'une des révélations les plus surprenantes aura été lâchée par Walter Stucki lui-même : dans le passé, affirma-t-il, également en 1959, les banques prenaient note de la religion de leurs nouveaux clients...

L'antisémitisme traditionnel saupoudrant les chancelleries aura lui aussi fait son office, pour retarder d'un demi-siècle l'explosion d'un scandale maintenant international. En 1946, le département d'Etat américain laissa le Trésor s'empêtrer dans les négociations. Le Foreign Office craignait que les biens juifs en déshérence remis aux organismes comme l'IRO (l'Organisation internationale pour les réfugiés) n'aillent dans la poche des sionistes qu'il combattait alors en Palestine. De plus l'économie britannique avait désespérément besoin de prêts suisses. A cet égard, le livre de Tom Bower est un excellent antidote pour ceux qui croient encore au mythe de la « puissance juive ». Ni les gouvernements défaillants ni les organisations juives ne furent en mesure d'obtenir de Berne des restitutions de simple justice, voire de simple bon sens. De fait, certaines situations perpétuant la persécution, confinaient à l'absurde. Des juifs allemands, que Hitler avait déchus de leur nationalité, survivants de la Shoah, et qui croupissaient dans les camps de personnes déplacées se virent interdire la disposition de leurs biens en Suisse, sous prétexte qu'ils étaient... en Allemagne et que les avoirs allemands étaient gelés.

A en croire Tom Bower – qui égratigne au passage le désordre régnant dans nos archives contemporaines –, la France ne s'est pas mieux comportée. Dans la zone d'occupation française en Allemagne, révèle-t-il entre autres, on s'empressa de remettre aux Länder le soin de distribuer les biens en deshérence. Bref, sous prétexte de ne pas faire de distinction d'ordre religieux entre « victimes » du nazisme, on distribuait à la population allemande des sommes en grande partie d'origine juive – de l'aveu même d'un fonctionnaire du Quai d'Orsay. L'immoralité des uns n'efface pas cependant aux yeux de Bower l'ignominie des autres. Elle culmine, lorsque Berne, en 1949, consent à se payer de la nationalisation des avoirs suisses dans la Pologne ou la Hongrie communiste, sur les biens en déshérence laissés par les juifs polonais ou hongrois exterminés.

Il est tentant d'attribuer ce déluge cinquantenaire de mauvaise foi et de double langage au seul Conseil fédéral – les « messieurs de Berne » – exonérant ainsi une population helvétique désinformée de l'opprobre qui s'abat désormais sur les banques ou sur l'Etat. Le titre même du livre de Claude Mossé tendrait à le suggérer. Mais Claude Mossé rappelle aussi qu'une moitié des Suisses, à en croire les sondages, désapprouvent l'action de leur compatriote, Christophe Meili, ce vigile de l'Union des Banques suisses, qui, en janvier 1997, a sauvé de la destruction promise des documents apportant la preuve de l'existence à l'UBS de comptes ayant appartenu à des juifs, victimes de la Shoah.

Le propos de Claude Mossé ne porte pas seulement sur la question de l'or et des biens juifs en déshérence. Pour ce journaliste français de la radio-télévision suisse romande qui a vécu quarante années dans un pays où, dit-il, on fait sortir les étrangers des conférences de rédaction dès lors qu'il y est question de politique locale, cet ouvrage est l'occasion de briser un silence, si caractéristique de la vie politique et financière helvétique. Claude Mossé le fait, avec une jubilation visible, quoiqu'un peu brouillonne. Pour le néophyte français, peu au fait de ce que fut la guerre côté suisse, ce livre est une bonne introduction à la période. Même si tout n'y est pas nouveau, il fourmille de portraits, à commencer par celui du sinistre banquier François Genoud, qui joua lui aussi sa partie dans le transfert de l'or pillé.

On a nettement l'impression que, pour Claude Mossé, la dichotomie entre Collaboration et Résistance, familière aux historiens de l'Occupation en France, s'applique au cas suisse. Tandis que les « messieurs de Berne », au premier chef le Vaudois Marcel Pilet-Golaz, conseiller fédéral chargé de la diplomatie helvétique pendant la période, auraient nettement opté pour une version pro-allemande de la neutralité, le chef de l'armée, le général Henri Guisan aurait incarné une version du même neutralisme moins favorable aux nazis. Le danger d'invasion d'une Suisse de quatre millions d'habitants ceinturée par l'Axe était-il à ce point pressant que la Suisse ait dû se montrer aussi complaisante envers le Reich ? Telle serait l'ultime justification de l'attitude suisse pendant la guerre. Claude Mossé, à la suite de la plupart des historiens helvétiques, rejette cet argument parfois avancé pour plaider la cause de Berne. L'opération « Tannenbaum » – le projet d'invasion allemande – n'a été, selon lui, qu'une manœuvre psychologique, et jamais Hitler n'aurait envisagé sérieusement d'annexer ce pays. Certains officiels suisses comme le chef des services secrets, le colonel Masson, à l'occasion employeur de François Genoud, savaient que le plan « Tannenbaum » n'était que du bluff. Reste à souhaiter que le décalage entre une information historique et sa pénétration dans la conscience publique ne dure pas un demi-siècle.

Nicolas Weill

(1) *Blind Eye to Murder – The Pledge Betrayed* (« Quand on ferme les yeux sur le meurtre – la promesse trahie »). On lui doit également un *Klaus Barbie, itinéraire d'un bourreau ordinaire* (Calmann-Lévy, pour la traduction française).
(2) David Wyman est l'auteur de *L'Abandon des juifs* (Flammarion, pour la traduction française)

Sully, l'ascension du financier

Bernard Barbiche et Ségolène de Dainville-Barbiche dépeignent un homme complexe et l'impact de sa fonction dans la construction de l'Etat moderne

SULLY
de Bernard Barbiche
et Ségolène de Dainville-Barbiche.
Fayard, 698 p., 170 F.

S'il est, en France, un ministre des finances populaire, c'est bien le gentilhomme protestant Maximilien de Béthune, duc de Sully. Autour du personnage et de son action s'est forgée, au cours des siècles, une véritable légende. En ressortent – *« Labourage et pâturage sont les deux mamelles de la France »* oblige – sa prédilection pour l'agriculture, sa fidélité à Henri IV (à qui son père l'avait « donné » dès l'enfance), son goût de l'ordre, son amour du travail, son sens de l'économie et son austérité s'opposant au vagabondage sexuel de son maître. En lui s'incarnent les valeurs ancestrales du pays auxquelles les Français sont toujours attachés.

C'est pourtant un autre Sully que dépeignent Bernard Barbiche et Ségolène de Dainville-Barbiche dans une savante synthèse s'inspirant des recherches réalisées, sur le ministre et son époque, depuis trente ans et dont beaucoup ont été effectuées ou dirigées par le premier des auteurs. Arrogant et grossier, ce huguenot ne dédaigne pas les *« bonnes fortunes »* et danse tous les soirs dans sa demeure de l'Arsenal. Porté sur le *« baroud »* au temps de sa jeunesse, il devient très vite un véritable homme d'Etat et un redoutable expert quand le roi lui confie des charges publiques. Ce pourfendeur de financiers utilise leurs services et leurs méthodes quand il les estime utiles au royaume et pour sa fortune personnelle. Ce rustre est un homme cultivé. Instruit par Florent Chrestien, il se délecte de mathématiques, d'histoire ancienne ou contemporaine et de littératures grecque et romaine. Il écrit aussi ses *Mémoires,* maintes fois remises sur le métier et si peu conformes à la réalité ; des *Traités* de caractère technique, un *Abrégé de la vie de Henri Auguste* (1609), des *Parallèles de César et de Henry le Grand* en vers (1615) et au moins un roman, *Gélastide*, qui raconte, de manière fort leste, les amours incestueuses de la reine Myrrha pour son beau-fils. Au total, un homme de la Renaissance, original et beaucoup plus complexe qu'on ne le croit.

Mais il y a plus dans le livre de Bernard et Ségolène Barbiche qu'une simple remise à plat du portrait de l'homme privé. Leur *Sully* décrit la manière dont on parvient et se maintient au pouvoir en France au XVIIe siècle, et l'impact décisif du ministre dans le gouvernement du royaume. Si toute carrière politique ne peut exister, à l'époque, sans la faveur du souverain, il faut savoir la mériter. Quatre types de services le font remarquer parmi d'autres fidèles par le roi de Navarre, puis de France, entre 1576 et 1598 ; ses actions d'éclat sur les champs de bataille ; ses qualités de diplomate dans les affaires d'Etat ou personnelles ; ses capacités à toujours trouver l'argent nécessaire à la conduite des opérations ; la sagesse de ses avis sur toutes les questions du moment. Les récompenses tardent à venir mais son entrée au conseil des finances et son accès à la surintendance des finances (sans y avoir jamais été nommé) entre 1594 et 1598 sont le prélude d'une irrésistible ascension. En moins de dix ans, il devient surintendant des fortifications, grand voyer de France, grand maître de l'artillerie, capitaine de cent hommes d'armes, grand officier de la Couronne, gouverneur de la Bastille, conseiller d'honneur au Parlement de Paris, surintendant des bâtiments, voyer particulier de Paris, gouverneur du Poitou, marquis de Rosny puis pair et duc de Sully. S'il doit partager le pouvoir avec Nicolas de Neufville et le chancelier Pomponne de Bellièvre de 1598 à 1604, il n'en va plus de même par la suite.

Sa conduite aux affaires est typique des hommes politiques du temps. Le ministre s'appuie sur un réseau de *« fidèles et créatures »* répertoriés dans un précieux dictionnaire biographique ; il fait bénéficier sa famille de sa promotion ; sa fortune s'arrondit pour atteindre, à sa mort, plus de 5 millions de livres dont 60 % en terres dispersées dans tout le royaume ; pour lutter contre les *« cabales »* de ses ennemis, il utilise les services d'écrivains chargés de défendre sa politique.

L'assassinat du souverain ne peut que remettre en cause un tel pouvoir, si évidemment lié à sa personne et donc si fragile. La cohabitation avec la nouvelle équipe gouvernementale, autour de la régente, lui paraissant impossible, Sully démissionne. On ne le retient pas. Pensant qu'il reviendra prochainement en grâce, il est très prudent lors des révoltes nobiliaires et protestantes de la Régence. Mais ni Louis XIII ni Richelieu ne le rappellent. Il perd toutes ses charges (mais devient maréchal de France en 1634 en compensation) et occupe les trente ans de sa retraite à écrire, régler des problèmes familiaux, gérer sa fortune et son devenir.

La France lui doit beaucoup. Bernard et Ségolène Barbiche expliquent remarquablement la manière dont le ministre reconstruit, en moins de douze années, le royaume épuisé par les guerres civiles. Il y a plus cependant. Par le cumul de ses attributions, par la création de la charge de grand voyer à compétence nationale, il renforce la centralisation de l'Etat et fait progresser le pouvoir royal, sans violence, reculant quand le besoin s'en fait sentir, ainsi lors de l'application de la nouvelle « taxe de la pancarte ». Son succès sur Bellièvre marque la victoire du financier et de l'économie sur le judiciaire. A ces titres, son rôle dans la construction de l'Etat moderne est essentiel.

Françoise Bayard

La Gaule au péril du classicisme

Dans un ouvrage ambitieux, érudit et peu pédagogique, Danièle et Yves Roman tentent une délicate synthèse qui privilégie les textes au détriment de l'archéologie

HISTOIRE DE LA GAULE
VIe s. av. J.-C. – Ier s. ap. J.-C.
de Danièle et Yves Roman.
Fayard, 792 p., 198 F.

Sous la plume de deux universitaires, ce gros volume tente une synthèse sur l'histoire de la Gaule jusqu'au Ier siècle, une période difficile que les historiens hésitent à aborder. Les lecteurs trouveront dans cet ouvrage une multitude d'informations, sur la période considérée comme sur les méthodes de l'historien en général, car de nombreuses incises renvoient à d'autres lieux et à d'autres périodes. La typographie offre, de plus, deux niveaux de lecture, et quelque deux mille notes de références complémentaires. Une première lecture du texte, même attentive, n'en épuise pas la richesse ; on y reviendra certainement avec profit.

Ce foisonnement d'informations masque un peu les objectifs des auteurs. Ils présentent leur vision des faits, discutent avec courtoisie les hypothèses parfois contradictoires des spécialistes, mais leurs conclusions sont souvent noyées dans le flot de leur érudition. Leur pédagogie est allusive ; il faut avoir beaucoup lu sur la période pour comprendre les références aux discussions sur les potins ou sur les cartes de répartition des amphores. On peut se demander, dès lors, quel public est visé. Le sujet est trop vaste pour faire l'objet d'une thèse, les auteurs sont obligés de s'appuyer sur des ouvrages de synthèse plutôt que de retourner aux sources. En revanche, ils n'ont manifestement pas voulu condenser les données pour écrire un manuel, au risque de laisser le lecteur se perdre dans les méandres, voire les impasses transitoires, de la recherche.

Le titre affiché est beaucoup plus large que le contenu de l'ouvrage. Nous débarquons à Marseille sur un bateau grec, et ce qui se passe au-delà des collines de l'Estaque nous reste masqué pendant de longues pages. Ce livre s'appelait originellement *La Gaule antique, une confrontation culturelle* ; il s'agit bien en effet de l'hellénisation et de la romanisation de la Gaule. On n'y trouve rien ou presque sur la société, l'économie, la religion, l'art gaulois. Si le premier âge du fer est cité, c'est seulement dans la mesure où il entretient des relations avec le monde méditerranéen, qui bouleverse, selon les auteurs, ses structures sociales. Mais celles-ci ne sont en fait jamais décrites ni analysées. De même, l'expansion celtique n'est abordée que de façon allusive, et uniquement quand elle pénètre en Italie.

Ce point de vue étroitement méditerranéen sur la Gaule n'est pas nouveau. Non seulement il a été celui de la majorité des auteurs français jusque dans les années 50, mais il semble aujourd'hui resurgir, plus exclusif que jamais, dans l'éducation nationale, du programme de l'école primaire jusqu'aux plus hautes instances de l'Université. Cette étroitesse de vue repose sur deux carences : l'incapacité à relier les données archéologiques aux autres sources de l'histoire et l'ignorance totale des aires culturelles qui composent la protohistoire européenne. L'âge du bronze et l'âge du fer font partie de l'histoire dans tous les pays, sauf en France. L'appel de Braudel à une *« grande histoire »*, élargie aux régions et aux temps réputés obscurs, n'a pas encore été écouté. Viendra peut-être un jour où le public français, grâce à la télévision et aux expositions, en saura plus sur ce domaine que des universitaires figés dans leur culture classique. (Le manuel de France et Delaplace sur la Gaule du VIe siècle avant J.-C. au VIe siècle après J.-C. [coll. « U2 », Armand Colin, 1995] avait, délibérément, le même point de vue ; au moins offrait-il au lecteur quinze pages sur la Gaule celtique, qui manquent totalement ici alors que l'ouvrage s'arrête à la fin du Ier siècle.)

Danièle et Yves Roman sont conscients du développement considérable de l'archéologie, grâce aux progrès méthodologiques et aux fouilles de sauvetage, mais ils se gardent bien d'en utiliser les principaux résultats. Pour résumer d'une phrase plusieurs passages du livre, l'analyse des vestiges matériels, fût-elle appuyée sur des méthodes *« scientifiques »,* ne pourrait pas remettre en cause *« l'histoire »,* dans la mesure où celle-ci reste, pour eux, bâtie exclusivement sur les textes. Le maître auquel ils se réfèrent, Camille Jullian, avait adopté une attitude analogue pour écrire sa monumentale histoire de la Gaule, au début du siècle, mais il avait eu la curiosité de lire les premiers chapitres manuscrits du manuel d'archéologie de Déchelette, qui n'était pas encore publié. Et H. Hubert, qui tentait déjà, dans les années 20, une intégration des textes antiques, des textes celtiques médiévaux et de l'archéologie, est ici complètement ignoré.

Les quelque mille titres de la bibliographie reflètent les défauts du livre : il manque de nombreux ouvrages sur le monde celtique, l'anecdotique côtoie l'essentiel, des articles vieillis ou secondaires servent de référence ; les illustrations sont empruntées sans corrections aux ouvrages les plus divers et souvent dépassés.

Cet essai est méritoire, mais il est loin d'épuiser le champ défini par son titre.

Olivier Buchsenschutz

LeMonde Job: WIV3597--0012-0 WAS LIV3597-12 Op.: XX Rev.: 28-08-97 T.: 08:37 S.: 111,06-Cmp.:28,08, Base : LMQPAG 45Fap:99 N°:0079 Lcp:196 CMYK

L'EDITION FRANÇAISE

● **Compagnons de Phébus.** Jean-Pierre Sicre, PDG des éditions Phébus, a créé avec une vingtaine d'amis une petite SA, Les Compagnons de Phébus, ayant pour vocation de prendre une participation dans le capital de Phébus à raison de 60 000 francs par personne. Cette *« solidarité des lecteurs »* se veut une réaction originale à la crise générale qui frappe fortement le marché du livre. Les éditions Phébus, qui viennent de fêter leurs vingt ans et qui s'apprêtent à lancer en février 1998 une collection au format semi-poche, ont également résolu de réduire leur production de 20 % (d'un peu plus de 50 titres en 1996 à une quarantaine en 1998). Jean-Pierre Sicre compte ainsi faire face à la surproduction, à laquelle sont tentés de céder les éditeurs pour des raisons de trésorerie.

● **Michel Butel éditeur.** Le dernier livre de Michel Butel, *L'Autre Livre* (« Le Monde des livres » du 1er août), est également la première parution d'une maison d'édition, Le Passant, fondée et dirigée par un nouvel éditeur, Michel Butel : nouvelle course en solitaire de cet « homme à tout faire », jusqu'alors écrivain et journaliste – fondateur de *L'Autre Journal*, de *Encore* puis de *L'Azur*, un hebdomadaire de quatre pages entièrement rédigé par lui seul (Editions du Passant, 2 passage de la Fonderie 75011 Paris. Tél : 01-43-14-99-75).

● **Edition sur Internet.** CyLibris Editions est la première maison d'édition virtuelle vouée aux nouveaux auteurs francophones, avec un système d'impression à la demande et un catalogue exclusivement accessible sur Internet. Pour CyLibris, la création de ce site prétend apporter une réponse aux difficultés économiques de publication des premières œuvres, et contribuer à la diffusion de la culture de langue française sur un réseau essentiellement anglophone. Une vingtaine d'œuvres originales d'auteurs inconnus, avec des fiches de présentation, devraient ainsi être disponibles sur le site avant la fin de l'année, chaque livre imprimé sur papier pouvant être commandé directement sur internet. D'autres services sont disponibles, dont trois forums (échanges d'informations), des informations pratiques sur les possibilités de se faire éditer, ou une recension des sites de littérature francophone (CyLibris Editions : http// www. editions-cylibris. fr).

● **Les « archipels » de Fata morgana.** La nouvelle collection créée chez Fata Morgana, « Archipels », rassemble des récits dans leur acception la plus vaste, des traditions orales à la nouvelle moderne. Sous la forme de petits livres colorés se rencontrent certaines voix choisies de la littérature mondiale, qui nous entraînent sur la route de l'Inde, du Bengale, de la Turquie ou d'ailleurs. Premiers ouvrages parus : *Naissance et mort d'Aryashekhar*, de Satyajit Ray,*'Had Gadya* d'Israël Zangwill, *La Mort de la mouette,* de Nedim Gürsel ou *Le Champ de la poitrine fendue*, de Tara Shankar Banerji.

● **« L'Eté du livre en Gironde ».** Cette manifestation, qui s'est tenue du 28 juin au 31 août dans différentes villes de Gironde, a notamment donné lieu à un livre composé de cinq textes inédits d'Amélie Nothomb, Marie N'Diaye, Jean-Pierre Ostende, Eugène Nicole et Jean-Jacques Viton, intitulé *La Double entente du je* et offert dans treize bibliothèques de la région (tél. : 05-57-95-75-88).

● **Prix littéraires.** Le prix littéraire de Gigondas a été décerné à Jean-Pierre Ostende pour *La Province éternelle* (L'Arpenteur) ; le prix Olivier de Serres à Philippe Tabary pour *Terre courage* (Le Cherche-Midi).

PRECISION

● L'article d'Alberto Manguel sur l'ouvrage de Iain Sinclair (« Le Monde des livres » du 22 août) a été traduit par Christine Le Bœuf.

RECTIFICATIF

● Le livre intitulé *Manière noire* (Belfond, 1995) n'est pas le premier roman de Hubert Lampo, comme on pouvait le laisser entendre dans « Le Monde des livres » du 25 juillet, mais celui de Xavier Hanotte, traducteur des œuvres de Lampo à L'Age d'homme et chez Belfond.

Le patrimoine préservé de Pablo Neruda

La maison du grand poète chilien, à Isla Negra, est désormais classée site protégé. Deux œuvres inédites viennent aussi d'être dévoilées au Chili, pour le plus grand bonheur des « nérudistes »

Sur la route de Santiago du Chili vers Valparaiso se situe un petit village côtier nommé Isla Negra, Ile Noire. Là, sur un monticule surplombant l'océan Pacifique, on trouve une maison pas comme les autres, celle de Pablo Neruda. Ce que l'on considère aujourd'hui comme un haut lieu de mémoire était, il y a peu, sérieusement menacé par des projets immobiliers de grande ampleur sur le front de mer. Après une longue polémique nourrie par les vives réactions des organisations écologiques et d'un bon nombre d'artistes chiliens et latino-américains, le Conseil des monuments nationaux a classé le 6 août la maison du grand poète, devenue site protégé.

Neruda découvre Isla Negra en 1938. Ce n'est alors qu'une très modeste demeure faite de bois et de pierres. Il en fait un lieu de rencontres, qui va devenir l'une de ses sources d'inspiration : *« C'est ma maison préférée. J'y ai écrit la plupart de mes poésies. Et dans cette maison j'ai réuni des jouets, petits et grands, sans lesquels je ne pourrais pas vivre. »* Il n'y avait au départ que deux pièces. Peu à peu, Neruda conçoit lui-même les agrandissements, tout en courbes, caprices, originalités. Le peintre chilien Nemesio Antunez le qualifie d'*« architecte surréaliste »*. Rafita, l'ami maçon, qu'il aimait *« comme un fils »*, réalise ainsi un belvédère, une bibliothèque, un bar, un clocher, un bureau. Aujourd'hui, il est devenu le gardien de la maison, devenue un musée très fréquenté, géré par la Fondation Neruda. : plus de cent cinquante mille personnes par an.

Au fur et à mesure que la maison s'étendait, elle s'est enrichie harmonieusement de collections de sirènes, de figures de proue, de bouteilles, de coquillages, de livres..., objets achetés lors des périples de Neruda a l'étranger en tant que consul en Inde ou ambassadeur en France. Chaque statue y possédait une identité, chaque objet y avait une charge affective, tout n'y était que symbole : les portraits de Baudelaire et de Rimbaud, comme les noms des amis morts gravés sur les poutres. *« Il avait la capacité d'établir une relation tant avec un objet qu'avec une parole, devenant ainsi un créateur au sens poétique et vital. Il entourait d'un halo de magie ses collections d'objets tout comme sa collection d'amis qui venaient le voir regulièrement »*. affirmait José Donoso, grand romancier chilien décédé en 1996. Cet intérieur hétéroclite incarnait toute la subjectivité du poète, avec un raffinement proche de l'humilité. *« Isla Negra est un mythe. Elle est tout simplement Neruda même. »*

Neruda et sa femme Matilde recevaient toujours de manière très cordiale : ils pratiquaient le culte de l'amitié comme celui de la bonne cuisine et du bon vin. Les plus grands écrivains ont séjourné à Isla Negra : Miguel Otero Silva, Octavio Paz, Jorge Amado, Carlos Fuentes, et bien d'autres. Mais aussi des militants, des villageois, de jeunes écrivains... *« La solitude était pour lui un état stérile proche du suicide,* nous dit un de ses amis les plus proches, l'écrivain et diplomate Jorge Edwards. *Il ne pouvait concevoir l'existence sans amour. Cet amour était une véritable expansion naturelle, comme une respiration. Il concevait aussi la poésie de cette manière. »*

Isla Negra était aussi habité par les éléments. Neruda aimait infiniment la mer : son écritoire n'était autre chose qu'une planche flottant le long de la grève, sa maison portait les couleurs du port, son esprit était vagabond. *« Il voulait contempler le monde sous la forme de l'harmonie, de la communication, du mariage du ciel et de la terre. »* En effet, *« La Folle Géographie chilienne »* (titre d'une œuvre de l'essayiste chilien Subercasseaux) l'animait, ces franges étroites coincées entre la cordillère des Andes et le Pacifique. Il a chanté l'Amérique dans sa diversité tant géographique qu'historique, faisant l'unanimité, au-delà des divergences politiques. Alors qu'il incarnait la figure de porte-parole d'une Amérique hispanique réconciliée avec elle-même, il n'a pu survivre à la division de son propre pays : Neruda est mort douze jours après le coup d'Etat de Pinochet, de maladie mais surtout de tristesse. Ce n'est que vingt ans après que le Chili démocratique lui a rendu hommage : le 13 décembre 1992, son corps a été inhumé à Isla Negra, lors d'une cérémonie officielle controversée. *« Pablo appartient au peuple »*, disaient alors beaucoup de militants communistes. Sa tombe ressemble à une barque dont la proue est tournée vers l'océan. Elle est simple, de pierre grise. Des fleurs sauvages, frémissant sous le grand vent du large, l'honorent. Matilde repose auprès de lui.

UN SYMBOLE

La popularité de Neruda est encore rayonnante sur tout le continent, phénomène unique et caractéristique du monde hispanique, un monde où la poésie est omniprésente et les poètes adorés. « L'heure de la poésie » est diffusée sur toutes les radios. Tout Latino-Américain connaît par cœur quelques vers de Neruda, tirés de ses si fameux *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* ou du *Chant général*. C'est un symbole exemplaire pour une génération de poètes qui restent encore sous son influence directe, reconnu par la plus haute distinction littéraire en 1971. Pour la première fois, en effet, le Prix Nobel de littérature était remis à un communiste. Louis Aragon, autre militant du parti Communiste et autre grand poète de l'amour, son ami, le considérait comme *« l'empereur de la poésie »*.

Aujourd'hui encore, nous n'avons pas fini de le découvrir. Deux cent poèmes inédits, *Les Cahiers de Temuco*, écrits en 1919 et 1920 lorsqu'il avait quinze ans, ont été publiés au Chili, chez Seix Barral, en janvier de cette année. Un de ses neveux a trouvé en 1995 dans la maison familiale de Temuco les photocopies de trois cahiers constituant l'œuvre de jeunesse du poète dans son intégralité, qu'il a données à la Fondation Neruda. Les originaux appartenaient à la sœur de Neruda, qui les légua juste avant de mourir à un cousin. Ce dernier n'hésita pas à les mettre en vente chez Sotheby's dans les années 80. Neruda avait refusé de les publier par *« rigueur esthétique »*. Quelques-uns de ces poèmes ont cependant été intégrés, en 1923, au recueil intitulé *Crepusculario*. *« Ses premiers pas sur le terrain littéraire »* sont donc édités pour la première fois dans leur totalité explique son biographe, Volodia Teitelboim, qui y voit *« une autodéfinition très précoce de sa personnalité, de sa conception de la poésie, de ses passions fondamentales, qui permet de saisir l'état embryonnaire de ce qui sera par la suite du grand Neruda. »*

Le musicien Bianchi, enfin, a livré son « plus grand trésor », *Les Nuits de Chillan*, en mai dernier, lors d'un concert exécuté par l'Orchestre symphonique du Chili au Théâtre de l'université de Santiago. Bianchi, quelques jours avant la mort de Neruda, était venu saluer à Isla Negra le grand poète, alors très affaibli. Au nom de la sincère amitié qui les avait unis au-delà des divergences politiques, Neruda lui offrit son dernier poème pour qu'il le mette en musique. Vingt-quatre ans après, ce secret terriblement bien gardé a été dévoilé dans la plus grande émotion et pour le plus grand bonheur des « nérudistes ».

La voix de l'*« americanidad »* continue donc de retentir grâce à Neruda : il incarne une expression encore vive de ce que Matta, peintre surréaliste né au Chili, nomme « el verbo America » (le verbe Amérique).

Laurence Debray

Manière de lire

Surprendre le lecteur potentiel à ses minutes ou à ses heures perdues, aller le chercher là où il a le temps de lire : tel est le pari des Editions de la Voûte, qui, après le succès des « métropolars » vendus depuis mars, pour 10 francs, dans les machines automatiques du métro parisien, viennent de lancer un autre type de « littérature de transport » : celle du transport aérien. En juillet, deux nouvelles collections ont ainsi fait leur apparition sur les vols de diverses compagnies : la collection « Turbulences », spécialisée dans le fantastique, avec *Fins d'après-midi*, recueil de nouvelles de Jean-Pierre Andrevon et les « Guides du Caméléon », petits manuels de savoir-vivre présentant au voyageur, sous forme d'abécédaire, quelques-uns des us et coutumes de sa ville de destination (le premier numéro est consacré à Dakar). Parallèlement, les « métropolars » se sont, eux aussi, mis à l'heure d'été : en juillet et en août, Gérard Delteil et Jean-François Vilar ont chacun proposé aux nouveaux usagers du métro une intrigue policière centrée sur les mystères de Paris, de ses quartiers, ruelles et souterrains – clin d'œil évident à Léo Malet. Evasion hors de l'univers rationnel et banal du quotidien, autre manière de voyager, (re)découverte de Paris : un même esprit, une même recherche de divertissement animent ces diverses publications.

Pour les promouvoir, les éditions de la Voûte mènent une stratégie commerciale novatrice et offensive, reposant sur des prix attractifs (entre 10 et 20 francs), des partenariats originaux et l'existence de multiples relais publicitaires et commerciaux. *L'Or des abbesses* de Gérard Delteil, premier « métropolar » de l'été, a ainsi fait l'objet d'une publication parallèle, sous forme de feuilleton, dans les journaux *Le Parisien* et *Aujourd'hui*, et donné lieu à un grand jeu-concours sur Paris, relayé par TV Câble et les mairies d'arrondissement. Quant aux ouvrages des collections « Turbulences » et « le Caméléon », après leur lancement en vol, ils paraîtront en librairie à partir de septembre. Les premiers résultats semblent prometteurs. A titre d'exemple, entre 6 000 et 9 000 exemplaires de *L'Or des abbesses*, distribués par 139 machines Sélecta, auraient été vendus en juillet, bon chiffre en regard du creux escompté pendant la période estivale.

Au printemps, le succès des premiers « métropolars », à parution hebdomadaire, avait surpris jusqu'à leurs éditeurs, avec environ 3 000 ventes par semaine. Selon Olivier Breton, directeur des Editions de la Voûte, l'entreprise a également suscité l'enthousiasme chez les auteurs de romans policiers, avec lesquels il compte organiser en novembre un grand « festival du polar » dans le métro. Serions-nous en présence d'un phénomène de société, d'une manière nouvelle d'aborder la lecture ? A y regarder de près, seule la forme de commercialisation est neuve. Olivier Breton, quant à lui, dit clairement vouloir renouer avec une tradition, qu'illustre d'ailleurs bien le roman-feuilleton : celle de la littérature populaire au sens noble du terme, exigeante en qualité – il publie plusieurs auteurs déjà confirmés – mais accessible à tous par son prix, son format et ses thèmes. Démarche plutôt saine, n'en déplaise à ceux qui s'offusquent de voir la littérature descendre dans le métro et y voient un signe de la décadence des temps. Si la qualité des publications est inégale, la plupart ne manquent pas d'intérêt et l'on ne peut dès lors que se réjouir de leur succès.

Judith Roze

A L'ETRANGER

La liste indienne de Rushdie

Dans un numéro spécial du *New Yorker* consacré à l'Inde, Salman Rushdie a affirmé que *« la littérature anglo-indienne était le plus important apport que l'Inde ait fait au monde des livres ces dernières cinquante années »*. Il a oublié de mentionner les auteurs qui ont écrit dans les vingt-deux langues reconnues par l'Académie nationale des lettres indiennes. Dans son anthologie *The Vintage Book of Indian Writing 1947-1997* qui sort prochainement, Rushdie ne cite, par ailleurs, parmi les trente-deux selectionnés qu'un seul auteur, dont l'œuvre n'a pas été rédigée en anglais mais en urdu. Pour se justifier, l'auteur des fameux *Versets sataniques* dit ne pas s'être intéressé aux traductions, mais uniquement à la totalité des œuvres disponibles actuellement en anglais. Depuis quelques semaines, un grand nombre d'écrivains se sont empressés de réagir, dont Nabaneeta Dev Sen, qui l'accuse, dans une carte ouverte, d'être *« arrogant et ignorant »*. Cette polémique soulève le problème d'une littérature indienne peu traduite en anglais.

● **ESPAGNE : une lecture passionnante d'Ana Maria Matute**
Ana Maria Matute a raflé tous les grands prix hispaniques de littérature, dont le prix Planeta en 1954, le Nadal en 1959, le Fastenrah en 1969. Malgré ces succès, elle a arrêté d'écrire depuis une dizaine d'années, victime d'une dépression. *Casa de juegos prohibidos*,(« Maison de jeux interdits ») de Pedro Manuel Villora est une sélection de textes dans lesquels Ana Maria Matute analyse son évolution et ses opinions sur la vie et la littérature. Par la plus grande coïncidence, Ana Maria Matute revient cette année à la littérature avec *Olvidado rey Gudu,* (« Le roi Gudu oublié »).

● **Les lettres de l'historien Américo Castro à Juan Goytisolo**.
Fuyant la dictature franquiste, Américo Castro était en exil en Argentine après avoir été professeur à l'université de Princeton. Il y a publié en 1948 une des œuvres majeures de l'historiographie espagnole, *Espana en su historia* (« L'Espagne dans son histoire »), qui ne fut éditée en Espagne qu'en 1983. Rejetant la version officielle de l'histoire de l'Espagne dans son acception uniquement chrétienne, il est le premier à y réhabiliter le rôle qu'ont occupé les Maures et les juifs. A son retour d'Argentine en juillet 1968, et jusqu'en 1972 (date de sa mort), Américo Castro a envoyé une vingtaine de lettres à son jeune ami et écrivain, Juan Goytisolo, aujourd'hui éditées en Espagne. Les thèmes traités sont surprenants d'actualité : les progrès scientifiques, le conflit israélo-palestinien, le racisme, le régionalisme espagnol, l'Opus Dei...

● **Taslima Nasreen : un possible retour à Berlin**.
En septembre 1993, Taslima Nasreen était condamnée à mort par un groupe islamiste du Bangladesh qui jugeait blasphématoire son livre intitulé *Lajja (La Honte).* Après avoir vécu un an et demi en 1995-1996 à Berlin, elle avait gagné la Suède, l'administration berlinoise ne lui permettant pas de prolonger son séjour. Aujourd'hui, elle semble préparer un retour durable dans la capitale allemande. L'Association humanitaire d'Allemagne, dont Taslima Nasreen est membre d'honneur, aurait obtenu pour elle un permis de séjour. Christian John, président de cette association, spécifie toutefois qu'il ne s'agit pas d'une décision définitive.

AGENDA

● **LE 6 SEPTEMBRE. PENNAC. A Paris,** la librairie La Boucherie invite à rencontrer Daniel Pennac, à 16 heures, à l'occasion de la sortie de son dernier roman, *Messieurs les enfants* (éditions Gallimard). (Librairie La Boucherie : 76, rue Monge, 75005 Paris. Tél. : 01-42-17-08-80.)

● **LE 9 SEPTEMBRE. JAY GOULD. A Paris,** l'unité d'analyse et de prévision de l'Unesco débute son cycle intitulé « Entretien du XXe » par une rencontre entre Stephen Jay Gould et Edgar Morin autour du thème « Quel futur pour l'espèce humaine ? », de 18 heures à 20 heures. (Maison de l'Unesco, 7, place de Fontenoy, salle XI, 75007 Paris.)

● **DU 11 AU 13 SEPTEMBRE. EUROPE. A la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon**, la région Languedoc-Roussillon et le Centre régional des lettres organisent en partenariat avec la Grèce, l'Espagne, l'Irlande, le Portugal et l'Italie le premier Forum européen. Le jeudi 11 est une journée d'ouverture, avec le témoignage des écrivains Max Rouquette, Agustina Bessa Luis, Jennifer Johnston, Jean Rouaud et Vassili Vassilikos. Des tables rondes sont prévues pour le lendemain, dont les thèmes sont : « Les métiers du livre », « La vie littéraire », « Lecture publique et bibliothèques », « La traduction littéraire ». Le samedi 13 est consacré à une synthèse et aux projets prévus pour 1998 afin de mettre en place un réseau européen des acteurs régionaux du livre. (Rens. : région Languedoc-Roussillon et Centre régional des lettres, 20, rue de la République, 34000 Montpellier. Tél. : 04-67-22-81-41 , fax : 04-67-58-49-80.)

● **DU 19 AU 28 SEPTEMBRE. EUROPE (suite). A Die** (Drôme), l'association Traverses organise le cinquième Salon du livre d'Europe centrale et orientale afin de présenter l'ensemble de la production littéraire originaire d'Europe de l'Est traduite et publiée par des éditeurs et diverses revues francophones. Cette année, la littérature de Lituanie est à l'honneur. D'autres thèmes seront aussi soulevés, comme la littérature contemporaine balte, les écritures russes au féminin ou la découverte de la Slovénie. Le Salon accueille entre autres le Prix Nobel de littérature Czeslaw Milosz, Sylvie Germain, Ugné Karvelis, Maurice Nadeau, ainsi que bien d'autres traducteurs, poètes et éditeurs tant français qu'étrangers. Quelques revues comme *Diagonales Est-Ouest, Le Croquant* ou *Aube Magazine* s'y associent. (Rens. : 04-75-22-12-52.)

ECRIVAINS
pour vos envois de manuscrits renseignements :
Editions LA BRUYERE
128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

LES PUBLICATIONS DU Monde
Un ancien numéro vous manque ?
(Commande et envoi à domicile)
2,23 F/mn
3615 LEMONDE

JEAN GRENIER, SOUS L'OCCUPATION - JEAN PAULHAN, LA VIE EST PLEINE DE CHOSES REDOUTABLES - CATHERINE POZZI, JOURNAL DE JEUNESSE
ÉDITIONS CLAIRE PAULHAN
85, rue de Reuilly, 75012 Paris
fax/tél. : 01. 43. 41. 47. 38.
Catalogue sur demande